Une collaboration entre l'Institut des sciences sociales
et le Service Culture et Médiation scientifique de l'Université de Lausanne.

EXPÉRIENCES DE LA PANDÉMIE
ONZE ENQUÊTES

VIRAL

UNIL | Université de Lausanne

EN COUVERTURE

Francesca Palumbo, infirmière en soins intensifs à l'hôpital San Salvatore de Pesaro (Italie), à la fin de sa journée de travail pendant la pandémie de Covid-19, le 18 mars 2020. Crédit photo : Alberto Giuliani / Wikimedia commons

De mars à mai 2021, entre confinement et enseignements à distance, une classe de master de l'UNIL en sociologie de la médecine et de la santé a mené onze enquêtes au plus près du quotidien d'une variété de métiers, de communautés, de milieux. Les paroles recueillies composent la trame d'expériences partagées et de vécus intimes des événements, une lecture plurielle de leurs existences au cœur de la pandémie.
Un projet accompagné par Francesco Panese et Noëllie Genre.

L'ensemble des textes peut être retrouvé sur **www.unil.ch/viral**

RÉDACTION
Viviane Alder
Mathilde Bertuol
Matilda Bianchetti
Pierre Bidaux
Giulia Diletta Cammarata
Clémence Danesi
Thomas Défago
Marianne Gabastou
Charlie Gantet
Florine Gashaza
Carla Gosteli
Natacha Jeannot
Nuria Medina Santana
Damien Mioranza
Grégoire Noël
Guillaume Pauli
Nadège Pio
Héléna Rajon
José Revollo Patschneider
Marie Reynard
Juliana Rodrigues Roza
Géraldine Saugy
Marjolaine Viret
Léonore Vuissoz
Antonin Wyss

EDITION
Francesco Panese
Noëllie Genre
Séverine Trouilloud

CONTACTS
Francesco Panese : francesco.panese@unil.ch
Noëllie Genre : noellie.genre@unil.ch
Séverine Trouilloud : severine.trouilloud@unil.ch

:

LES CAISSIERES DE SUPERMARCHE A L'EPREUVE DU COVID-19 EN SUISSE **6**
Une enquête de Clémence Danesi et Léonore Vuissoz

DES JEUNES DIPLOME·E·S SUR LE MARCHE DU TRAVAIL EN PERIODE DE PANDEMIE **14**
Une enquête de Thomas Défago et Florine Gashaza

LE « PLUS VIEUX METIER DU MONDE » EN CRISE FACE A LA PANDEMIE **20**
Une enquête de Carla Gosteli, Guillaume Pauli et Viviane Adler

ADAPTATION DU MONDE OUVRIER : UNE EPREUVE EN TEMPS DE PANDEMIE **28**
Une enquête de Charlie Gantet et Grégoire Noël

CREER POUR NOUS RACONTER EN TEMPS DE PANDEMIE **34**
Une enquête dans le milieu de l'art-thérapie de Pierre Bidaux,
Marianne Gabastou et Héléna Rajon

DONNER NAISSANCE EN TEMPS DE PANDEMIE **42**
Une enquête de Mathilde Bertuol, Damien Mioranza et Juliana Rodrigues Roza

TENSIONS EN TEMPS DE PANDEMIE,
DES CONCEPTIONS THERAPEUTIQUES A LA VIE QUOTIDIENNE **48**
Une enquête dans la communauté anthroposophique de Giulia Diletta Cammarata
et José Revollo Patscheider

« JE TROUVE QUE DIEU A ETE TRES INSPIRANT POUR MOI QUI CROIT EN LUI ».
LA TRAVERSEE DE LA PANDEMIE DE QUATRE REPRESENTANT·E·S RELIGIEUX·EUSES **54**
Une enquête de Matilda Bianchetti et Marie Reynard

MILITANTISME ET COVID-19 : LA LUTTE CONTINUE **62**
Une enquête de Nadège Pio et Antonin Wyss

L'EXPERIENCE D'ENFANTS SUR LE SPECTRE AUTISTIQUE EN TEMPS DE PANDEMIE **70**
Une enquête de Natacha Jeannot et Géraldine Saugy

L'EXPERT·E EXPOSE·E **76/84**
Une enquête de Nuria Medina Santana et Marjolaine Viret
PARTIE 1. EXPERIENCES DE SCIENTIFIQUES MEDIATISE·E·S DURANT LA PANDEMIE DE COVID-19
PARTIE 2. L'EXPERT·E FACE A LA SOCIETE

LES CAISSIÈRES DE SUPERMARCHÉ À L'ÉPREUVE DU COVID-19 EN SUISSE

Une enquête de Clémence Danesi et Léonore Vuissoz

Le mois de mars, j'ai doublé mes horaires – Salomé

Anne a 56 ans, elle est caissière à 50% depuis 25 ans. Un second choix après ne pas avoir trouvé de travail suite à son apprentissage de photographe. Elle a fait 12 ans en rayon, puis elle a *demandé de monter à la caisse pour voir du monde et avoir des contacts avec les clients,* car c'est ce qui lui plaît dans son métier. Emma quant à elle travaille depuis bien moins longtemps. Du haut de ses 22 ans, elle a commencé son job en tant que caissière un mois avant la pandémie, en février 2020. Pour la jeune femme qui a entamé un Bachelor en septembre, c'est un job d'étudiante. Elle travaille comme caissière à 30%, le samedi et une demi-journée par semaine. La situation est un peu similaire pour Marie, 23 ans, qui a débuté comme caissière au supermarché en décembre 2019 avec un contrat d'auxiliaire étudiante de 20 heures par semaine. Elle travaille dans un grand centre commercial avec beaucoup de collègues. Salomé, qui a aussi 23 ans, est au même régime mais moins chargée : elle travaille normalement entre 12 heures et 18 heures par semaine depuis octobre 2019.

Leur routine s'est rapidement modifiée avec l'arrivée du virus et du semi-confinement. Salomé a vu ses horaires *doubler pendant le mois de mars*. Marie se retrouve dans une situation similaire et doit assumer environ 40 heures par semaine – *parce qu'ils avaient vraiment besoin de monde.* Même situation pour Emma, qui a souvent dû faire une demi-journée supplémentaire pendant le semi-confinement, et puis davantage pendant l'été *vu qu'elle est étudiante*. Heureusement, elle a pu diminuer ses heures avec la rentrée, *malgré les regards de chien battu de [sa] cheffe* qui lui demande d'en faire plus. Mais elle a aussi *peur de ne pas avoir assez d'heures si on en veut plus une autre fois*. Emma a un loyer à payer, donc *moins d'heures, ce n'est vraiment pas possible*. La situation est différente pour Anne dont les horaires sont communiqués moins à l'avance que d'habitude pour laisser à l'entreprise plus de flexibilité s'il y a des absent·e·s à remplacer. Les examens de Salomé ayant été repoussés de juin à août, elle s'est déclarée disponible et ses horaires vont jusqu'à tripler pendant le mois de juillet. Lorsqu'elle demande à déplacer ses congés au mois d'août, sa cheffe lui dit que *cela va être impossible, qu'elle a besoin [d'elle], que beaucoup de [ses] collègues avec des familles partent en vacances en ce moment*. Salomé campe pourtant sur ses positions : elle ne peut pas travailler en même temps qu'elle passe ses examens, mais sa cheffe lui demande d'être là au moins deux jours par semaine. L'étudiante sait que ces deux jours vont se transformer en quatre : *j'ai fait suffisamment d'heures supplémentaires et de remplacements pour savoir comment cela marche*. Ce n'est que lorsqu'elle annonce sa démission que sa cheffe est prête à lui donner congé. Complètement épuisée et n'ayant pas eu de vacances pendant dix mois, Salomé choisira finalement de quitter son travail. Elle précise ne pas être la seule dans cette situation : *je ne connais plus aucun étudiant qui travaille dans mon ancien magasin actuellement, donc y'en a pas un seul qui est resté.*

En plus des heures supplémentaires, les pauses deviennent plus rares. Marie qui travaillait le jour de l'annonce du semi-confinement n'a pas pu avoir sa pause du matin *car il y avait trop de monde*. A la fin de la journée, malgré *les « désolés et on fera mieux la semaine prochaine »* des chef·fe·s, la situation se répète la semaine d'après. L'étudiante qui ne mâche pas ses mots dit s'être *un peu fait avoir pour les pauses.* Pour Salomé, même avec ses pauses de 15 minutes, c'est la course pour manger, aller aux toilettes, se désinfecter les mains et vite retourner à son poste. L'impression est la même

pour Emma, *qui court un peu dans tous les sens depuis que je suis formée à tout,* et qui dénonce un manque de personnel dans le magasin qui rend ses journées très fatigantes. Les pauses sont aussi l'occasion de discuter avec les collègues, d'échanger des histoires sur les client·e·s, *c'était un peu le moyen de se remonter le moral,* explique Marie.

En règle générale, l'ambiance est bonne entre collègues, tout le monde se soutient et se taquine. Parfois les blagues à répétition peuvent malgré tout être pesantes. Emma raconte qu'elle se faisait appeler « *la belle vie* » par une de ses collègues parce qu'elle est étudiante. Exténuée, elle l'a *engueulée en lui faisant remarquer la charge mentale que demandaient un job et des études à côté.* Heureusement, pour Emma, sa cheffe actuelle comprend bien sa situation d'étudiante, mais ça n'a pas toujours été le cas. En effet, bien que les gérant·e·s puissent être *très à l'écoute* comme le reconnaît Anne, le stress du semi-confinement les a rendu·e·s aussi plus exigeant·e·s et *plutôt très tendus.*

Le plexiglas, d'un côté ça nous protégeait et de l'autre ça nous enfermait – Salomé

Et il y a aussi les problèmes de communication entre les revendications des caissier·ère·s et la gestion des supérieur·e·s. Lorsque le nouveau gérant de Marie vient se présenter au début de la crise, elle demande *si c'était possible d'avoir du désinfectant en caisse parce que c'est pas terrible de toucher l'argent des autres toute la journée.* Mais rien ne se passe. Les gants, les masques, le désinfectant et les plexiglas, tous les moyens de protection tardent à arriver. Emma explique qu'il n'y avait clairement pas assez de masques en stock pour tou·te·s les employé·e·s *et au final, presque aucun de [ses] collègues ne portaient de masque.* Salomé, qui est *une fervente croyante des masques parce qu'en Corée et au Japon si tu as un rhume, tu portes un masque, donc ça doit être utile,* s'inquiète du manque de matériel, et ses client·e·s plus âgé·e·s commencent aussi à se soucier de la question. Quand sa mère lui propose d'en prendre dans la réserve familiale, elle refuse car *[elle] ne veut pas être la seule au travail, à avoir un masque. Ça allait soulever des questionnements et je pouvais apporter des problèmes au magasin.* Anne a un avis différent sur la question : pour elle, tout le matériel est arrivé rapidement, *les employeurs n'ont pas le choix, ils sont obligés de protéger le personnel tout de suite.*

Dans le commerce où travaille Marie, le matériel a tout de même tardé malgré les demandes des employé·e·s. Elle décide alors d'écrire avec d'autres collègues un mél au directeur du supermarché. Bien qu'elles soient toutes étudiantes, elles se sentent *légitimes* de le faire *avec plus 40 heures de travail hebdomadaires* et elles redoutent peu de *possibles répercussions* de leurs supérieur·e·s. Dans ce message, elles déclarent ne pas se sentir en sécurité sur leur lieu de travail et réclament de meilleures protections, notamment en ce qui concerne les plexiglas qui n'étaient pas assez grands. En effet, les premières semaines, les protections en plastique ne sont pas du tout adaptées. *Presque un client sur deux ne voyait pas la vitre, tapait dedans et le plastique tombait tout le temps*, se souvient Emma. L'installation de plexiglas plus efficaces se fera bien après. *Ça me rassure d'avoir une vitre devant parce que certains clients ont tendance à venir plus près pour parler avec moi,* confie Anne.

Et il y aura même des protections en plastique qui seront mises derrière elles, engendrant un sentiment de double-confinement : *le plexiglas, d'un côté ça nous protégeait,* explique Salomé, *mais de l'autre*

ça nous enfermait. Elle se souvient d'un client indélicat qui est *resté planté devant [son] poste de travail pendant dix minutes, plaqué contre le plexiglas,* et elle, de son côté, *obligée de rester à sa caisse*.

Au début, c'était vraiment très tendu – Salomé

Dès les premiers jours de l'annonce du confinement en mars 2020, les supermarchés font face à des ruptures de stock sans précédent. Au supermarché dans lequel travaille Marie, les gens *faisaient la queue dehors dès 8h00*, puis entraient, se jetaient sur *les pâtes, le papier-toilette, ou le surgelé* et repartaient très rapidement. Une ambiance particulière et vraiment différente que d'habitude, alors que certain·e·s client·e·s *paniquaient devant les rayons vides ou hurlaient sur les autres* s'ils les approchaient de trop près. Nos caissières observent toutes à leur manière des comportements *vraiment compulsifs*. Par exemple, Marie nous explique que paradoxalement, *tout le monde avait peur et voulait garder ses distances, mais se collait dans les rayons pour essayer de s'empiffrer un max.*

Pour ces femmes, les premières semaines de confinement restent les plus mémorables, mais aussi les plus *absurdes*. Elles retiennent surtout le gaspillage alimentaire et le prix exorbitant des paniers. *Ce qui m'hallucinait le plus*, nous dit Emma, *ce sont les personnes qui achetaient énormément de produits périssables. J'ai eu des caddies à des prix vraiment affolants, jusqu'à 500 francs, plusieurs fois par jour.* Pour la jeune femme, il était d'ailleurs difficile de ne pas faire de commentaire aux gens revenant chaque jour pour acheter des légumes ou des fruits alors *qu'ils allaient juste pourrir sans être mangés*. De son côté, Marie se souvient que le reste de la marchandise se faisait également dévaliser : *ils achetaient n'importe quoi, vraiment de tout et en très grande quantité. Aussi des choses assez bêtes, comme des crayons, du papier, des trucs de bricolage, surtout pour les enfants parce qu'ils avaient annoncé la fermeture des écoles.*

En plus des gros changements dans les habitudes de consommation, les caissières doivent aussi faire face à de nouveaux comportements chez les client·e·s, souvent stressé·e·s ou agressif·ve·s. Pour Salomé, *au début, c'était vraiment très tendu* : *on est passé d'un contact très facile avec les clients à une certaine distance* ; *c'est comme s'il y avait eu une catastrophe et que tout le monde se soupçonnait d'être contaminé.* L'étudiante n'est pas la seule à se sentir *comme une pestiférée* : quand Emma ou ses collègues scannent les produits à la caisse, certain·e·s client·e·s exigent qu'elles se désinfectent les mains entre chaque article. *Mais c'était juste pas possible*, s'agace Anne, *car on perd beaucoup trop de temps.*

C'est vrai que, des fois, les gens oublient qu'on est des êtres humains – Emma

Marie devait *toujours s'adapter* et *faire avec* des client·e·s qui se disputaient entre eux à la caisse ou qui refusaient de tendre leurs billets et leur carte de fidélité. Cette attitude agace aussi beaucoup Anne, ou encore Emma : *au lieu de nous tendre leur carte, maintenant ils veulent la scanner eux-mêmes, en se penchant vers nous, en venant tout près de notre visage ou de notre cou. Ils veulent pas qu'on touche leurs affaires, mais ils nous mettent nous en danger. Ils s'énervent quand quelqu'un est trop près d'eux, mais ça les dérange pas de frôler les autres* ; *c'est vraiment très frustrant.* En nous racontant des altercations qu'elle a vécu à la caisse, la jeune femme soupire : *c'est vrai que des fois les gens*

oublient qu'on est des êtres humains, qu'on peut être fatiguées ou faire des erreurs. Il y a des gens qui ne se rendent pas compte. Cette situation est souvent pesante, surtout qu'à la fin du travail, ce qu'elle retient, ce sont surtout *les gens vraiment pas bienveillants.* Difficile dans ces circonstances de garder son sourire toute la journée. Anne nous explique qu'avec certaines personnes *il est vraiment difficile de discuter.* Devant un·e client·e désagréable ou qui ne respecte pas les mesures sanitaires dans le magasin, la situation peut vite dégénérer, et nécessiter de la part des caissières d'appeler elles-mêmes la sécurité. Aux yeux de Salomé, c'est d'ailleurs une très lourde responsabilité, car si les client·e·s ne suivent pas les recommandations en vigueur, c'est elle qui risque certaines conséquences : *si la police débarque, elle pourrait penser que je fais mal mon boulot, la filière pourrait fermer et moi je pourrais recevoir une amende, ou pire.* Une pression supplémentaire de ses employeur·euse·s qui ne l'a pas encouragée à rester travailler dans la succursale.

Ce climat tendu n'est finalement pas sans conséquence sur les relations avec la clientèle et la santé des quatre femmes : *on n'a pas le temps de faire la police*, s'agacent-elles. Salomé se dit épuisée par autant d'interactions sociales dans une journée et de devoir gérer *toutes ces histoires au boulot.* A la maison, la situation est également très compliquée : avec la pandémie, elle devient le second pilier économique de sa famille, tout en devant continuer ses études à côté. *J'étais très inquiète et je dormais moins de cinq heures par nuit*, nous dit-elle. Pour Emma, le plus dur c'est surtout de répéter constamment les mêmes règles aux client·e·s et de faire face à l'agressivité de certain·e·s jusque tard le soir : *ça me fatigue, genre vraiment j'en peux plus. Mentalement et physiquement, c'est vraiment pas facile*. Même chose pour Marie, chez qui le travail prend aussi beaucoup de place, malgré son temps partiel : *on a vraiment l'impression de se prendre la nervosité des clients dans la face*, *on est un peu la personne sur laquelle ils remettaient tout, ils tapaient sur le bouc-émissaire, quoi.* La situation a même dégénéré plusieurs fois, comme lorsque ce client a refusé de suivre ses conseils de paiement et *a pété un câble alors qu'il y avait la queue derrière,* lui *crachant son chewing-gum en pleine face.* Sur le moment, sa cheffe et la sécurité sont intervenues pour le bannir du magasin mais elle s'est sentie très mal pendant plusieurs jours, de peur de tomber malade et de devoir se mettre en quarantaine : *avec le début du Covid, les cas graves et les risques de transmission par la salive, j'ai cru que j'allais mourir.*

Anne trouve elle aussi injuste toute l'agressivité à laquelle les caissières doivent faire face en lien avec les mesures sanitaires à appliquer dans les supermarchés. *Pourtant, on n'y peut rien !* s'exclame-t-elle. Comme ses collègues, *[elle] en a marre de se répéter.* Pour la mère de famille, ce qu'elle ressent comme une *petite déprime* la pousse finalement à consulter son médecin traitant fin 2020 : *le moral a quand même été moins bien l'année passée, il y a un peu de fatigue aussi, donc je suis quand même allée chez le médecin pour en parler et faire quelque chose éventuellement.*

Certains étaient bien contents de nous voir quand même – Marie

Malgré des expériences très négatives, plusieurs de nos interviewées nuancent : certains clients étaient bien contents de nous voir quand même ; *ça* leur permettait de socialiser avec quelqu'un en dehors de leur foyer, nous dit Marie. Emma qui prend plaisir à revoir quotidiennement les habitué·e·s du

quartier est surtout touchée par la solitude des personnes âgées, qui venaient juste pour discuter ou la remercier pour tout son travail : d'abord elles semblaient déboussolées par le premier confinement, mais elles finissaient par revenir régulièrement dans les magasins car c'était leur seule possibilité de sortir plus souvent. Pour Salomé, les gens avaient besoin de contact social et ils pouvaient l'avoir au supermarché ; pendant la première vague, les grandes surfaces ont souvent été les seuls lieux publics ouverts, là où on peut encore rencontrer des gens, nous dit-elle.

Mais tout n'est pas rose dans les échanges avec la clientèle : *je crois qu'il y a eu aussi une certaine frustration chez quelques personnes*, raconte Salomé, *ce qui a fait qu'il y a eu une augmentation de gens assez lourds à la caisse. J'ai l'impression que certains ont carrément développé des fétiches pendant le premier confinement ; j'ai vraiment reçu beaucoup plus de remarques déplacées sur mon corps, ou mes cheveux*. Des comportements qu'elle condamne et qui, selon elle, n'auraient pas eu lieu d'être en temps normal. Elle déplore ainsi la solitude que certain·e·s ont pu ressentir, mais ne décolère pas des commentaires souvent blessants qu'on a pu faire sur son physique et face auxquels elle s'est sentie impuissante, car *je n'avais pas le droit de faire un gros scandale devant tout le monde*, comme le lui a rappelé une collègue de caisse lorsqu'un homme lui a posé des questions beaucoup trop personnelles au moment de l'encaissement. Aujourd'hui, elle regrette de ne pas en avoir parlé avec sa cheffe avant de démissionner, mais elle pense que celle-ci ne l'aurait tout simplement pas crue. Avec la fin de l'été et la réouverture des magasins dits non essentiels, l'ambiance semble tout de même évoluer vers le mieux : ça a amené plus de vie dans les centres commerciaux, ça faisait du bien de voir d'autres personnes revenir. Après coup, j'ai eu l'impression que les clients étaient déjà plus heureux de faire leurs courses ; *ils pouvaient faire d'autres choses à côté,* souligne Marie, contente de pouvoir reparler plus sereinement avec les client·e·s. *Les gens sont plus sympas, ont plus de temps, sont moins sur les nerfs et respectent mieux les règles,* conclut-elle.

Malheureusement, les vendeurs, ça reste des gens qui, aux yeux de certaines personnes, ont peu de valeur – Anne

A la question de savoir si elles ont l'impression que leur métier est perçu autrement depuis le début de la crise, les réponses sont mitigées. Emma dit avoir *conscience d'être un peu dans une branche de travail sous-payée pour tout ce qu'on fait* et d'être *mal valorisée*. Le sentiment est le même chez Anne pour qui *les vendeurs restent des gens qui, aux yeux de certaines personnes, ont peu de valeur.* Salomé espère toutefois que le semi-confinement aura permis à certaines personnes de se rendre compte de *la difficulté de rester 8 heures ou 9 heures par jour à une caisse.* La gratitude de certain·e·s client·e·s, et particulièrement des personnes âgées, leur fait d'ailleurs plaisir à entendre. Mais Emma a le sentiment que *c'est beaucoup de blabla et pas beaucoup d'actes*, surtout quand les client·e·s ne respectent pas les règles, juste après l'avoir remerciée pour son travail. Elle comme Salomé nous confient que ce sont surtout les client·e·s qui leur demandaient si elles avaient reçu une prime Covid, *et si les gens avaient appris qu'on n'avait pas reçu quelque chose, ça aurait fait du bruit, et ça aurait été une mauvaise pub pour le magasin.* De leur côté, les deux étudiantes se seraient sans doute résignées à ne rien recevoir. Si très peu d'employé·e·s sont syndiqué·e·s dans le secteur, Anne et Marie relèvent tout de même les efforts d'un syndicat qui leur a permis de gagner *un peu*

plus de reconnaissance. Cependant, la forme de la première prime Covid n'a pas forcément été bien accueillie par toutes. Marie qui a reçu une prime sous forme de bons cadeaux de son magasin est amère : *c'est si stupide, parce que ça veut dire qu'on est obligé de les utiliser dans le magasin* ; d*onc ça booste l'économie interne.* Une forme *d'hypocrisie* que dénonce aussi Emma qui parle de prime *par principe*. En plus, les plus précaires dénoncent les différences de traitement entre les employé·e·s, selon leur taux de travail ou leur statut : *toutes les étudiantes, on s'est fait avoir,* car les primes étaient données selon le taux d'engagement figurant sur le contrat et non les heures de travail réellement effectuées. La situation est pire encore pour Salomé : elle ne recevra pas de prime car elle a remis sa démission en juin, juste au moment où tout le monde la recevait, alors qu'elle aurait probablement dû l'avoir – *car je travaillais encore.*

En tant que travailleuses précaires en première ligne lors de la pandémie depuis plus d'une année, ces quatre femmes ont pu vivre et observer de grands changements dans leur métier avec leur lot de nouvelles pratiques professionnelles et relationnelles, non sans conséquence parfois sur leur vie privée, leur santé ou la perception de leur propre métier. Mais nos trois interviewées qui ont continué à travailler remarquent *une espèce de retour à la normalité*. Mis à part le plexiglas et le masque qui persistent encore, tout est presque *redevenu comme avant*. Une situation dont se réjouit particulièrement Marie, qui trouvait le centre commercial *morose, glauque, presque un peu totalitaire* pendant le semi-confinement, surtout *qu'il n'y avait plus aucune musique.*

DES JEUNES DIPLÔMÉ·E·S SUR LE MARCHÉ DU TRAVAIL EN PÉRIODE DE PANDÉMIE

Une enquête de Thomas Défago et Florine Gashaza

« Une rentrée pleine d'incertitudes pour les élèves de Suisse romande » : voilà le genre de sujets traités, parmi d'autres, aux informations de la RTS lorsque la crise du COVID-19 battait son plein au printemps 2020. Peu après le début de la pandémie, les médias se sont rapidement tournés vers les étudiant·e·s entrant dans un nouveau cursus académique et/ou professionnel en rapportant leurs difficultés à se socialiser à ces nouveaux environnements. Mais qu'en est-il de l'entrée des jeunes diplômé·e·s sur le marché du travail en pleine pandémie ? C'est l'objet de cette enquête – menée par deux étudiant·e·s en Master à l'Université de Lausanne qui vont aussi être confronté·e·s à cette réalité dans un futur proche. Nous nous retrouverons en effet devant des obstacles similaires à ceux évoqués par trois personnes que nous avons rencontrées : Amandine, Fiona et Xavier. Tou·te·s trois ont partagé avec nous leurs *craintes*, leurs *stress*, leur sentiment de *perte de confiance* en eux·elles lors de leurs recherches d'emplois en période de pandémie.

Dans une ambiance décontractée et accueillante, nous nous installons dans le salon d'un jeune couple, pour nous entretenir avec Fiona. Après avoir effectué une école en Communication & Marketing, elle a terminé son dernier stage en 2020, à l'aube de la pandémie du COVID-19. Bien que son stage ait été muté en contrat à durée déterminée, Fiona se retrouve au chômage en plein confinement. Son compagnon, Xavier, que nous rencontrons une semaine plus tard, poursuit les mêmes études. Il trouve un stage, après l'obtention de son diplôme, qui se termine abruptement en pleine pandémie et à cause d'elle. Amandine, avec qui nous échangeons via Zoom, est plutôt sûre d'elle et de son avenir après un parcours scolaire et professionnel atypique : un CFC en couture, un CFC d'électronicienne, une tentative d'entrée à l'EPFL suivie d'une recherche d'emploi. Ce qui paraît certain pour ces trois personnes, c'est qu'un double changement s'opère simultanément : la pandémie et les restrictions qui en découlent, couplée à la transition entre la fin du parcours professionnel et académique à celui du marché du travail.

Il n'y a pas de place pour tout le monde, ça c'est clair – Fiona

Après une *septantaine de lettres et deux entretiens*, Fiona réalise qu'elle *rétrograde*. Le secteur de la communication et du marketing fait partie des premiers dont le budget se retrouve *coupé*. Leurs *rêves ont été vus un petit peu à la baisse.* Les exigences des entreprises augmentent, ajoutant un bâton supplémentaire dans les roues des deux partenaires. *Les cahiers des charges sont toujours plus gros. Ok, je fais de la comm' et de l'événementiel mais tout d'un coup on veut être graphiste. En même temps il faut avoir une notion en vente, une notion marketing, une notion en comm'… et puis « si vous avez 15 ans d'expérience dans le milieu culturel ce serait encore un avantage, parler français, allemand, anglais, italien,… ».* Compréhensif, Xavier se met à la place des rares entreprises qui restent ouvertes aux candidatures en temps de pandémie : « *L'urgence est là, j'ai moins de personnel et je veux que cette personne-là, qu'elle arrive déjà formée, avec trois ans d'expérience minimum ».* Bien connus du jeune couple, les critères des profils recherchés ne cessent de se multiplier.

Fiona rencontre des obstacles lorsqu'elle se retrouve hors de la sécurité des bancs scolaires. *On n'est pas prêt à sortir des études et chercher un travail ; on n'est pas préparé à se dire qu'on va peut-être passer un an de chômage*. Xavier perd confiance en lui : *c'est comme si tout ce que j'avais*

construit avant, la confiance que j'ai, mes aptitudes, ma valeur ajoutée, tout ça commence un petit peu à s'ébranler.

C'est une adaptation à ce nouveau rythme – Xavier

La pandémie bouscule les manières de faire des jeunes au seuil du marché du travail qui se confient, notamment en ce qui concerne leur quotidien professionnel. Pour Xavier, c'est non seulement le rythme du travail exigé qui est accéléré, mais aussi la flexibilité attendue par les entreprises vis-à-vis des candidatures à un nouveau poste : « *Vous pouvez être là demain à 13 heures ?* ». Il décrit ce nouveau mode de vie où nous sommes toutes et tous *empressé·e·s de trouver un emploi*, où il faut être *de plus en plus flexibles, jusqu'à des points parfois assez étonnants.* Face à cette accélération et cette urgence, Xavier aime se souvenir d'un temps *un petit peu plus classique qui favorisait une entrée lente, mais agréable dans un nouveau poste.*

Les premiers pas professionnels de Fiona comme stagiaire se font en télétravail. Le distanciel l'empêche d'avoir des conversations avec ses collègues qui dépassent le cadre du travail : *Peut-être qu'on en a un peu marre maintenant de l'audiovisuel, on a envie de se voir, on a envie de se parler, de pas juste raccrocher puis dire : « on a fini la séance, au revoir bonne journée », on a peut-être envie de parler un peu d'autres choses cinq minutes après.* Fiona, Xavier et Amandine souffrent du manque de contact social. Iels nous racontent l'envie et le besoin de discuter, de partager avec les autres. Débuter ou entretenir une relation avec leurs pair·e·s semble difficile et les conversations ne dépassent pas le *small talk,* puis se dirigent rapidement sur des échanges purement professionnels. Xavier remarque une métamorphose de son lieu de travail qui *fait maintenant office de lieu de rencontres – enfin bref, en gros c'est que les gens ne peuvent plus sortir, ne peuvent plus faire de rencontres, alors ils utilisent un lieu où il y a normalement 327 collaborateurs pour aller un petit peu discuter à droite à gauche.*

Amandine n'est quant à elle *pas tellement dérangée par le confinement*, elle y voit *un gain de temps* de ne pas devoir prendre les transports en commun, et *c'est plus simple de travailler de la maison*. Durant cette période, elle dit son plaisir de *regarder ses cours quand elle voulait,* quand elle arrivait *mieux à se concentrer.* Elle regrette pourtant de ne plus *pouvoir aller au restaurant avec ses amis* pour nuancer aussitôt : *il y a beaucoup plus de distractions possibles à la maison*. Comme pour beaucoup, son environnement d'étude change : sa chambre, lieu qui était auparavant dédié au repos et à la détente, devient lieu d'apprentissage.

C'est embêtant, comme pour tout le monde – Amandine

Ce sont les restrictions sociales qui sont les plus *embêtantes, comme pour tout le monde,* nous dit Amandine. Pour elle et les autres, les espaces de travail et les relations qui s'y nouent ne sont plus appréhendés comme ils l'étaient auparavant, et la seule dimension qui compte aujourd'hui est le travail prescrit, *la tâche en elle-même*. Tout ce qui entoure leurs activités professionnelles et leurs formations respectives est écarté, laissant place uniquement au travail productif et à l'efficacité. Ce sont notamment les pauses-cafés qui disparaissent, elles qui représentaient un moment de partage

et d'échange entre les employé·e·s comme entre les étudiant·e·s. Pour pallier ce manque de socialité, l'entreprise de Fiona met sur pied le concept de *e-coffee*. C'est alors *en chambres séparées qu'on se retrouve projeté·e·s avec des questions proposées lors de chaque rencontre afin d'aiguiller la conversation*. Nous comprenons que l'espace de travail est réorganisé. Le moyen employé pour interagir avec leurs supérieurs hiérarchiques ou leurs collègues a aussi changé : tout se passe *en audiovisuel* ce qui impacte la qualité de la relation. Fiona nous décrit une situation de *e-coffee* pour elle particulièrement gênante : *Tu n'as pas envie de parler de voyage, ben tu parles voyage. Et puis oui, c'est un peu forcé, parce que je pense qu'il y a des jours où t'as pas forcément envie, t'es peut être pas dans le mood de parler, d'échanger. Et puis en audiovisuel, y a ce côté hyper moins humain qui fait que t'arrives devant quelqu'un, tu souris un peu bêtement ; t'as ces silences, problèmes de connexion, ça marche pas ; et c'est un peu ce sourire un peu forcé même si tout, tout est hyper intéressant et le concept est génial. C'est un peu du small talk, vraiment, c'est ça*.

Les mots de Fiona résonnent avec ceux de la professeure de sociologie Laurence Kaufmann qui nous disait qu'*à travers l'écran, nous voyons les dimensions proxémiques, haptiques et kinésiques disparaître. L'interaction sociale est différente, on ne voit ni notre interlocuteur·trice arriver ni partir, ce qui peut engendrer un sentiment étrange*. Fiona s'étonne aussi de constater que ces moments d'*e-coffee* étaient non seulement guidés, mais littéralement *créés*. Côté études, Amandine, elle, s'inquiète pour ses camarades *qui ont besoin de poser pas mal de questions au professeur, car c'est plus facile d'expliquer sur place qu'en ligne.*

Non, c'est pas assez ; fais plus, montre plus – Fiona et Xavier

Le soutien mutuel de Fiona et Xavier joue un rôle particulièrement important durant le confinement. Lui nous dit que sa *copine merveilleuse* l'a *beaucoup épaulé pendant cette période ;* qu'il a *de la chance* d'avoir pu vivre ces moments en compagnie de sa *meilleure amie.* Pour elle, l'entraide pendant leurs recherches d'emploi *était cool parce* qu'iels pouvaient *s'épauler :* elle *lui envoyait les postes qui lui ressemblaient le plus [...], et inversement lui aussi*. Mais elle évoque aussi la charge émotionnelle qui peut être engendrée par la recherche d'emploi *à deux – c'est compliqué parce qu'il n'y a pas quelqu'un qui peut motiver l'autre constamment ; c'est tout le temps un échange et puis quand on est déprimé les deux en même temps, ben ça, c'est un peu compliqué*.

Plutôt gêné·e·s, les deux partenaires nous confient que ce sont les parents de Xavier qui leur mettent la pression. *Je me suis vraiment remis en question sur mes choix et mon parcours professionnel* ; *j'ai eu la chance d'avoir des parents qui m'ont payé cette école,* mais en même temps, cette dépendance lui procure un sentiment d'enfermement. Il cherchait en permanence de l'emploi – *parce que j'ai toujours eu cette envie de liberté, l'envie de m'assumer.* Durant cette longue période de recherche, tou·te·s deux nous ont avoué avoir remis en question les réelles opportunités qu'iels avaient de s'insérer dans leur domaine de prédilection. Ces interrogations proviennent, selon Xavier, de son *envie de réussir, de réussir pour eux* – ses parents –, car c'est les valeurs qu'iels lui ont inculqué depuis son plus jeune âge. Il en a hérité un état d'esprit de combattant : *lorsqu'on tombe, il faut qu'on se relève, bien que la situation soit compliquée, quoi.* Lorsque son premier emploi se

termine, il éprouve un profond sentiment de honte, la *honte d'être au chômage,* de réaliser que *bah voilà, t'as pas de boulot*. Le travail en soi est un facteur *important de l'insertion sociale dans le contexte suisse*, nous dit-il, et mieux encore si c'est un travail à plein temps. Il souffre de ne jamais ressentir de satisfaction entière : *j'ai trouvé un travail à 80%. Mais avec cette crise, tu dois montrer que t'en veux, travailler, travailler à 100%. T'as déjà trouvé à 80, c'est génial. Non c'est pas assez. Fais plus, montre plus*. Non seulement la recherche d'emploi a ébranlé les certitudes de Xavier et Fiona quant à leur choix de formation, mais en plus, Xavier se retrouve à questionner la légitimité de son travail même une fois inséré sur le marché de l'emploi. Et comme pour pallier ce manque de confiance et faire face à cette *pression extérieure*, il se réapproprie son parcours, en se répétant que sa réussite est bien la sienne : *j'essaie de le faire pour moi, d'avoir mon propre chemin de vie, d'avoir plus d'indépendance finalement par rapport à leur avis.*

Xavier qualifie son parcours tant scolaire que professionnel comme parsemé d'embûches, *en dents de scie*. Il relate les discussions qu'il a eues avec son père par rapport à ce *complexe d'infériorité* qu'il a souvent ressenti vis-à-vis de son frère aîné, qui lui, *malheureusement pour moi, réussit tout* ; *mais voilà, j'ai constamment cette image qui me revient en me disant, « ah bah ouais, j'ai un mec qui me ressemble un petit peu, il a deux ans de plus que moi, il réussit », et c'est vrai que c'est bête, mais il y a toujours ce complexe un petit peu d'infériorité, bien que voilà t'es plus un bébé, 28 ans il en a 30 mais, t'es toujours un petit peu en-deçà.* Cette comparaison constante avec son frère fragilise le degré de certitude que Xavier éprouve face à ses choix.

Le travail c'est le susucre de tout le truc – Xavier

Être à la recherche intensive d'un travail, c'est le quotidien de ces trois personnes, baignées dans *le capitalisme où, voilà, le travail, la réussite, les beaux salaires… sont quelque chose qui fait saliver encore beaucoup de jeunes*. Xavier constate devoir *tout faire pour avoir le Saint Graal, la place de travail.* Postulation après postulation, Fiona s'*imaginait* un début de carrière *beaucoup plus simple* et *ne pas être au chômage huit, enfin dix mois*. Les trois jeunes se retrouvent dans une attente qui devient de plus en plus pesante, surtout pour Amandine. La jeune électronicienne ne souhaite qu'une chose : *recevoir une réponse positive à sa dernière postulation*. C'est ce qui va la satisfaire, lui offrir l'épanouissement tant rêvé. Dans leur imaginaire partagé, accéder à un poste de travail, c'est acquérir une forme d'indépendance et ceci constitue une finalité en soi. Mais en même temps, Xavier semble froissé par le fait que les entreprises jouent de cette situation : *on te tient véritablement avec ce travail ; elles savent qu'on a besoin de travail et que le travail te représente aussi aux yeux des gens, aux yeux de la société, de tes amis, de ta famille ; c'est pas pour rien…* Leur profession étant cruciale à leur identité, c'est avec un sentiment de honte que Xavier remplit sa déclaration d'impôts *: du coup, l'année passée, j'ai dû mettre chômeur ! Sans emploi ! Je te dis, pour l'Etat, je n'ai pas d'emploi, je sers à rien.*

Finalement, se satisfaire de ce qu'on a – Amandine

Être bien entouré et *relativiser* sont les stratégies d'Amandine, Fiona et Xavier pour faire face à une entrée sur le marché du travail entravée par la pandémie du COVID-19. Bien que leurs parcours

diffèrent, iels ont en partage une force mentale et une entraide. Même sans les effets pandémogènes auxquels iels font face et les recherches d'emploi compliquées en pandémie, les jeunes diplômé·e·s étaient bien conscient·e·s qu'une entrée sur le marché du travail ne serait pas de tout repos : *même sans pandémie, ça reste compliqué dans beaucoup de jobs de trouver du travail.* Des lettres de motivation qui *se ressemblent de plus en plus,* de rares entretiens et parfois des places de stages scandent le nouveau quotidien du jeune couple et d'Amandine. Le constat est le même pour tou·te·s : iels doivent rester productif·ve·s quoi qu'il arrive, quitte à ce que leur entrée sur le marché du travail se fasse abruptement. Cependant, la période de confinement leur permet de s'accorder le temps de réfléchir, de prendre le temps d'offrir à l'autre un soutien, d'imaginer de nouveaux parcours professionnels, tout en gardant en tête une pensée qui résonne particulièrement en temps de crise : *on ne sait jamais de quoi demain est fait.*

LE « PLUS VIEUX MÉTIER DU MONDE » EN CRISE FACE À LA PANDÉMIE

Une enquête de Carla Gosteli, Guillaume Pauli et Viviane Adler

En avril 2020, le journal *Le Temps* relève que l'interdiction du travail du sexe à cause de la pandémie Covid-19 a des conséquences dramatiques pour les travailleur·e·s du sexe (TDS) ; pour les plus précaires d'entre elles et eux cela signifie ne rien avoir à manger ni de lieu où dormir[1]. Au fil du temps, des assouplissements ont eu lieu dans certains cantons, mais leur situation est restée incontestablement difficile. Quatre femmes travaillant dans ce secteur ont partagé avec nous leurs expériences. Entrer en contact avec elles s'est avéré un vrai casse-tête : nous avions imaginé pouvoir entrer en contact avec celles et ceux qui s'étaient exprimé·e·s publiquement dans les médias, mais leur anonymisation rendait cela impossible ; les associations de solidarité venant en aide aux TDS nous conseillaient d'aller directement dans les rues afin de les aborder personnellement. Nous avons suivi leur conseil et sommes allé·e·s explorer sur deux sites distincts, à Lausanne et à Zurich.

Ici c'est mort, elles ne vous parleront pas. La plupart de ces filles n'ont pas de papiers, elles sont très méfiantes – Iasmin

A Lausanne, nous sommes confronté·e·s à une forte réticence de la part des TDS : regards fuyants, réponses brèves, évitement craintif. Nous apprenons grâce à Iasmin – une des rares travailleuses à nous répondre dans cette première tentative – la réalité des femmes que l'on a tenté de rencontrer ce soir-là dans la rue : *Ici c'est mort, elles ne vous parleront pas* ; l*a plupart de ces filles n'ont pas de papiers, elles sont très méfiantes*. Nous comprenons qu'elles sont réticentes à communiquer avec toute personne représentant de près ou de loin une institution, qu'elles fuient toute interaction prolongée pouvant mener à un contrôle policier. Nous suivons la recommandation de Iasmin : entrer en contact avec des *salons* où la situation est généralement plus stable et où *les femmes se sentent plus en sécurité*. Après en avoir visité plusieurs, nous parvenons à organiser un entretien avec Judith, une gérante, ainsi que deux employées, Mathilde et Mina, qui acceptent de nous parler.

À Zurich, la situation est encore plus délicate : le travail du sexe y est toujours interdit en raison du Covid-19. Pourtant, en marchant dans les rues, nous remarquons aisément que le travail du sexe n'a pas pris fin : nous observons la présence de femmes assises aux terrasses de bars fermés, attendant des clients. La police est présente elle-aussi, créant une ambiance assez particulière. Quand nous leur demandons pourquoi elles ne travaillent pas dans un autre canton où le travail serait légal, une femme nous répond : *Parce que je ne les connais pas, tu sais* ; q*uand je suis arrivée en Suisse, il y a quelques semaines, je ne connaissais personne.* Les raisons diffèrent probablement selon les femmes, mais un souhait est partagé par toutes : pouvoir continuer à travailler, à gagner de l'argent pour vivre, même si cela doit être dans des conditions difficiles et dangereuses. Les TDS à Zurich se voient donc obligées de rester très prudentes et réservées. Le simple mot « Gespräch » engendre des gestes de refus et met fin à la demande. Finalement, après avoir abordé de nombreuses femmes, Ana accepte : *Je peux le faire, mais là je n'ai pas le temps, je dois rencontrer un client*. Elle nous donne son numéro de téléphone et nous organisons un rendez-vous.

[1] https://www.letemps.ch/suisse/ne-vais-faire-lamour-un-masque-gants

On a peur aussi que la police arrive et qu'on soit sans masque – Judith

Dans le salon, Judith explique comment le contrôle à évolué suite à la situation sanitaire : *les contrôles de la police c'était plutôt pour les papiers des filles* ; *après le Covid, ils sont venus… plus rapidement, chaque mois, et c'est pas la même police, hein, c'est une autre police, la police de sûreté je crois.* Ces contrôles ne sont donc pas nouveaux, mais leur but orienté Covid n'atteint pas la bonne cible selon Ana : *Il y a besoin de contrôles, mais ça je trouve dommage par contre, parce qu'en Autriche les filles doivent être contrôlées pour bosser* ; *et je trouve ça dommage qu'il n'y ait pas ça en Suisse,* explique Judith. Elle développe en expliquant que de tels contrôles devraient contribuer à la protection de la santé des clients, mais aussi des employées du salon. La protection de la santé des clients est aussi primordiale pour Judith qui a d'ailleurs organisé un rendez-vous pour faire vacciner l'ensemble de ses employées. Mais cette surveillance est devenue source de stress pour Judith et ses employées, *parce qu'on a peur aussi que la police arrive et qu'on soit sans masque*. En effet, en cohabitant et en se testant fréquemment, elles s'autorisent par moment à baisser le masque dans la journée. Si des policiers, généralement en civils, viennent effectuer leur contrôle, elles risquent de fortes amendes, voire la fermeture du salon.

À Zurich aussi, la police est en civil quand ils et elles contrôlent plusieurs filles dans les rues. Ana nous explique qu'il s'agit davantage du contrôle des cartes d'identité et des permis de séjour que du contrôle du respect des mesures contre le Covid. Toutefois, ces contrôles ne semblent pas revêtir une grande importance pour les femmes même si, Ana le sait, *oui, le travail est interdit pour le moment… bien sûr, c'est un risque !* Nous avons l'impression qu'elles sont habituées aux contrôles et savent comment les gérer.

La pandémie de Covid-19 a mis fin à l'époque où l'on pouvait gagner facilement et rapidement de l'argent avec le travail du sexe – Ana

Pendant la première vague de Covid, la police se rendait régulièrement au salon afin de vérifier qu'il n'était pas en activité. A Lausanne, les salons ont été en effet fermés pendant trois mois au début de la pandémie. Durant cette période, l'aide reçue au titre d'indemnité pour réduction de travail a été minimale. Judith nous raconte que certaines de ses employées n'ont rien reçu : *il y a aussi beaucoup des nanas qui savent pas leurs droits, ou qui ont honte, ou qui font en cachette de la famille, qui voulaient pas faire le nécessaire pour prendre leurs droits*. Pour sa part, elle a reçu en tout et pour tout *1503.50 CHF pour 90 jours de fermeture*, alors que pour la même période, elle a dépensé 45'000 CHF en loyer pour les différents salons qu'elle possède, et qu'elle a, en parallèle, fourni une aide à ses employées : *les filles, d'habitude elles travaillent, elles envoient leur argent…; tout à coup c'était à moi de payer tous les billets des filles pour que les filles partent* ; *et même les entretenir pendant ces 90 jours*. Les billets auxquels Judith fait référence sont les billets d'avion pour la Roumanie, pays d'origine de plusieurs de ses employées, et dans lequel elle leur a suggéré de retourner pendant cette période car le coût de la vie y est moins cher. D'ailleurs, le jour de la réouverture des salons, alors que les clients ont massivement afflué, *des filles n'étaient pas rentrées de Roumanie*…

Passée la fièvre de la réouverture, le salon a pourtant été confronté à une cruelle diminution de la clientèle, que Judith tente de s'expliquer : *les jeunes, du coup, ils sortent pas s'il y a pas de disco, s'il y a*

pas un café ouvert; et les vieux… ils sont vieux, ils ont peur aussi. Elle explique aussi que la traçabilité imposée pour lutter contre la propagation du Covid a également fait fuir les clients en supprimant une partie de l'anonymat.

Les employées du salon confirment les affirmations de la gérante concernant les difficultés économiques subies pendant cette dernière année. En revanche, elles assurent avoir demandé des aides et n'avoir reçu que des réponses négatives. Mathilde explique que, travaillant au début de la pandémie dans un autre pays, elle avait eu le droit à une aide qui lui permettait de vivre sans se voir obligée de s'exposer au virus ; mais à son grand désarroi, lorsqu'elle a déménagé en Suisse, elle n'a plus reçu d'aides de l'État. Mina et Ana se sont retrouvées à exercer en tant que TDS à cause de la perte de leur autre emploi dans la restauration qu'elles exerçaient depuis des années : *C'est à cause de tout ce processus lié au Covid que je me suis retrouvée pour la première fois à travailler en ça* ; t*u sais* !*?* Mina n'apprécie pas vraiment ce travail et elle tente de gagner un maximum d'argent pour en changer au plus vite. Mais elle sait que son plan risque désormais de prendre du temps à se réaliser, car depuis qu'elle s'est lancée dans le travail du sexe, la clientèle s'est énormément réduite : *Parfois maintenant tu te fais un client par jour… Si tu gagnes cinquante francs, ça revient à trente francs pour toi… Quand j'ai commencé à travailler ici, normalement tu pouvais gagner cinq-cents, six-cents francs par semaine… et pourtant j'étais celle qui travaillait le moins car je ne connaissais personne…* Mathilde confirme avoir remarqué elle aussi une diminution drastique de la clientèle : *ça a réduit de nonante pourcents !* Faisant l'effort de parler français, elle nous fait part de ses propres hypothèses quant aux raisons de cette baisse de la demande de la part des clients : *Les clients, c'est moins la peur qu'ils ont, que le besoin* ; i*ls prennent ça comme un labeur primordial* ; c*ar facilement un homme devient fou… C'est plutôt à cause que, comme tout était fermé, ils ne prenaient pas le risque de venir en cachette* ; s*'ils venaient ici et si la police les choppe, il y a un vrai impact pour leur famille. Quand tout est fermé, les bars et restaurants… alors les clients n'ont plus d'excuse à donner à leur femme la nuit* : « *Chérie je vais boire une bière.* » *Comment vont- ils venir ici ? Ils vont donner quoi comme excuse ?*

Dans le travail du sexe, le facteur économique est omniprésent : pour la majorité des TDS, c'est leur motivation principale. Ana revient sur son parcours : *normalement je travaille dans le secteur gastro au Portugal, mais avec la pandémie j'ai perdu mon emploi. Mon meilleur ami, mon coiffeur, m'a donné le conseil de partir dans un autre pays où personne ne me connaît et de travailler comme travailleuse de sexe. Il connaissait mes difficultés et faiblesses économiques… J'ai deux fils qui me manquent incroyablement, c'est pour eux que je le fais.* Mais la situation actuelle ne rend pas la tâche aussi facile que prévu : *La pandémie de Covid-19 a mis fin à l'époque où on pouvait gagner facilement et rapidement de l'argent avec le travail du sexe. Actuellement, il y a pas beaucoup de clients et c'est encore plus difficile pour moi qui suis nouvelle, parce que je ne connais personne et je ne sais jamais si les clients sont bons ou non.* Ana poursuit en nous expliquant que les TDS font actuellement face à deux difficultés majeures : la diminution du nombre de clients et une baisse des prix de leurs services. Selon elle, en temps normal le salaire journalier minimum varie de *60 à 75 CHF, ce qui fait 3000 à 3500 francs par mois ; mais actuellement, personne ne gagne ce minimum !*

Pour Ana, la récente chute brutale des prix est liée au fait que le virus a déclenché une crise mondiale qui affecte toute la population, que les gens ne se sentent plus en sécurité, financièrement et psychologiquement. Pour elle comme pour la plupart de ses collègues, l'impact économique de la pandémie est énorme et place les TDS dans une position de vulnérabilité. Une autre femme avec laquelle nous avons échangé informellement et rapidement dans la rue refusait notre demande d'entretien parce que *le temps, c'est de l'argent. Et ne pas voir des clients signifie ne pas avoir de dîner sur la table*.

Elle a risqué sa vie pour moi – Mathilde

L'un des effets plus positif de ces difficultés est l'établissement et le renforcement des liens entre les employées des salons. La gérante exprime sa confiance envers ses employées : *elles sont vraiment responsables, elles savent que là, c'est leur boulot, c'est comme leur maison* ; *elles vont pas faire n'importe quoi*. Dans cette « maison » professionnelle se nouent des liens de solidarité entre les TDS qui la partagent. Interrogeant Mathilde et Mina au sujet d'éventuelles rivalités entre elles au sein du salon, la réponse est claire : aucune. Et Mina explique qu'il y a des règles très concrètes que toutes les employées respectent : *Les problèmes, c'est pas la faute des filles mais du client qui choisit. Si moi je suis en charge d'accueillir les clients, par exemple, le client arrive et moi j'ouvre la porte et une autre fille passe derrière moi. Ça on ne doit pas le faire* ; *car à ce moment-là, le client a déjà vu quelqu'un d'autre qui passe; il peut donc changer d'avis et finalement choisir l'autre fille. On a des règles. Comme chacune respecte ces règles, il n'y a pas de problèmes.* En revanche, Mathilde nous explique qu'ayant eu des soupçons d'avoir attrapé le Covid quelques mois auparavant, le soutien de la part de ses collègues n'avait pas toujours été à la hauteur de ses attentes : *La plupart me tournaient le dos* ; p*ersonne ne voulait venir dans ma chambre car elles pensaient que j'avais le Covid.* Malgré cela, Mathilde est très reconnaissante envers deux femmes qui, à la différence des autres, ont su prendre soin d'elle : *Une fille est venue m'amener une soupe; une autre s'est décidée et est venue me dire* « *Vas-y on y va, je mets mon masque et des gants et je t'emmène à l'hôpital.* » *Elle a risqué sa vie pour moi.*

À les entendre, au contraire des relations entre femmes exerçant en salon, beaucoup de rivalité et de méfiance existent entre les TDS exerçant dans la rue, une tendance ordinaire qui s'est encore accentuée avec la baisse des clients liée à la pandémie : *Surtout les nouvelles travailleuses comme moi sont considérées comme des rivales…* ; *je le comprends, c'est leur travail*. Et Ana poursuit en nous expliquant qu'il existe ainsi de fortes différences hiérarchiques fondées sur l'ancienneté de l'activité en tant que TDS et sur le pays d'origine, que les mélanges avec des femmes d'autres origines sont rares, qu'*elles restent entre elles ou toutes seules*. Elle relève néanmoins avoir découvert le soutien associatif pour celles et ceux qui travaillent indépendamment dans la rue : *C'est impressionnant, je n'ai jamais vu ça dans aucun pays et surtout pas dans le mien* (le Portugal)*, une telle solidarité et un tel soutien de la part des organisations.* Ana est réellement fascinée par les organisations solidaires qui font des tours dans la ville et mettent des informations, des préservatifs ou des produits alimentaires à la disposition des TDS, cela gratuitement, avec discrétion et bienveillance. La gérante rend également hommage à ces organisations solidaires : *Elles savent tout faire* ; *et c'était pas le*

canton (l'État) qui était là, parce que tout était fermé, tout à coup, mais elle (l'association qui leur vient en aide), elle était partout.

Les séquelles qui restent en toi, même si tu ne t'es jamais fait contaminer, sont énormes – Mathilde

Malgré le soutien et la solidarité loués par Ana, Mathilde et Mina, l'impact psychologique de la crise sanitaire n'en demeure pas moins prégnant. Mathilde, qui s'identifie elle-même comme *économiquement vulnérable*, nous explique que les TDS se voient souvent confrontées à des situations complexes : *Si l'État ne pense pas à nous en tant que pauvres, c'est toi-même qui doit te préoccuper d'avoir quelque chose à manger, acheter des médicaments.* Elle décrit comment, au fil du temps, les employées ont commencé à sentir l'impact que la situation avait sur leur *mental* : *Je pleurais 24/7. Parfois j'allais manger et je me disais* « *Putain, hier je n'avais rien à manger…* ». *Je me sentais submergée par mes angoisses. Évidemment après je ne peux pas travailler* ; et *les clients le voyaient, ils voient ressortir en toi les angoisses, ils sentent que t'es dans le besoin. Les séquelles qui restent en toi, même si tu ne t'es jamais fait contaminer, sont énormes.* Et à cela s'ajoutent la charge de la culpabilité : *Beaucoup de membres de ma famille sont morts,* continue Mathilde ; je *n'ai rien pu faire. Je n'ai pas pu non plus leur envoyer de l'argent pour les aider, car j'en gagnais pas. J'ai une double douleur. La douleur de ne pas pouvoir être là-bas avec eux, et la douleur de ne pas pouvoir les aider en rien.* Mina aussi est affectée : *Cette situation est en train de me rendre folle. Je suis tellement stressée… J'ai mal à la tête tous les jours, je dois prendre des pilules. Tu passes ta journée sur ton canapé à attendre, tu regardes les murs. Ça te tend… Je ne sais même plus quoi regarder sur mon téléphone.* Ana s'inquiète et se voit parfois obligée de s'absenter du travail parce que *tout tourne dans ma tête* : *j'espère de tout cœur que* ça (la situation pandémique et le travail de sexe) *ne m'affectera pas à l'avenir, que* ça *ne m'affectera pas gravement sur le plan psychologique.* Et Mina d'enchaîner sur l'estime d'elle-même entamée par la situation : *Les filles qui ont pu faire un peu d'argent sont seulement quelques-unes. T'imagines bien qu'il y a des corps et des corps… Parce que le mien, il est pas très beau. Et tu sais le type de corps que les hommes aiment… Les petits corps tout fins. Moi j'ai mes bourrelets et mes vergetures…* A entendre ces employées qui se mettent à nu devant leurs clients, au sens propre comme au figuré, on comprend que la crise rend les complexes, les sentiments d'insécurité, l'ébranlement psychologique ou les moments pénibles de la vie encore plus difficiles à cacher qu'en temps ordinaires, compromettant un travail déjà difficile et souvent non choisi.

Je ne peux pas voir la maladie sur le visage des clients, ce qui me fait peur – Ana

Leur travail à l'heure du Covid-19 est rendu compliqué non seulement par le stress psychologique, mais aussi par les règles et mesures visant à prévenir la propagation du virus. Judith les décrit : lavage des mains à l'entrée pour les TDS et les clients, port du masque en permanence, désinfection toutes les demi-heures des lits, douche avant les rapports et interdiction des baisers – *ça devient vraiment maniaque, je l'étais déjà avant, imagine maintenant avec le Covid.* Les nouveaux rituels d'hygiène décrits par la gérante semblent bien partagés par les employées, lorsque les clients acceptent bien sûr de s'y soumettre aussi : *J'ai toujours du gel sur moi* ; dès que le client arrive, je lui en mets sur les mains. Ils portent toujours le masque ; i*l y en a beaucoup qui l'enlèvent pas tout du long. Je me suis*

*jamais fait contamin*ée. Judith précise que ces mesures sont, bien que contraignantes, globalement bénéfiques au niveau sanitaire pour la protection des TDS : *Vraiment, pour une prostituée, je crois que ces mesures c'était les meilleures mesures de notre vie [rire].* Judith explique ensuite avec soulagement et fierté le comportement de ses employées : *Les filles sont quand même des personnes responsables, qui sont mariées, qui rentrent à la maison, et qui vont pas non plus choper n'importe quoi. Elles font pas n'importe quoi pour l'argent, et ça aide beaucoup.* Les clients aussi semblent respecter assez volontiers les mesures, au salon en tous cas : *les clients, ils sont aussi conscients, la plupart en tout cas* ; *tous les clients arrivent avec masque, et y a pas de baiser.*

En revanche, une femme qui travaille de manière indépendante est plus exposée au risque d'une infection avec le Covid-19, explique Ana. Comme il existe une rivalité et une compétition entre les TDS, les clients ont le pouvoir *d'exiger beaucoup de choses.* Si une femme ne l'offre pas, ils passent à la suivante. Cela a forcément un impact sur le respect des mesures de protection : *Si je parle simplement avec un client, je peux porter un masque, mais si le client vient à mon appartement, c'est difficile… La grande majorité refuse que je travaille avec un masque ou des gants. La seule chose que je peux faire pour me protéger est de choisir mes clients* ; *mais le virus est une chose invisible, je ne peux pas voir la maladie sur le visage des clients, ce qui me fait peur…* ; *et pas toujours facile de demander qu'ils se lavent les mains quand ils entrent dans mon appartement. Je peux utiliser le virus comme prétexte pour éviter de les embrasser. Cela me donne un peu de sécurité, mais j'ai quand même peur.*

Les échanges avec les quatre TDS témoignent de manière impressionnante de la manière dont la pandémie a affecté ce secteur d'activité dans lequel les travailleur·e·s sont directement et extrêmement exposé·e·s au virus. En même temps, on comprend par leurs récits que les changements induits par la crise sanitaire ont et auront des effets spécifiques pour chaque TDS en fonction de leurs conditions de travail et leur situation de vie. Pour celles et ceux qui vivent dans ces situations précaires, les mesures contre le Covid-19 souvent engendrent et renforcent les vulnérabilités et la marginalisation qui accentuent les inégalités existantes. Les récits d'expériences de ces quatre TDS qui ont eu le courage de nous parler de leurs espaces doublement confinés nous le rappellent de manière dramatique et poignante.

ADAPTATION DU MONDE OUVRIER : UNE ÉPREUVE EN TEMPS DE PANDÉMIE

Une enquête de Charlie Gantet et Grégoire Noël

Mai 2020 : le journal économique *Bilan* nous dit que « la crise liée à la pandémie semble avoir totalement chamboulé le quotidien des ouvriers[2] ». Entre ralentissement des cadences, distanciation sociale et retards de chantier, le monde ouvrier a dû s'adapter à de nouvelles conditions de travail. Mais qu'en est-il une année plus tard ? Nous nous sommes rendus sur un chantier s'étendant sur plusieurs kilomètres, à la rencontre des différents corps de métier : contremaîtres, ouvriers et ingénieurs, tous des hommes. Nous avons partagé des moments de leur quotidien et ils ont partagé avec nous leurs vécus et leurs impressions d'une année de travail en temps de pandémie.

Au début c'était un peu le flou – Manuel

Un jour d'avril 2021, 12h30. Nous arrivons sur le chantier accueillis par la pluie. Le repas est en train de se terminer pour les ouvriers dans les conteneurs ; ils s'abritent et reprennent des forces pour affronter l'après-midi froide et humide. Les intempéries sont des particularités auxquelles le chantier doit faire face. Un contremaître nous explique : *nous, une journée comme aujourd'hui, mes gars sont ralentis ; la pluie, ça ralentit.* Mais cela ne les empêche pas d'effectuer leurs tâches quotidiennes. Ils s'adaptent. Comme pour les nouvelles mesures imposées par l'État. Bien que celles-ci soient difficiles à respecter pour les ouvriers : *pour coffrer un mur, faut un collègue pour donner un coup de main, impossible d'être à plus d'un mètre l'un de l'autre.* Après quatre semaines d'arrêt en mars 2020, le chantier reprend. Première journée : mise en place des infrastructures pour contrer la pandémie : gel hydro-alcoolique à disposition dans chaque conteneur, points de lavage sur toute la longueur du chantier s'étalant sur plus de deux kilomètres et aménagement des tables pour le repas de midi. Ces nouvelles mesures sont vite mises en place. Peut-être ont-ils l'habitude de s'adapter rapidement ? Le contremaître ajoute : *dans le bâtiment, il y a beaucoup d'inconnues ; ce matin j'ai mis mes gars en pause à cause de la pluie, mais on trouve toujours quelque chose à faire.*

La relation aux objets et aux outils s'est modifiée. Manuel, un ouvrier, nous apprend – entre plusieurs appels téléphoniques pour trouver un machiniste d'urgence pour le lendemain – qu'au fil des mois, la majorité des personnes du chantier ont été testées positives au Covid-19. Depuis, il exprime un certain relâchement : *on ne voit pas souvent les gens se désinfecter les mains, mais avant c'était tout le temps. Voilà on l'a choppé, va chier le covid.* Un état d'esprit qui ne se retrouve pas forcément chez d'autres de ses collègues qui se font tester chaque lundi et qui attendent leur vaccination. *Au début, c'était un peu le flou,* explique Manuel en parlant des nouvelles mesures à appliquer. Le canton et la commune sont venus les voir, en moins de vingt-quatre heures, pour contrôler la mise en place des mesures sanitaires afin de reprendre au plus vite le chantier. Comme nous le rappelle le contremaître qui doit faire progresser le chantier, *l'économie ne peut pas s'arrêter, c'est le secteur primaire ici, si on bosse pas, plein de choses sont bloquées.* Alors face aux recommandations de leurs supérieurs et de l'État mandataire, et tout en devant respecter les exigences complexes du génie civil, la vision des règles sur le chantier se transforme. Chez les ouvriers, dit le contremaître, *on n'a pas la même* réalité *que quelqu'un derrière un bureau ou un étudiant.* L'ensemble des personnes présentes sur le chantier savent bien que leur manière de penser n'est pas la meilleure – *on ne peut pas s'arrêter* –, mais pour le contremaître *à un moment donné, on est amené à penser comme ça.*

[2] https://www.bilan.ch/immobilier/le-coronavirus-a-t-il-augmente-la-penibilite-sur-les-chantiers

Si on va pas bien, on le dit à l'équipe – Pascal

Dès l'arrivée sur le chantier, nous constatons la cohésion de l'équipe : des rires et des discussions entre collègues résonnent dans les conteneurs. Thibault, un ouvrier quarantenaire nous dit : *le monde du chantier ce n'est pas comme les autres postes de travail, c'est particulier, c'est une mentalité déjà, on est tous ensemble, comme une famille.* Le contremaître ajoute : *on mange ensemble à midi, on est serré dans les liens* ; p*as évident de respecter les espaces avec ça.* Voilà que depuis un an leur repas de midi se limite à deux personnes par table, et dans des conteneurs séparés où les corps de métiers se mélangent moins : ouvriers ensemble, contremaîtres à côté et ingénieurs à l'étage. C'est quelque chose de difficile pour cette équipe qui a l'habitude de la proximité et de se faire des accolades. Maintenant ils se font des *checks à l'américaine* nous disent les ouvriers.

Malgré cela, Thibault nous dit que la convivialité est revenue au sein de l'équipe : les règles imposées sont devenues des habitudes. Cela s'est mis en place progressivement, durant les débuts de la pandémie, lorsqu'un climat de méfiance s'était installé sur le chantier. L'ingénieur se rappelle : *Au début tout le monde était dans la psychose. La plupart des ouvriers avaient peur de ramener le virus chez eux*. La méfiance prenait de l'ampleur dans ce *noyau dur,* à tel point que les jugements se faisaient au simple regard. Le contremaître enchaîne : lorsqu'ils ont découvert les premiers cas de Covid, les ouvriers, stressés, se regardaient et se disaient les uns aux autres *ouais, t'as le Covid.* Mais cette méfiance a bientôt été remplacée par un sentiment de solidarité. Un autre contremaître surnommé *Pascou* nous explique que tout le monde sur le chantier pense désormais de la même manière et finalement, après cette période de méfiance, les liens et l'unité du groupe étaient plus forts et le rapport de confiance est revenu : *si on va pas bien, on le dit à l'équipe.*

Il reste un noyau dur constitué de ces quatre gars réguliers – Pascal

La solidarité est forte au sein de cette équipe de chantier qui se définit même comme *une famille*. Cette *famille* doit cependant faire face à des difficultés d'ordre économique. Le secteur, bien que primaire, est aussi impacté par la crise économique, en plus de la crise sanitaire : *on est encore plus dans la merde avec le Covid,* lance Pascal le contremaître. Les difficultés économiques du secteur ont en effet été mises en exergue depuis le début de la crise sanitaire : un licenciement collectif a eu lieu ces derniers mois, notamment pour les personnes moins indispensables en cette phase de chantier, comme *les serruriers, électriciens ou encore des gens se rapprochant de la retraite* regrette le contremaître. Et ils ont pris du retard dans les délais cette dernière année et les nouveaux chantiers peinent à démarrer : *cela se prolonge malgré la sortie de l'hiver ; les ouvriers finissent par être trop nombreux et ça augmente les pertes ; ils ont fini par faire un licenciement collectif.* Alors maintenant, *ils engagent des externes*, s'étonne Pascal. Mais malgré ces remaniements d'équipes et ces allées et venues d'intérimaires, le contremaître est heureux de compter sur un noyau dur *constitué de ses quatre gars réguliers* ; et c'est justement à travers leurs *liens serrés* pendant cette période particulière que cette *famille* s'est encore plus soudée. Pascal, éprouvant de la *peur pour ses gars,* a su les rassurer nous confie-t-il.

Théoriquement je ne devais pas voir mes parents – Henry

Mais qu'en est-il des liens avec leur propre famille sous la menace de la crise ? Pour le contremaître Henry, sa famille n'avait pas d'autre choix que de rester soudée, tout comme son équipe. Elle a aussi formé un *noyau dur* pour se soutenir durant cette crise. Évidemment, la *peur de ramener le virus à la maison* était présente. *Surtout, quand on est parent,* comme ce contremaître : *et comment faire pour garder son enfant quand on travaille sur un chantier et que les écoles sont fermées ?* demande-t-il. Pour lui, comme pour beaucoup la solution est *auprès des parents : théoriquement je ne devais pas voir mes parents, mais on n'avait pas le choix : on n'a pas pu respecter les règles ; je n'allais pas dire à mon employeur* : « écoute*, je garde le fils, je viens pas* ».

On ne peut pas avoir la même vision des choses dans la construction – Henry

Les gars allaient se faire tester pour un oui ou pour un non, se rappelle Thibault, un ouvrier. Eux étaient *au front* et non en télétravail. Les ouvriers ont compris rapidement que le respect des règles imposées par l'État serait difficile à tenir. Si la réalisation d'un projet de génie civil nécessite une proximité aiguë, comment garder ses distances ? Face à l'exigence de leur métier, le respect des règles s'est alors perdu petit à petit, comme le port du masque ou encore la désinfection des mains et des outils. Henry, reprenant une métaphore guerrière, dit avoir été de la *chair à canon,* tout en rappelant que son secteur n'est pas le seul à avoir été envoyé au front : *je pense pas que la construction soit moins bien lotie dans cet aspect que dans les autres secteurs,* en parlant notamment du secteur hospitalier, prenant pour exemple son épouse qui travaille dans un établissement psychiatrique. Même si l'on sait, ajoute-t-il que le non-respect des règles à grande échelle ne serait pas viable et mènerait à la saturation des hôpitaux. *Nous devrions faire plus attention*, conclut-il. Mais pour les ouvriers, pas facile de composer entre respect des règles sanitaires et les tâches du métier quand la proximité physique est une exigence à la bonne réalisation de leurs travaux : *dans un bureau, télétravailler, tu t'isoles et c'est bon* ; *ils n'ont pas autant d'outils et ils ne sont pas autant emmerdés que nous* ; o*n ne peut pas avoir la même vision des choses dans la construction.*

L'autre contremaître, Pascal, tempère cette opposition entre travaux manuels et travaux intellectuels en élargissant le débat. Plus jeune qu'Henri, il nous explique selon lui l'importance d'un mélange du manuel et de l'intellectuel dans le génie civil. Selon lui, tous les métiers nécessitent aujourd'hui une formation supplémentaire, pour une personne *qui n'a aucun diplôme c'est difficile de se faire embaucher en CDI.* Et l'acquisition de compétences intellectuelles est devenue un prérequis dans leur métier comme dans d'autres : *ce n'est plus comme au temps de nos parents, ils n'avaient pas grand-chose* ; *aujourd'hui on continue plus loin, on fait le bac, etc., on évolue, le niveau remonte, comme dans tous les métiers en général* ; *le bâtiment, c'est plus comme il y a 20 ans, de tout manière, ça a beaucoup changé*, explique-t-il en donnant pour exemples l'utilisation de certains outils tels *la pelleteuse* ou encore *le GPS.* Ces outils qui nécessitent de solides formations aident énormément à la réalisation du chantier : *tout est réglable, décaisser à moins 60 centimètres, la machine prend l'info et s'y met* ; *niveau rentabilité, sur une journée, je piquèterai 500 mètres de bordure, traditionnellement je piquèterai 50 mètres … ça simplifie la vie énormément.* Mais malgré ces aspects *bénéfiques,* Pascal s'inquiète de voir le savoir-faire traditionnel se perdre, avec le risque que les ouvriers manquant de formation soient dépassés par l'arrivée de technologies sur les chantiers. Le risque majeur pour lui

est de *ne plus savoir faire sans* (la technologie)*; il faut apprendre à la contrôler, et c'est le truc à ne pas négliger dans les années à venir.*

Globalement, mon équipe n'a pas trop mal vécu cette période – L'ingénieur

Vous pouvez venir nous donner un coup de main en été, le vendredi, on fait des grillades s'il fait beau nous propose chaleureusement l'ingénieur à 17h30, l'heure où la journée de travail se termine. C'est sur un ton de taquinerie et d'humour que notre journée d'échanges mais surtout d'écoute se termine. Café à la main, nous discutons avec lui et le remercions de nous avoir accueillis. La plupart des ouvriers sont déjà partis, d'autres défilent devant nous dans leur voiture, faisant crisser leurs pneus sur le gravier du parking du chantier. *Globalement, mon équipe n'a pas trop mal vécu cette période,* nous dit-il, parlant de la pandémie. Ce bilan nous étonne un peu et nous questionne : au fil de la journée, nous sommes rendus compte, que même si toute l'équipe a travaillé sur le même chantier durant cette année particulière, chacun a été touché de manière personnelle par cette crise sanitaire qui est loin d'avoir été une sinécure, surtout pour les ouvriers en première ligne. Mais plus le temps de débattre : prenant un coup de téléphone, l'ingénieur s'en va en nous faisant un signe de la main.

CRÉER POUR NOUS RACONTER EN TEMPS DE PANDÉMIE

Une enquête dans le milieu de l'art-thérapie de Pierre Bidaux, Marianne Gabastou et Héléna Rajon

Préambule

Eté 2020. On entend le bruit d'un marteau-piqueur qui s'enfonce dans le sol. Lola s'est postée juste dehors sur un asphalte fatigué et qui aurait dû être raccommodé depuis le temps. Aujourd'hui, elle ne sait pas qui elle va rencontrer. Pour la plupart, elle ne les a encore jamais vus même s'il y a des habitué·e·s de l'atelier. Sur le trottoir opposé, elle voit un piéton courir vers le supermarché. Intriguée, elle le suit du regard. Après quelques minutes, il ressort… un Yop à la main. Elle se demande s'il vient à l'atelier ou si ce n'est qu'un passant. Puis, elle le voit traverser la rue et s'avancer vers l'atelier pour commencer la séance. A l'entrée, des phrases pour exercer la diction sont inscrites au marqueur bleu sur fond blanc. *Les chaussettes de l'archiduchesse sont-elles sèches ? archi-sèches ?*

Nous avons pu participer à certains ateliers de Lola, redevenus collectifs durant cette parenthèse d'été – souffle d'un semblant de normalité. Ensemble, au fur et à mesure de la séance, il nous est proposé d'inventer une histoire commune. Nous nous exerçons à imaginer, à nous écouter ou encore à nous dévoiler à demi-mots… Les anecdotes de chaque personne prennent alors forme et réalité. L'homme au Yop nous rapporte qu'un jour, il a trouvé, par hasard, une grande valise en se promenant en forêt. Il se raconte avec ses mots un peu décousus, désuets, mais parvient à garder le fil de son histoire. Il nous confie qu'après sa balade sylvestre il a transporté la valise jusqu'à un arrêt de bus et s'est fait arrêter à ce moment-là par une cohorte de policiers. Il a beau dire que la valise ne lui appartient pas, se justifier avec toute la bonne volonté du monde, il se fait embarquer… Nous le pressons de nous raconter la suite, tout en essayant d'imaginer les issues plausibles, malgré nos airs incrédules. Il ne se fait pas prier pour poursuivre et avoir un meilleur effet de suspense – il pèse ses mots pour davantage d'éloquence. Ils ont fini par le relâcher, après vingt-quatre heures, malgré les trésors mystérieux que contenaient cette précieuse valise… Venir partager des morceaux de vie, décrire sa réalité, c'était peut-être plus facile en présence des autres, quand on pouvait oublier le COVID.

Les outils artistiques parlent beaucoup – Eva

Eva, l'une des trois art-thérapeutes que nous avons rencontrées, nous explique que dans leur profession *la relation est au centre de tout : la relation avec toi-même, la relation avec ta famille, avec les autres en général, avec ton environnement et même la société*. Tout comme ses deux consœurs, elle partage l'idée que *les outils artistiques parlent beaucoup plus qu'une réflexion innée*. L'art-thérapie suggérant une liberté qui mène à l'exploration, elles testent le théâtre, la danse, la musique, le dessin, la peinture : *différentes explorations sont possibles*. Elles proposent de créer, de se faire du bien, pour se rencontrer. Le lien intersubjectif est au centre de leur métier. La proximité, l'éveil des sens, le contact physique, toutes ces choses semblent essentielles à leur pratique. Ainsi, comment être art-thérapeute alors qu'il n'est plus possible de sortir de chez soi ? Comment faire lorsque le sens de leur activité repose sur la rencontre avec l'autre, mais que la nouvelle norme sanitaire est la distanciation sociale ?

Ce métier est fait pour moi - Olga

Avril 2021. La journée est ensoleillée. Après plus d'un an de repli, de restrictions, d'inquiétudes et de questionnements, la ville renaît : les gens vont et viennent au gré de la douceur printanière.

En dépit de cette liberté apparente un trouble commun se fait sentir : le monde a changé. Voilà Eva qui s'avance ; c'est une jeune étudiante d'une vingtaine d'années au sourire communicatif. Elle est la première que nous rencontrons pour parler de l'art-thérapie en temps de pandémie. Après de brèves salutations, nous décidons de manger un morceau puis de débuter l'entretien. Eva nous raconte qu'elle est *de base étudiante en médecine* et qu'elle explore *différentes voies, teste différentes thérapies*. Après de longs échanges avec sa thérapeute, celle-ci est devenue *pas à pas* sa mentor. C'est ainsi qu'en parallèle de ses études en médecine, elle prend part à la formation d'art-thérapeute en 2019.

Elle étudie alors de multiples pathologies comme *les maladies chroniques, les amputations, les allergies, Alzheimer* ou encore *la dépression et l'angoisse*. *Des petits travaux ou des expériences* lui sont demandés. Eva est alors *énormément marquée* par l'utilisation des tissus qui *réveillent beaucoup de sens* (odorat, toucher, ouïe). Cette technique permet de *se centrer sur le moment présent* puis d'évoquer *différents souvenirs négatifs, positifs, libérateurs ou oppressants*. Il y a une remise en perspective de la part du/de la patient·e qui permet, sur le long terme, *l'auto-analyse* et *la prévention* des risques pathologiques. Pré-Covid, Eva choisit de travailler sur le terrain autour du thème de l'échec et son lien avec *la peur de la réussite, l'éternelle satisfaction et la recherche identitaire* au travers d'une population d'étude intergénérationnelle. Du fait de la pandémie, le projet initial *n'a pas du tout fini comme ça*. Elle finit par s'orienter sur ses propres expériences.

Nous avons échangé ensuite avec Lola, une collègue. Nous nous retrouvons en visio. Notre communication s'adapte "en ligne" quand nos horaires et nos déplacements ne coïncident pas. Elle est costumière de première formation. C'est par la suite qu'elle suivra une *animation sur les 6 sens* donnée par une école aujourd'hui disparue. Cet établissement avait pour but de former des animateur·trice·s et des art-thérapeutes. Depuis qu'elle a cette double casquette, Lola travaille avec des publics très diversifiés : de jeunes adultes qui s'orientent vers une formation ou une profession, des populations migrantes, des personnes vulnérables auxquelles elle propose des ateliers d'expression, de communication, de coaching – espaces également de parole et de non-jugement.

Pour notre dernier entretien, nous rencontrons Olga. Un contact commun nous a mis en relation. Dans son atelier, on trouve des kaplas, de la peinture, des cadres vides et des nids sur les murs, tous blancs. Nous prenons place autour d'une table ronde ; les chaises grincent. Elle m'explique être infirmière de formation, mais elle a *toujours eu une fibre créatrice*. Dès qu'elle entend parler de l'art-thérapie, cela devient comme une évidence pour elle, *ce métier est fait pour moi*. Elle continue cependant à travailler dans les soins pour *se faire de l'expérience*, avant de se former comme art-thérapeute. Aujourd'hui, Olga est engagée dans deux instituts hospitaliers et a ouvert, depuis peu, son propre atelier en tant qu'indépendante. *J'accueille les gens, comme des personnes à part entière, qui ne sont pas forcément malades… qui sont tout autre chose que leur maladie.* Quand elle parle de son travail, ses mains touchent des matières invisibles. Elles dessinent sur la table, elles peignent le vide. Olga s'exprime avec beaucoup d'affection sur la manière dont les individus se rencontrent lors de création collective. Créer pour *apprivoiser la proximité sans parole*.

Avoir toujours un lien avec eux, mais autrement – Lola

Printemps 2020. Les premiers jours de travail apportent un peu de stress. Même si, avec sa formation d'infirmière, Olga sait qu'elle ne va pas mourir, il faut prendre une position difficile envers ses proches. *Tu vas pas mourir pour ton travail !?* La thérapeute est aussi femme, belle-sœur, mère. Jusqu'où va-t-on pour sauver la vie des autres ? L'inconnu de la situation demande de s'adapter sur le plan professionnel et personnel.

Dans l'un des instituts hospitaliers dans lequel elle travaille, Olga a eu la chance de continuer à proposer ses services. Elle voit cela comme une reconnaissance, une *valorisation de son travail*. Dans l'autre, tout a été arrêté. Elle y reprend, un temps, sa casquette d'infirmière pour épauler ses collègues. La situation s'allège ensuite et elle redevient art-thérapeute. Mais là où la création collective sur une même feuille, avec un même crayon ou un même pinceau, prenait une place importante dans la thérapie, il faut maintenant proposer des activités individuelles. Fini les grandes tables où chacun·e se réunit. Il ne reste plus que des places uniques, séparées. Le lien entre les participant·e·s, c'est Olga qui, d'une certaine manière, le maintient. Elle passe de table en table, fait le liant entre les œuvres de chacun·e. Pour combler la perte du collectif, il y a à la fin un temps de parole en groupe *mais il y a moins de confiance et moins de participation*. Les patient·e·s se confient davantage individuellement ; la situation leur permet d'avoir plus de temps personnel avec la thérapeute.

Au départ, Lola donnait des ateliers de coaching collectif qui ont pu avoir lieu à nouveau l'été passé. Cependant, ces derniers mois, avec les mesures sanitaires, ceux-ci sont redevenus individuels. Elle nous explique que la pandémie a été un défi en plus pour les personnes qui, déjà, *ont perdu l'envie d'avoir envie de quoi que ce soit*. Nous parlons ensemble de celles et ceux qui ont disparu pendant plusieurs jours, semaines et pour lesquel·le·s nous sommes sans nouvelles, silence radio. Elle pense que le COVID est devenu une *fatalité*, une raison pour dire *ce n'est pas de ma faute*. C'est dur de se projeter à chaque fois dans un logement, *se discipliner,* rester motivé·e à venir pour continuer inlassablement ses recherches en espérant un jour trouver la perle rare. Lola nous parle encore de ces personnes pour lesquelles le fait même de se lever, se motiver est déjà une épreuve. D'habitude, tu te dis que *tu vas reprendre le train en marche parce que ça continue à avancer, à évoluer autour de toi…* Là tout est à l'arrêt. L'espoir que la vie se poursuive, qu'on a la possibilité de la rejoindre, rejoindre les autres, revenir vers soi-même également quand *ça ira mieux*. *Tout est fermé*. Les contacts dits non-essentiels proscrits – solitude. Les téléphones plus que jamais en mode avion – les messages, les appels qui ne passent plus – avec un seul vu sur WhatsApp. Déconnecté·e du monde et de ceux et celles qui pourraient nous contacter pour garder le lien. Pour Lola, ce qui est difficile avec la pandémie, c'est de *courir derrière, ramer, relancer le truc* encore plus, de savoir *être à l'écoute,* avant tout.

Eva pense aussi que, *obviously,* beaucoup de choses ont changé durant la pandémie, notamment le contact. Au début, les échanges se sont faits *par Zoom, soit pas du tout*. Il faut voir si le ou la patient·e est à l'aise et s'il ou elle possède le matériel adéquat. En ces temps, Eva ressent une grande difficulté au sujet de la communication au sens premier du terme : *quand on doit commencer une conversation en sachant qu'on est face à un ordi, les personnes qui devaient sourire avaient beaucoup*

plus de peine. Pour cette future thérapeute, utilisatrice du langage paraverbal, ce n'est pas évident : il est plus complexe d'analyser le comportement du ou de la patient·e, particulièrement lorsque la vidéo n'est pas présente. C'est donc *plus délicat* car le ou la thérapeute *a tendance à tourner autour du pot ou à manquer certains éléments.* Au bout d'un mois et demi, les séances sont arrêtées. Une perte de motivation de part et d'autre est ressentie : *le thérapeute est aussi un être humain qui va être fatigué de la situation*. Il y a une perte de rythme qui empêche toute optimisation thérapeutique du fait d'une perte de *repères*.

Pour les patient·e·s, c'est frustrant : les habitudes sont chamboulées. A l'ouverture de nouvelles séances, le découragement et l'absence sont présents : *les gens sont coincés dans leurs angoisses ou dans leurs peurs ; pas mal de gens sont vannés, presque saoulés de tout*. Certain·e·s n'ont même plus l'idée de sortir et justifient cette attitude par le fait que *l'on nous l'impose, alors pourquoi sortir de sa zone de confort ?* Quelques rendez-vous sont programmés puis annulés : des barrières se sont installées. Ces dernières sont accentuées par le port du masque et la distanciation sociale, mesures restrictives diminuant nettement la convivialité de l'espace de soin et accentuant le renfermement sur soi. C'est donc *un challenge* que de faire comprendre à un ou une patient·e replié·e sur lui ou elle-même que, malgré les restrictions, la situation se débloque peu à peu. Simultanément, une autre problématique émerge : celle des personnes qui sont *très motivées à venir, presque trop contentes d'être là.* L'enthousiasme n'est que diversion et prend le dessus sur les vrais problèmes. Le ou la thérapeute se doit donc d'*être plus subtil·e* et de *marcher un peu sur des œufs.* La charge de travail est alourdie ; entre celles et ceux qui coopèrent mais apportent peu de choses pertinentes, celles et ceux qui se referment et celles et ceux qui donnent l'illusion d'une absence totale de changement ; le lien est difficile. Eva se questionne puis adapte sa pratique : la relation patient·e-thérapeute se renforce.

Il faut retrouver des outils adaptables sur le moment même – Eva

Printemps 2021, reprise des séances en présentiel. Eva se sent coincée : elle s'*auto-restreint* dans sa pratique et n'a pas *envie de s'imposer dans l'espace de l'autre*. Les séances d'une heure qui permettaient la création d'une œuvre ne sont plus les mêmes, la réalisation laisse place à l'écoute, à la reprise de contact. Le lien tactile n'est plus présent : il est plus difficile *d'ouvrir et de refermer une séance*. Cela amène à une adaptation et à une progression. Son statut d'observatrice lui permet de voir qu'il est tout aussi difficile pour son mentor d'être présente pour les patient·e·s. *Ce n'est pas naturel d'aider quand on est soi-même désemparée et qu'il faut retrouver des outils adaptables sur le moment même.* Maintenant, il faut prendre le temps de socialiser. Ce qui était évident pré-pandémie ne l'est plus actuellement. Le fait de passer d'une activité inexistante à une activité accrue en un temps restreint demande *beaucoup plus d'énergie*. Pourtant, cela reste positif de rencontrer à nouveau des gens et d'apporter une contribution au quotidien. Pour la rédaction de son mémoire, Eva commence par faire des entretiens via Zoom : *ce n'est pas évident*. Il y a besoin de se coordonner et de prévoir le matériel à l'avance. Qui plus est, sans abonnement les échanges par Zoom ont une durée limitée et *ça casse un peu la dynamique*. Les résultats sont biaisés, il faut trouver un autre sujet. A nouveau, il faut changer, s'adapter. En dépit des fluctuations, elle apprend beaucoup. Elle

se remet en perspective et fait le point : par exemple, elle réexamine son insatisfaction perpétuelle quant à ses résultats universitaires. De nouvelles décisions sur son futur émergent. C'est bénéfique et *ça fait énormément grandir : chaque jour on apprend un peu plus sur soi, on se construit.*

La possibilité de faire ses ateliers par Zoom a permis à Lola de réadapter sa pratique et retrouver certaines personnes qu'elle accompagne. Elle a décidé de proposer des jeux sur WhatsApp, comme des devinettes avec des images connues de lieux, d'objets, monuments en Suisse qu'il faut identifier. Ensuite, elle a réajusté le tir en envoyant aux participant·e·s des nouvelles images par courrier postal, chaque semaine, afin qu'ils et elles puissent les regarder en même temps qu'ils et elles sont sur leur téléphone – *ils font tout avec*. A partir de ce support commun, il est alors plus facile de susciter la discussion. Lola trouve que pour les tours de parole, c'est par contre *plus difficile de partager avec les timides quand certain·e·s prennent beaucoup de place dans un groupe*. Parfois, lorsqu'elle pose une question à quelqu'un, c'est tout le monde qui répond sauf la personne concernée – *chacun son tour* leur dit-elle. Réorganiser les tours de parole, repenser les façons d'échanger, faire quelque chose ensemble, recréer du commun, parler même si on n'est pas réuni. *C'est compliqué mais on rigole beaucoup.*

Olga utilise d'ordinaire de la peinture, du fusain, du pastel, des collages, ou si une personne ne se sent pas à l'aise avec le dessin, elle peut faire des jeux d'écriture – *j'essaie vraiment d'être au plus proche de ce qu'ont besoin les gens*. Pour un des instituts où elle travaille, les participant·e·s se rendaient, pré-Covid, dans un atelier extra-muros. Malheureusement, la situation sanitaire oblige à limiter les sorties. Il faut alors bricoler dans une cuisine du bâtiment, aménager un lieu insolite pour accueillir les personnes. Ce changement oblige Olga à réduire le matériel transporté à l'essentiel ; il n'est pas possible de tout prendre à la fois. Ces modifications obligent aussi les patient·e·s à s'adapter : *ça a fait émerger des ressources chez les gens.* Certain·e·s ont pu s'exprimer davantage sur les activités appréciées et *ressourçantes. Là, Olga, vous amenez l'argile, parce que c'est ça qui m'a fait du bien !* Pour ce qui est de son activité d'indépendante, Olga a arrêté complètement ses suivis au début de la pandémie. Elle garde un lien en envoyant des SMS. Une personne demande un suivi par Zoom, mais *c'est tellement différent. On n'est pas dans ce petit cocon, ici. Y'a pas le même matériel, y'a pas la confidentialité* – la maison est un lieu que l'on doit partager avec sa famille. La visio n'est pas idéale, *moi j'aime bien le côté matière et je trouve que c'est vraiment pour ça qu'on fait de l'art-thérapie*. Mettre son corps en jeu, s'impliquer physiquement, par ses sens.

Avec le masque on ne sait pas si vous riez ou si vous faites une grimace – Olga

Le masque. Lola l'a porté tout d'abord seule, face à sa classe. Un temps où il n'était pas obligatoire – *maintenant c'est la règle*. Elle m'explique aussi qu'elle a dit aux participant·e·s de *sourire avec les yeux*, car ça se voit même si beaucoup des expressions sont cachées. C'est un conseil important, notamment pour celles et ceux qui vont passer des entretiens. Pour d'autres personnes, celles qui manquent de confiance par exemple, c'est un *moyen de se cacher*. Comment communiquer, lorsque les expressions sont ce qui est à partager ? La langue, le malaise, ou encore la timidité en plus du port du masque – *ça fait beaucoup*.

Olga fait un constat similaire. Avoir la moitié de son visage dissimulée n'aide pas au dialogue surtout quand on travaille avec des personnes souffrant de troubles psychotiques. *Avec le masque on ne sait pas si vous riez ou si vous faites une grimace*. Il faut compenser par les mots pour aider l'autre à comprendre ce qu'on exprime : *vous ne voyez pas, mais je souris*. Il faut trouver un moyen de se présenter à visage découvert pour *aider ce lien social*, comme sortir à la rencontre des gens, dans la rue. On se salue de loin pour ne pas avoir à porter le masque. En atelier, tout le monde ne vit pas facilement le fait de devoir le porter, et il n'est pas toujours possible de forcer une personne à le faire. D'autres ne supportent pas que les gens ne le gardent pas, *ça demande plus de temps et de l'accompagnement par la parole*.

L'art thérapie, c'est pas seulement dessiner, c'est aussi bon pour la tête – Yop man

Finalement, pour un métier où le lien intersubjectif est aussi important, devoir s'adapter, en repensant ses outils et son langage, a été un élément essentiel pour continuer d'accompagner l'autre. La pandémie laisse des traces et seul le temps permettra d'appréhender leurs véritables impacts. De l'expérience d'Olga, c'est *le collectif qui a été le plus touché. J'attends toujours qu'on puisse re-proposer les activités en groupe, être proche des gens, mélanger les couleurs dans l'assiette de l'autre.* Pour Lola aussi, il faut essayer d'aller à la rencontre des autres et leur faire reprendre confiance… Repenser les ateliers sur un mode plus privé, un face-à-face quand c'est possible, sinon un coup de téléphone, un moment sur Zoom *les gens se confient plus et la réflexion va beaucoup plus loin*.

Après une année de pandémie, Lola insiste sur le fait que *c'était un travail d'équipe.* Il y a aussi les autres professionnel·le·s qui sont là et se soutiennent. Elle estime avoir *fait sa petite partie…* Olga a aussi pensé proposer des ateliers pour le personnel soignant. Elle estime que *ça serait bien de disposer d'un lieu pour pouvoir déposer les vécus* ; notamment pour les infirmi·er·ère·s pour qui cela a été *très, très difficile.* De même, les collègues dans les soins et les étudiant·e·s expriment *de la surcharge* ainsi qu'*une culpabilité de ne pas bien faire.* Le partage de groupe serait ainsi *un projet* salvateur, tous portraits confondus. Trouver des solutions, de nouveaux lieux… Se réinventer, communiquer. Prendre soin des uns et des autres c'est aussi préparer le monde d'après. Se connecter autrement avec des histoires qui s'entremêlent et aussi réfléchir grâce à Lola, Eva, Olga car *l'art thérapie, c'est pas seulement dessiner, c'est aussi bon pour la tête*.

DONNER NAISSANCE EN TEMPS DE PANDÉMIE

Une enquête de Mathilde Bertuol, Damien Mioranza et Juliana Rodrigues Roza

Si la pandémie de Covid-19 a sans doute affecté les vies de nombreuses personnes, certaines ont traversé des moments de transition importants lors de cette période. C'est sans doute le cas des femmes qui ont fait l'expérience d'avoir un·e enfant en temps de pandémie. Comment ont-elles vécu leur grossesse ? Comment se passe leur entrée en parentalité ? Comment sont-elles accompagnées en cette période si particulière ? Pour tenter de le comprendre, Carole (30 ans), Blanche (27 ans), Stéphanie et Morgane (33 ans), et Lucie, jeune sage-femme de 24 ans, relatent leurs expériences de la pandémie.

T'as l'impression qu'on te vole tes moments à deux, que t'es toute seule, que tu ne peux pas partager ces moments de joie avec quelqu'un – Blanche

C'est en janvier 2020 que Carole apprend qu'elle est enceinte. Le virus se répand en Chine et en Asie, mais l'OMS ne parle pas encore de pandémie. Carole s'en soucie peu : elle est heureuse, envisage sereinement sa grossesse qu'elle imagine faite de balades dans la nature et de moments de partage avec son entourage. Le 16 mars, elle est pourtant coupée dans son élan : le semi-confinement est annoncé. Pénurie de masques, de désinfectant, fermeture de tous les commerces, excepté ceux d'alimentation : tout s'arrête. Les écoles et les crèches ferment, notamment l'établissement dans lequel elle travaille – *je me retrouve coincée à la maison*. Morgane, quant à elle, profite du confinement avec son conjoint pour lancer le projet d'un deuxième enfant. Interprète *pour des organisations internationales*, durant l'année 2020 son travail se fait exclusivement à distance ; ses principaux employeurs étant l'Organisation Mondiale de la Santé et les Nations Unies, ce ne sont pas eux qui contribuent à élaborer les règles sanitaires qui vont y déroger. *Tous les deux à la maison, avec du temps pour notre fils, on a pas hésité une seule seconde, on voulait mettre à profit cette période d'incertitudes. Mais jamais on aurait pensé que cela durerait aussi longtemps*. Après le premier confinement, Morgane et son compagnon espèrent que le télétravail sera davantage démocratisé : *Parfois, avec mon travail, je suis affectée à l'étranger, c'était génial sans enfant mais aujourd'hui, si je peux faire partie d'une réunion qui se déroule à Abidjan tout en pouvant aller chercher Nemo à la crèche c'est le rêve !*

Carole au contraire subit l'isolement : elle ne peut, comme elle l'avait prévu, *fêter l'événement avec les amis* et elle ne sort presque plus. Zoom l'aide à maintenir quelques contacts : comme *coach holistique*, elle propose un suivi par vidéoconférence. Pourtant, lorsqu'une structure lui propose de mettre en contact des familles et des professionnel·le·s du travail social, elle hésite et finit par ne pas s'inscrire – *pour moi c'est vrai que c'était intense, c'était un peu les montagnes russes, donc je me suis dit que le travail avec des familles qui sont en détresse ça va être compliqué* ; je *vais déjà me gérer toute seule !* Si elle n'a appris sa grossesse qu'après l'annonce du confinement, Blanche aussi regrette de ne plus pouvoir la partager avec ses proches, elle qui s'imaginait l'annoncer en personne, avec toute sa créativité, à sa sœur qui vit en Belgique. Pour cette future maman qui vit sa première grossesse, *ce genre de petits moments sont importants, c'est douloureux d'en être privée*. A cause des restrictions sanitaires, Blanche se voit contrainte de se rendre seule à sa première échographie – *le papa ne pouvait pas venir, et t'as l'impression qu'on te vole des moments à deux, et que t'es toute seule, que tu ne peux pas partager ces moments de joie avec quelqu'un*.

A l'inverse, Morgane n'évoque pas ce manque car *c'est le deuxième, on n'est pas autant dans la contemplation de chaque nouveauté comme avec le premier.* Elle raconte une grossesse beaucoup moins centrée sur elle et sur *l'évolution de son ventre* car elle et son compagnon devaient déjà s'occuper d'un enfant en bas-âge : *Heureusement qu'on est plus cool pour le deuxième et que le papa avait pu se délecter de voir le haricot grandir à l'écran pour Nemo* ; p*our le second, j'ai un peu honte de l'avouer, mais on doit faire des efforts pour y penser.* Lors de sa première grossesse, elle faisait des échographies *pour le plaisir, et on envoyait les photos à toute notre famille, et elles étaient affichées dans toutes les pièces* ; p*our le 2ème, on fait le strict minimum : j'y vais seule et c'est expéditif. Même que j'ai une fois lancé à Jo que ça serait bien qu'on les garde quand même pour les montrer un jour au deuxième, et il en a sorti une de mon sac toute pliée* ; e*n le disant à haute voix, ça fait un peu glauque…*

Y a des questions qui restent sans réponses, autant pour elles que pour nous – Lucie, sage-femme

Alors que le Covid-19 se répand à travers le monde mais reste mal connu, les gouvernements et institutions ont divisé la population en catégories selon leur vulnérabilité présumée face au virus. L'institution dans laquelle travaille Carole, considérant que les femmes enceintes sont à risque, ne les autorise pas à revenir avant août 2020 et ce, même si les établissements ré-ouvrent leurs portes. Le flou qui entoure alors le virus, le manque ou le surplus d'informations s'avèrent d'ailleurs déstabilisants. Si elle a d'abord essayé de s'informer, en visionnant notamment des vidéos diffusées par l'hôpital local, Carole a vite laissé tomber : *A un moment donné, j'ai tout arrêté, j'ai dit non, ça suffit, c'est plus angoissant qu'autre chose*. Blanche aussi a tenté, sans résultat, de se renseigner en posant des questions à sa gynécologue – *j'ai surtout compris que c'était très flou pour eux.* Professionnelle de la santé, Lucie confirme et s'en désole – *y a des questions qui restent sans réponses, autant pour les femmes enceintes que pour nous* ; o*n aimerait bien en avoir, mais…*

Stéphanie qui travaille dans une crèche a été soulagée par sa fermeture. *En mars de l'année dernière, on ne savait rien du virus et on n'imaginait pas que cela durerait aussi longtemps ; on te dit sans cesse, avec le risque de fausse couche du premier trimestre, que tu es vulnérable alors j'étais contente de ne pas me prendre la tête.* Et comme elle n'avait pas encore officiellement déclaré sa grossesse à son employeur, le premier confinement lui a enlevé la pression de devoir l'annoncer plus tôt que prévu. Le sentiment de vulnérabilité accrue affecte également les relations personnelles : enceinte, Blanche a le sentiment que *les gens se comportent comme si t'étais malade*, ce qui tend à l'agacer – *d'un côté c'est agréable car on s'occupe de toi mais de l'autre je n'aime pas quand on me dit « fais pas ci, fais pas ça » parce que tu es enceinte*. Carole confirme : *tout d'un coup je me suis sentie vulnérable, comme si la grossesse devenait quelque chose de… presque une maladie*.

En été pourtant, la vie semble reprendre son cours pour certaines. Blanche est confiante et sort même faire la fête – *mais là je pense que, franchement, on a pas été très prudents* sourit-elle. Pour Carole, au contraire, l'isolement s'accentue : elle connaît des complications et se retrouve alitée dès le 15 juin, à 6 mois de grossesse – *je ne peux plus aller à l'extérieur et l'extérieur a peur de venir*

à l'intérieur… Pourtant, son conjoint sort, lui. Il se rend tous les jours au travail et prend les transports en commun, mais ça ne l'inquiète pas trop – *je sais qu'il fait attention.* La sage-femme qui vient toutes les semaines lui permet tout de même de garder un lien avec l'extérieur – *ça c'était un chouette contact, c'était un contact rassurant !* Ce rôle, Lucie a conscience de le tenir auprès des mères hospitalisées : *Elles sont seules, elles ne peuvent pas avoir beaucoup de visites* ; a*u final elles nous ont nous, mais on peut pas non plus rester trop longtemps.* Une mère lui confie par exemple ses craintes à propos d'un potentiel déménagement et son impact sur sa vie de famille – *je pense que le fait qu'elle puisse m'en faire part, dire qu'il y a toutes ces choses qui se passent pour elle, ça peut la soulager un petit peu émotionnellement aussi*.

Tout d'un coup je la vois je lui dis : « Mais tu fais quoi là ? Mais t'as pas le droit ! » – Carole

A l'hôpital justement, où les règles et mesures sont strictement appliquées, le virus se fait plus présent, plus visible. En juin 2020, l'état de Carole s'aggrave et elle se retrouve hospitalisée à Zurich, à plus de 200 km de son domicile, les hôpitaux plus proches étant pleins. *Tout d'un coup, là, d'être confrontée au masque, je me disais « Là, bon, il y a quand même vraiment quelque chose qui se passe ».* Mise d'office en quarantaine, les soignant·e·s n'entrent dans sa chambre qu'entièrement équipé·e·s – *j'étais comme une pestiférée,* se souvient-elle en riant. Lucie, la professionnelle, confirme cette impression – *l'hôpital, c'est un peu un monde à part ces temps-ci : toutes les femmes sont dépistées, étape éprouvante pour les patientes comme pour les sages-femmes ; quand je devais faire les frottis aux patientes, elles me demandaient « Mais je fais quoi si… ? ». Enfin, c'est quand même une crainte qu'elles ont, avant le résultat, cette peur de voir ce « oui » écrit sur le test.* La maternité est désormais divisée entre *Unité Covid* et *Unité standard*, nous explique Lucie : panneaux et chariots chargés d'équipements spécifiques ; *surblouses, masques FFP2 et lunettes fleurissent dans l'unité Covid et des ascenseurs sont même réservés aux patientes Covid-positives*.

Surtout, les règles sont plus strictes à l'hôpital. Les enfants, en particulier, n'y sont plus admis, ce qui pèse sur les mères hospitalisées à l'unité prénatale. Visiblement affectée, Lucie explique que les patientes insistaient pour voir leurs enfants – *ça nous fendait le cœur de devoir dire : « Non, votre fils ça fait trois semaines que vous l'avez pas vu mais c'est les mêmes règles pour tout le monde ».* Stéphanie qui vient d'accoucher de sa seconde petite fille confie avoir très mal vécu l'absence de visite de ses parents, *mais surtout de notre grande : j'aurais aimé pouvoir préparer et soigner la première rencontre et avoir des photos de mes deux filles à la maternité ensemble* ; s*ans parler de la culpabilité de ne pas pouvoir rassurer Nina, à qui on volait un peu la vedette*. En principe, seuls les pères sont autorisés, et pas plus de deux heures par jour. Le conjoint de Carole – laquelle est hospitalisée à Zürich loin de chez elle – se voit ainsi contraint d'effectuer six heures de trajet aller-retour pour rester deux petites heures auprès d'elle. Le deuxième jour de son hospitalisation, sa mère et sa sœur l'accompagnent pour lui rendre visite, *mais elles n'ont pas pu monter.* En riant, Carole se rappelle tout de même qu'une collègue, venue à l'improviste, était parvenue à se faufiler discrètement jusqu'à sa chambre – *tout d'un coup je la vois je lui dis : « Mais tu fais quoi là ? Mais t'as pas le droit ! »*. Elle ne peut pourtant pas profiter pleinement du moment – *c'était très touchant*

de la voir, mais ça m'a stressée aussi, c'est ça qui est fou, parce que je me disais : « *Mais ouais, si tu te fais choper qu'est-ce qu'on risque, qu'est-ce qu'ils vont nous dire ?* ».

Blanche a quant à elle droit à un traitement de faveur grâce à un personnel soignant *moins regardant envers le protocole sanitaire*, puisque les sages-femmes tolèrent que son conjoint reste la journée avec elle. En salle d'accouchement, elle a d'ailleurs pu enlever son masque, mais lorsque la sage-femme s'est approchée pour lui proposer quelques exercices de relaxation à condition de le remettre, Blanche a réagi fermement : *Je lui fais comprendre qu'il ne fallait surtout pas mettre le masque, car pour moi le masque c'était vraiment pas la priorité.* Ces réactions, Lucie les comprend – *il faut faire preuve de bon sens* ; *on peut pas obliger une dame qui accouche à avoir son masque sur le nez* ; *il y a quand même des moments où c'est un peu plus difficile de le garder que quand on va faire nos courses !* Pour autant, la sage-femme reste consciente des risques : *Je vais pas non plus dire* à *toutes les dames* « *Non mais c'est bon, enlevez votre masque, il n'y a pas de soucis* ». Au moindre symptôme, elle se fait d'ailleurs dépister – *c'est ma responsabilité personnelle, professionnelle aussi à quelque part.* Un jour, raconte-t-elle, alors qu'elle accompagne une patiente sans symptôme mais dont le test a été perdu, celle-ci est saisie de contractions douloureuses et enlève son masque. Si elle comprend qu'*après tout, respirer dans un masque pendant des heures quand on a mal, c'est compliqué*, elle lui demande toutefois de le remettre, mais elle abdique lorsque la parturiente saisie d'une nouvelle contraction le retire à nouveau ; *mais la dame a été finalement dépistée covid-positive*, Lucie a dès lors décidé de se confiner par précaution, le temps d'une quarantaine.

Ça va déjà être compliqué de construire une nouvelle dynamique à quatre, alors si on peut se passer de la visite de la grande tante qui ne sait jamais quand partir, c'est bienvenu – Morgane

Il est intéressant de relever que durant la période de grande transformation vécue par ces mères en temps de pandémie, si l'isolement relatif semble généralement plutôt mal vécu avant l'accouchement, il est au contraire bien accueilli par la suite. Blanche par exemple dit ainsi avoir profité pleinement des règles en vigueur à l'hôpital – *j'ai pu être centrée sur moi-même et profiter de débuter mon rôle de maman seule, en intimité, et éviter d'avoir les gens qui viennent pour te donner des conseils quand t'as pas forcément envie d'en avoir sur le moment.* Morgane, elle, était ravie d'avoir *une excuse toute prête qui ne froisse personne – ça va déjà être compliqué de construire une nouvelle dynamique à quatre, alors si on peut se passer de la visite de la grande tante qui ne sait jamais quand partir, c'est bienvenu.* Carole aussi s'est servie de la pandémie pour freiner ses proches : *J'étais plutôt, ouais, pas contente qu'il y ait cette pandémie, mais contente qu'on puisse dire :* « *Non, mais attendez les gens, pas trop en même temps, et espacez aussi!* ». L'argument vaut même au sein de son couple, tant, pour elle, *le papa et la maman vivent différemment la grossesse, l'arrivée* ; p*our lui c'est un cadeau, il aurait ameuté tout le village ! Mais nous les femmes, on est raide, on n'en peut plus, on a besoin de plus de temps pour récupérer.*

La pandémie semble avoir été vécue par ces récentes parturientes comme une période d'intimité encastrée dans un temps généralisé de crise, comme un moment d'exception au carré qui marquera

sans doute leurs souvenirs et les récits à venir des tout-petits qui ne savent pas encore ce qui est arrivé ce printemps 2020.

TENSIONS EN TEMPS DE PANDÉMIE, DES CONCEPTIONS THÉRAPEUTIQUES À LA VIE QUOTIDIENNE

Une enquête dans la communauté anthroposophique de Giulia Diletta Cammarata et José Revollo Patscheider

Préambule

La thématique de l'automédication et des personnes qui utilisent des médicaments alternatifs pour se soigner en cas de maladie, a attiré notre intérêt et a favorisé notre immersion auprès d'un public partageant une conception anthroposophique de la santé. La médecine anthroposophique est un type de médecine alternative qui est né en Suisse et en Allemagne, et qui soutient le fait qu'il existe des liens étroits entre l'environnement, la nature, le corps et l'esprit. Selon les anthroposophes, l'être humain est en harmonie avec son environnement et de ce fait, la maladie du corps est liée avec l'esprit et la nature. Les médicaments anthroposophiques englobent des herbes naturelles, des huiles essentielles ainsi que des médicaments homéopathiques pour des soins sur la durée, ce qui va à l'encontre de la logique contemporaine qui prône l'effet immédiat d'un remède. Pour notre enquête nous nous sommes immergé·e·s tout d'abord dans l'environnement de travail d'Ester. Elle nous a fait part de son vécu et de ses impressions en cette année particulière. Notre curiosité piquée à vif, nous nous sommes dirigé·e·s vers l'école Rudolf Steiner. Située à la périphérie de Crissier, à l'abri de l'agitation de la ville et entourée par la nature, l'école donne ce sentiment d'être dans une communauté isolée. Il n'y a pas de grands bâtiments ou de constructions sophistiquées mais plutôt, dans l'esprit steinerien, des constructions de béton et de bois, une ferme et un magasin vendant des produits biologiques. Des personnes de cette communauté nous ont fait part de leur vécu de la pandémie, et surtout des tensions de différentes natures qu'elle a engendrées, des conceptions thérapeutiques à la vie quotidienne.

La fièvre, c'est pas une ennemie à abattre – Ester

Ester, une femme de 50 ans, nous accueille dans son bureau à l'intérieur d'une des installations faites entièrement en bois. Médecin anthroposophe à l'école à mi-temps et généraliste en cabinet privé à environ 30%, elle nous raconte que c'est après avoir placé par hasard sa première fille à l'école Steiner qu'elle a découvert la pédagogie anthroposophique, découverte qu'elle a vécue comme *une révélation*. Elle a donc mis par la suite ses quatre enfants à l'école et s'est formée en médecine anthroposophique, tendance qu'Ester suivait depuis longtemps : *je pratiquais déjà les fleurs de Bach, l'aromathérapie, la phytothérapie… dès mes études je savais que je ne serai pas un médecin classique on va dire.*

Ester nous raconte que pendant la pandémie beaucoup de ses patient·e·s lui ont demandé des avis médicaux et elle a recommandé à tou·te·s de soutenir, de manière plus efficace, leur système immunitaire. Par les regards inquiets de ses patient·e·s, elle s'est rendu compte à quel point la couverture médiatique et la façon dont les images et les reportages ont exacerbé la peur du Covid. Elle souligne également qu'elle *a eu beaucoup plus de patients lors du deuxième confinement car, en raison de la saison, les rhumes sont plus fréquents* et, sans nommer spécifiquement le Covid, elle a *toujours essayé de renforcer le système immunitaire en utilisant la médecine anthroposophique.* Le renforcement du système immunitaire est un aspect qui ressort souvent auprès de nos trois autres interviewé·e·s, usagers et usagères des médecines alternatives, comme pour Céleste : *Pour moi la maladie ce n'est pas du tout une maladie, c'est un point d'arrêt oui. Mais on parle de maladie thérapeutique ; j'ai l'impression que c'est aussi un aspect philosophique.*

Ester raconte avec étonnement que jusqu'à l'été, elle n'avait pas de patient·e·s atteint·e·s par le coronavirus et que c'est lorsqu'on a commencé à produire les tests rapides qu'elle a *connu une augmentation soudaine du nombre de patients, tous positifs au Covid !* Mais, d'après son expérience, le traitement est toujours le même : selon elle, comme pour tout état fébrile, une bonne protection contre tout ce qui est viral (pas spécifiquement pour le coronavirus) consiste dans le repos, l'hydratation et laisser la fièvre faire son décours : *la fièvre c'est pas une ennemie à abattre, c'est que le corps a perçu qu'il y a un danger et il monte son thermostat pour chauffer, chauffer et puis brûler, et puis combattre. Enfin, moi ça me paraît logique mais beaucoup de gens ont très, très peur de la fièvre.*

Le même avis se retrouve chez Céleste, femme de 56 ans, enseignante à l'école primaire à 60% : *la fièvre c'est quelque chose de passionnant parce qu'elle modifie notre système immunitaire et le renforce.* Elle explique que *si vous coupiez systématiquement la fièvre, vous empêcheriez votre système immunitaire de se déployer. Je l'ai vu avec mes enfants, chaque fois qu'ils ont eu une grosse maladie ils ont énormément grandi : ils se sont mis à marcher, à parler et à aller à vélo.*

Même avis également chez Timothée, jeune valaisan de 23 ans qui a vécu ce moment *de manière très particulière* : *le Covid a coïncidé avec mon changement de formation*, et *mon retour à habiter avec mes parents, en plus du fait que j'étais déjà en train de vivre un moment de grand changement personnel*. Il explique : *il est un peu à contre-courant de dire que dès que tu as quelque chose, une maladie, la tendance est de couvrir les effets sans se soucier de la cause du tout, prendre du Dafalgan afin de continuer à faire ce que on est en train de faire.* Ce sentiment de non-compréhension agace Timothée qui poursuit : *ce qui est vraiment erroné, parce que si tu as mal à la tête c'est parce que probablement ce que tu étais en train de faire à ce moment donné c'était pas une chose adaptée, et ton corps te rappelle de te soigner, de te reposer et de reprendre de l'énergie.* La conception de la maladie, et plus particulièrement de la fièvre, comme réponse normale du corps, est répandue chez nos interviewé·e·s. Celle-ci peut néanmoins susciter des désaccords, voire des conflits auprès d'autres personnes ne partageant pas leurs conceptions.

T'es du Real Madrid ou de Barcelone – Andres

Andres, mécanicien de 39 ans, prend du CDS (Chlorine Dioxide Solution) religieusement chaque soir depuis novembre de l'année passée pour soutenir son système immunitaire et prévenir les complications graves du Covid. Même si le CDS et d'autres médicaments à base de dioxyde de chlore sont considérés comme dangereux pour la santé selon l'Institut Suisse des produits thérapeutiques, Andres réaffirme sa position : *le CDS est bon marché, on peut le faire facilement chez soi. C'est justement pour ça que les pharmacies le qualifient de dangereux, vu qu'il n'y a pas de profit pécuniaire*. Il ajoute avoir constaté que les discussions liées au Covid *peuvent séparer les gens.* Il raconte une anecdote concernant ses voisins, avec lesquels il s'entendait très bien au départ, mais ils ne se parlent plus en raison de leur différend sur l'attitude face à la menace de la maladie : *T'es du Real Madrid ou de Barcelone ; selon ton avis par rapport au Covid il faut être très prudent pour que ça ne te sépare pas des autres.*

Timothée constate lui aussi qu'il y a une difficulté chez les autres à accepter une manière de se soigner différente de celles, plus diffusées et courantes, associées à la médecine moderne : *C'est absurde pour moi,* continue-t-il, *l'idée que, du moment que tu as de la fièvre, il faut prendre tout suite un médicament pour la faire baisser.*

Ester, divorcée depuis six ans et avec la garde alternée de ses quatre enfants, a également vécu des tensions avec son ex-mari concernant le soin de leurs enfants pendant la pandémie. Lui, très stressé selon elle, prenait toutes les précautions contre le Covid et pour elle *c'était très dur : dès que chez moi ils avaient un peu mal à la gorge – en tout cas le petit – je n'avais pas envie de le tester! [...] Donc je ne l'ai pas fait. Après il est passé chez le papa et j'ai reçu des messages incendiaires « mais t'es complètement folle ? Tu ne l'as pas fait tester ? ».*

C'était difficile surtout pour la relation de couple – Céleste

Céleste était habituée à passer ses journées seule à la maison quand son mari allait à travailler et les enfants allaient à l'école, *je pense qu'on a tous eu une première semaine un peu bizarre, après on a tous profité de la situation pour vivre la vie ensemble d'une autre manière*. En tant qu'enseignante, depuis le début de la pandémie, elle a arrêté de travailler : *le 13 mars 2020, il n'y avait plus d'école pour tout le monde,* pour elle comme enseignante ainsi que pour ses quatre enfants. Son mari, informaticien, a aussi tout de suite commencé à travailler à la maison : *c'était difficile, surtout la relation de couple ! La joie de se quitter le matin et de se retrouver le soir.* C'était le changement majeur pour elle, *le fait qu'on était tous à la maison, je pense qu'au niveau de la relation de couple c'est quand même compliqué à gérer. Le fait qu'on soit ensemble tout le temps, tout le temps, tout le temps… tout le temps !* Elle explique que normalement elle passait un jour ou plus, seule à la maison, où elle se retrouvait libre – *les moments de solitude sont quand même importants dans la vie.* La pandémie a été pour elle inouïe : *je pensais c'était une blague, le Covid-19.* Elle n'avait d'ailleurs pas compris la situation : *nous avons appris par notre directeur de l'école qu'il n'y avait plus l'école ; moi vraiment j'étais pas au courant, rien du tout. Je n'avais pas du tout suivi l'aspect médiatique, donc je ne connaissais pas du tout la gravité de la situation. Pour moi c'était un grand choc parce que je ne suis pas une personne qui suit l'actualité, au moins jusqu'à l'année dernière.* Pas habituée à regarder la télévision, elle a dû dit-elle *s'y réhabituer* afin de rester au courant des nouvelles mondiales sur son évolution. Mais, une fois passé la période d'urgence, *là j'ai de nouveau arrêté parce que pour ma santé mentale je préfère m'éloigner un peu de ce flux continuel d'informations.*

C'est facile d'évaluer les décisions d'autrui à posteriori – Timothée

Avec cette maladie inconnue, il est facile de critiquer a posteriori le travail des autres « ah bah ! au début de la pandémie le gouvernement a été trop sévère ». Timothée affirme n'avoir jamais voulu prendre la place de politiciens face à cette situation. Pour lui comme pour nous, citoyen·ne·s, il a été difficile d'admettre les restrictions : *pour commencer, au tout début, je pense que le gouvernement a bien réagi et agi dans l'imposition des restrictions assez sévères, mais ensuite, avec leur persistance dans le temps, elles sont devenues des obligations que je n'appréciais pas trop.* Selon lui, les restrictions sont maintenant trop strictes et créent des paradoxes. Timothée prend comme

exemple le test PCR obligatoire pour aller en France ou en Italie, obligation qui pèse particulièrement sur les personnes ayant comme lui de la famille au-delà de la frontière.

Le cas de Céleste est différent. Elle habite à la campagne, avec des voisins *très sympathiques, jeunes et qui ont des petits enfants.* Pour contribuer à la réorganisation de leur travail domestique, elle a proposé à ses fils de garder les enfants des voisins. Mais cela fut loin d'être évident en ces temps perturbés : *le troisième jour, le papa de ces enfants est venu vers nous et il nous a dit « mais en fait… vous touchez vos fils ? ». Et nous, on a clairement répondu oui ; il a alors continué : « mais vos fils touchent mes fils ! Eh bah, alors on peut faire l'apéro ensemble ! ».* Quel événement exceptionnel a été pour Céleste ce retour à la socialisation induit par la pandémie avec son lot de sérénité : *j'ai fait attention aux autres, surtout ceux qui ont un proche vieux ou obèse, mais si l'autre est tranquille, moi je le suis aussi.*

Timothée a lui aussi apporté sa contribution en répondant aux nécessités du moment : il a travaillé comme contrôleur dans un supermarché durant la pandémie. Pour Ester, cependant, pas de grands changements : la nécessité de son travail de médecin lui a permis de continuer à travailler en s'adaptant à la situation.

Le grand ennemi et l'antidote : virus, masques et comportement individuel

Mais non, évidemment que je ne vais pas me faire vacciner, après tout ce que j'ai dit ! affirme Céleste, décidée. Il en va de même pour Timothée : *Pour le moment non, clairement, en me basant sur les conseils de mon médecin, vu que je ne pense pas avoir les connaissances pour choisir moi-même.* Andres non plus ne va pas se faire vacciner *jusqu'à ce que le vaccin soit démontré comme étant sans danger.* Il craint que les vaccins aient été trop vite fabriqués et vendus : *il y a une phrase en allemand : « les voitures du lundi » ; ça veut dire que les premières voitures ont toujours des défauts, et en plus je ne suis pas une personne à risque, donc j'attends.* Dans la communauté anthroposophique, la convergence des opinions sur le vaccin est le véritable ciment de la conversation. *Moi je trouve que c'est pas du tout la bonne option le vaccin*, ajoute Céleste. *Il fait baisser notre système immunitaire, il va rendre la propagation d'autres futurs virus encore pire !* Timothée étaie son analyse : *je pense qu'il vaut la peine de parler d'un aspect qui m'a étonné en négatif à savoir l'insistance des gouvernements à promouvoir la distance sociale, le port du masque tout le temps, etc., des arguments pertinents au début, surtout pour limiter la propagation du virus, ok, mais sur une longue période on a pas encore fait un raisonnement du type « comment on peut renforcer notre système immunitaire avec des trucs simples comme une alimentation saine, activité physique, être en plein air, prendre le soleil, etc. ».* Ester a elle aussi des doutes par rapport au vaccin : *la maladie fait partie de nous et nous avons les ressources pour nous défendre.* Elle se demande prudemment : *est-ce que vraiment la vaccination et tout ça c'est le juste chemin ? Je sais pas ;* et se référant à Steiner elle ajoute : *les gens angoissés, il faut les vacciner car ils n'ont pas les moyens de se défendre de la peur.*

Pour Céleste, l'importance de renforcer le système immunitaire est, on l'a vu, un point clé à traiter, mais elle se dit surprise par un paradoxe que ces limitations ont maintenant mis en place. Elle

raconte : *le responsable a loué une grande salle, avec beaucoup d'espace. On a gardé toutes nos distances et on portait les masques. Moi je ne l'ai pas porté – les personnes me connaissent –, voilà, mais je me suis bien mis à distance ; et après, à midi, on a mangé tous ensemble sur une grande table.* Céleste est choquée du fait que les gens respectent les règles de manière assez rigide, pour ensuite *tomber en pleine contradiction.* Elle ajoute agacée : *il faut juste obéir ; les personnes portent les masques pas pour protéger leur grand-maman mais pour obéir !*

Parmi les personnes interviewées, seule Céleste a attrapé le Covid, *mais je n'ai pas fait le test parce que j'ai perdu mon odorat et mon médecin m'a dit que c'était forcément le Covid.* Durant sa période de quarantaine, la relation avec sa famille s'est passée exactement de la même manière qu'auparavant, sans restrictions, comme partie de ses activités quotidiennes : *j'allais marcher tous les jours, complètement à l'inverse des indications du médecin cantonal*, comme quand elle a le rhume ou la toux – *je marche deux fois de plus!* Même durant cette période Céleste est restée sereine, dit-elle : *quand j'ai eu le Covid, j'ai annulé mes rendez-vous, mais j'étais pas du tout inquiète, surtout que l'inquiétude abaisse le système immunitaire ! Je me suis soigné avec des huiles essentielles, médicales anthroposophiques, l'argile et le repos ; mais je ne suis pas extrémiste : un jour j'ai pris un Dafalgan ! J'ai déjà une vision assez holistique de la santé, on* [son mari et elle] *ne s'est jamais alarmé pour certaines maladies.*
Cette tranquillité vis-à-vis de la situation est une caractéristique qui, de manière assez étonnante et inattendue, est partagée par nos trois interviewé·e·s.

Au-delà des complications économiques et sociales, la pandémie a mis le système de santé au défi de trouver des solutions et de promulguer des mesures pour contrer un virus alors largement inconnu. Les personnes que nous avons rencontrées ne partagent pas la même vision de la santé et des manières de la conserver. Leur voie alternative leur a permis selon elles et eux de maintenir un état de calme au sein de la tempête provoquée par la pandémie. L'accent mis par chacun·e sur différents aspects, du rapport au corps et à la maladie aux dimensions relationnelles de la vie quotidienne, témoignent à leur manière de la coexistence d'une diversité de conceptions, de pratiques et de comportements dans une situation sanitaire et sociale partagée. Leur volonté de *self-care* s'est pourtant trouvée en confrontation avec les orientations et mesures gouvernementales, ce qui a pu parfois leurs valoir une forme de rejet. Cependant, malgré la pression sociale ressentie et exprimée, nos interviewé·e·s maintiennent leur mode de vie et nous donnent l'occasion de réfléchir à la relation complexe entre la santé publique et la santé personnelle.

« JE TROUVE QUE DIEU A ÉTÉ TRÈS INSPIRANT POUR MOI QUI CROIT EN LUI ». LA TRAVERSÉE DE LA PANDÉMIE DE QUATRE REPRÉSENTANT·E·S RELIGIEUX·EUSES

Une enquête de Matilda Bianchetti et Marie Reynard

Dans le cadre exceptionnel de la pandémie de Covid-19, nous avons souhaité donner la parole à des acteurs particuliers de la société : les représentant·e·s religieux·euses. Leurs témoignages nous semblent intéressants car ils et elles sont à la fois les guides religieux et spirituels d'une grande partie de la population, mais également les réceptacles privilégiés de ses souffrances. Par Zoom ou en personne nous avons pu rencontrer quatre d'entre eux : Lina, pasteure ; David, rabbin ; ainsi que Jean et Marc, tous deux abbés.

C'est un métier communautaire – Pasteure Lina

Lorsque nous discutons avec les représentant·e·s religieux·euses de leur quotidien, nous sommes frappées par la profonde humanité de leurs activités, par ailleurs très variées. *En fait, moi la pandémie m'a vraiment fait mesurer combien c'est un métier communautaire*, nous confie la pasteure Lina. La pasteure Lina, les abbés Marc et Jean et le rabbin David y sont tous et toute confronté·e·s quotidiennement avec les membres de leur communauté respective, par leur position unique, que chacun·e s'attache à nous expliquer avec force métaphores, comme l'abbé Marc : *Je suis un peu le berger à la manière du pape François, c'est-à-dire que, de temps en temps, je suis devant et prends quelques décisions pour faire que les gens gagnent en spiritualité, avancent dans leur recherche de sens ; de temps en temps, je suis en plein milieu du troupeau, parce que je dois juste écouter les gens ; et de temps en temps, je suis tout derrière, parce que je dois aller au rythme du plus lent.* Le rabbin David évoque avec humour une autre métaphore – *à vrai dire je n'ai pas changé de profession, puisque autrefois je m'occupais de chimie organique, et qu'aujourd'hui je m'occupe de chimie humaine, tout simplement*. Tou·te·s quatre sont en contact constant avec d'autres personnes dans leur quotidien. Leurs expériences de la pandémie sont à la mesure de leur forte implication dans la communauté. Lina s'occupe d'une paroisse de village, tout comme Marc. Tous deux se décrivent comme *généralistes* : en temps normal, il et elle donnent le culte hebdomadaire, enseignent le catéchisme, réalisent des rituels (baptêmes, mariages, enterrements). L'abbé Jean se définit comme *curé modérateur*. En plus de ces mêmes activités usuelles, il *modère une équipe de 10 personnes, hommes et femmes, qui rayonne sur une unité pastorale*. Enfin, le rabbin David est le grand rabbin de la Communauté israélite d'une ville Suisse dont il prend soin : *Nous disposons de trois synagogues, d'un jardin d'enfants, d'un restaurant, d'une bibliothèque, ainsi que d'un rabbinat.* La pasteure Lina est mariée et mère de quatre enfants. Le rabbin David, marié, a également quatre enfants, ainsi que trois petits-enfants. Leur activité religieuse occupe une place très forte dans la vie. L'abbé Jean par exemple, s'exprime à travers de multiples références à la foi : *« Quand j'aurai été élevé de terre » dit Jésus « j'attirerai tout à moi », enfin tous les hommes, toutes les âmes ; c'est beau !* Et l'abbé Marc consacre tout son temps à sa vocation – *il y a un temps de prière le matin et puis la journée va de 6h45 jusqu'à 22h30*.

Tous les cultes, tout, tout, tout, tout s'est arrêté – Pasteure Lina

Dans ce quotidien bien rodé, l'arrivée du Covid en Suisse marque une rupture. L'abbé Marc nous avoue : *On a été pris de surprise, de devoir arrêter tout, vu qu'il n'y a plus de rencontres, de réunions, de célébrations. On est passé à la solitude tout d'un coup. Puis après, il y a eu beaucoup de contaminations, notamment sur notre commune, et beaucoup de tristesse surtout.* De la même manière, c'est

avec ses mots à lui que l'abbé Jean raconte comment *la pandémie a un petit peu grippé la machine* : *hors pandémie, il y a facilement 1500 fidèles le dimanche ; c'était beau à voir, quoi.* La pandémie a alors *affecté leur vie pastorale et spirituelle.* Si Jean nous parle des trois vagues successives qui ont eu lieu, pour lui, *il y en a encore d'autres sans doute qui vont arriver.* Ces vagues justement, la pasteure Lina les distingue : *je voudrais faire vraiment la différence entre la première vague et les deuxième et troisième vagues.* Elle nous explique que *le moment de la première vague est arrivé dans une période où normalement sont célébrées les confirmations.* Dans son église, cela correspond normalement à *des réunions de 240 personnes qui réunissent notamment les grands-parents.* Cette situation de pandémie, *ça a été une première ; ça a été stoppé net ; et quand on a voulu le revivre, il y a eu la deuxième vague*, déplore Lina. Ses souvenirs sont intacts : *c'était un 13 mars ; tous les cultes, tout, tout, tout, tout s'est arrêté.* L'expérience du début de pandémie est semblable pour le rabbin David. Lui aussi se remémore avec précision l'arrivée du Covid : *l'année passée, fin février, début mars ; dès que les autorités cantonales et communales ont pris leurs décisions, je me rappelle que le président de la communauté a fait le tour de toutes les synagogues pour leur dire que « Samedi matin, toutes doivent être fermées ».* De manière absolument inédite, *une « taskforce » qui comprenait deux médecins, le président de la communauté, le vice-président de la communauté, deux autres membres du comité, plus le secrétaire général, et bien entendu [le rabbin David]* a été composée pour gérer au mieux les effets de la pandémie sur la communauté israélite dont ils ont la charge.

Cette pandémie marque également une autre rupture, celle avec les habitudes religieuses et spirituelles, *parce que pour les gens, vous savez, d'être arrachés à des habitudes, comme entendre les cloches, cela a été un véritable choc*, nous dit Lina. Pour pallier cela, elle raconte avec fierté que *toutes les communes ont été d'accord de sonner les cloches, alors qu'il n'y avait pas de culte.* Selon elle, de manière symbolique, *cela faisait écho à des rites, des occasions de se voir, quelque chose qui accompagnait ce canton depuis des centaines d'années.* Après la subite fermeture des lieux religieux, l'abbé Jean se souvient : *la première vague, on nous a donné l'ordre de fermer toutes nos églises ; c'était l'État de Vaud qui avait reçu des directives du Conseil fédéral, mais il les avait interprétées de manière trop stricte dans le canton.* Levant le doigt vers le plafond, il nous indique son appartement, précisément son *studio*, comme il le qualifie lui-même. Depuis sa fenêtre qui donne sur la rue, nous dit-il en se replongeant dans ses souvenirs, *je vois ce qui se passe, et je voyais des hommes, des femmes à genoux, pleurant devant les portes fermées ; ça m'a vraiment fait saigner le cœur.* Face à cette souffrance, injustement produite selon Jean, il réagit : *alors j'ai téléphoné à nos autorités, qui ont appelé le Conseil d'État, qui a permis ensuite que l'on ré-ouvre dans les 48 heures.* Dès lors, s'il a été possible de ré-ouvrir, cela s'est fait selon les obligations sanitaires en vigueur. Au-delà des règles établies du port du masque et de désinfection des mains, l'abbé Marc, comme nous tous et toutes, appréhendait également les nouvelles informations transmises par le Conseil Fédéral durant ses conférences de presse quasi-quotidiennes. Aux questions *que faire pour un enterrement, que faire avec des catéchèses* ? par exemple, il trouvait réponse dans les directives *transmises au diocèse, traduites et adaptées pour les églises, que chaque paroisse du canton recevait*. Lina elle aussi *a été briefée tout le temps. Avec les nouvelles directives,* elle se demandait*, qu'est-ce qui était possible, qu'est-ce qui n'était pas possible ?* Finalement, nous dit-elle, c'est *comme pour tous les métiers.* Face

à des restrictions grandissantes, le rabbin David assure et rassure : *nous avons respecté à la lettre toutes les décisions prises par les autorités communales ou cantonales ; on n'a pas lésiné sur les moyens ; ce que nous avons fait, c'était toujours dans le cadre de la loi.*

On a réalisé qu'on avait des ressources et puis qu'on pouvait changer – Abbé Marc

Chacun·e de nos interlocuteurs et interlocutrice retrace avec nous les moyens qu'ils et elle ont investis pour se réinventer en temps de Covid. Depuis la réouverture, l'abbé Jean décrit la participation *de nombreux bénévoles qui accueillent les gens : on ne veut pas les refouler en fermant la porte à clé, simplement ; donc ils leur donnent à l'extérieur des cadeaux, ils partent avec une petite nourriture ; et ceux qui font le choix d'attendre dehors, au froid, toute la messe, et bien nous les prêtres, à la sortie, on va leur donner la communion.* Il simplifie ainsi la communion pour la rendre *Covid-friendly* : *pour les gens qui venaient se confesser en temps de pandémie, j'avais sur moi plusieurs hosties, et je leur donnais la communion à l'extérieur.* L'abbé Marc se souvient de ce que représentait comme charge de travail de *tout re-calibrer.* Pour lui, *ça a été compliqué et très fatigant, avec les directives qui changeaient tout le temps.* A contrario, l'événement pandémique a aussi son lot d'aspects positifs. Marc souligne notamment que cela a apporté *beaucoup de créativité et des trucs géniaux ; on a réalisé qu'on avait des ressources, et puis qu'on pouvait changer.* N'ayant pas été, selon lui, *la paroisse la plus 2.0*, son Église décide tout de même de *sonder par e-mail* les membres de la communauté catholique, en les ciblant à travers la création de groupes thématiques : *on a fait des trucs plus personnalisés, en plus petit noyau, et les gens ont beaucoup apprécié.* Pour leur part, Lina et ses collègues ont *lancé une newsletter qui, avec le site Internet de la paroisse, sont devenus les modes de communication principaux.* Elle s'empresse de nous annoncer avoir *DIRECTEMENT commencé à faire des audios, à mettre nos cultes sur le site, même des morceaux d'orgue, des cantiques, tout un déroulement de culte avec des audios ; on s'est vachement secoué !* Lina nous confie également avoir pris l'initiative personnelle de créer *une série, comme des fondamentaux,* ou une sorte de *kit de survie* religieux et spirituel.

Pour beaucoup de ces professionnel·le·s qui se confient, la situation liée au Covid marque comme pour beaucoup le début d'un basculement vers des rencontres en priorité en distanciel. La pasteure Lina explique comment son *quotidien a viré à Zoom, Zoom et re-Zoom.* Pareillement pour David, *tout se passait par Zoom ; donc on a fait nos prières quotidiennes via le Zoom.* Le grand rabbin relève également que l'usage *des réseaux sociaux tel Instagram a connu une forte demande de la part de nos membres.* Cependant, face aux autres traditions rencontrées durant nos échanges, la spécificité du judaïsme fait que *l'utilisation de tout appareil électronique est interdite le jour du Shabbat,* autorisant ainsi son usage uniquement les autres jours de la semaine.

Au-delà de ces innovations de spiritualité assistée par les technologies, la période du Covid a aussi permis à Lina, Marc, et David de s'essayer à de nouvelles expériences riches en émotions, notamment à Pâques. Marc raconte : *Traverser Pâques en rassemblant zéro personne dans une église, c'était vraiment une chose contre-nature,* et il ajoute : *on a fait des choses sur Facebook ; moi j'ai fait un*

grand message filmé pour toute la population. Le même jour de Pâques, Lina nous révèle s'être *levée à 5h30 du matin* et s'être rendue au cimetière local– *c'est vraiment un endroit presque un peu ancestral et symbolique de Pâques, qui parle de la mort et de la résurrection, donc qui touche un peu à tout ce que les personnes peuvent vivre comme deuil en lien notamment avec le Covid; j'ai filmé le lever de soleil sur les Alpes et puis j'y ai prononcé ce que nous prononçons chaque année à Pâques : « Il est ressuscité, il est vraiment ressuscité ». Je crois que cette marche que j'ai vécue ce matin-là, c'est quelque chose que je n'oublierai pas de sitôt !* L'événement de la Pâques juive résonne aussi pour le rabbin David qui raconte : *Grâce à notre secrétaire générale, on a fait un travail colossal; parce que la fête de la Pâques juive est très complexe; les exigences de l'alimentation sont plus strictes que d'habitude; on a même organisé des repas pour les nécessiteux qu'on a livrés jusqu'à domicile pour ne pas propager le virus.*

Le contact humain est très important mais ce contact là nous faisait défaut – Rabbin David

Chacun d'elle et eux, au travers de la providentialité de leur métier, a fonctionné comme *une espèce de caisse de résonance pour des expériences de souffrances, de limites,* comme nous le raconte la pasteure Lina. Elle a été marquée par les récits des gens *qui ne pouvaient pas voir leur maman ou des personnes qui ont des troubles de la mémoire et qui sont déjà désorientées; c'était dur…* De son côté, l'abbé Marc, *en lien avec le CMS,* nous confie avoir eu *plus de demandes qu'auparavant pour les fins de mois.* Le rabbin David, durant cette période, a aussi découvert comment, *malheureusement, cela a affecté la communauté : Dans le cadre de la paix au sein du couple, ça a affecté quelques familles.* Marc relève aussi la montée de la violence au sein des foyers : *j'ai écouté quelques familles et c'était vraiment nerveusement tendu, voir physiquement violent; ça pouvait même cogner un peu.* En particulier, ce sont les personnes âgées qui semblent toutes et tous les préoccuper. Lina *a été très en souci pour les personnes âgées ! Il y a des collègues qui ont fait beaucoup de téléphones.* L'abbé Jean lui aussi était soucieux : *on a une cuisinière, Maria, qui est une sainte personne; et elle est une personne à risque, donc la crainte c'était de lui transmettre le virus; une autre crainte c'était de transmettre le virus sans que je le sache, à des personnes âgées, parce que j'ai appris que des personnes âgées l'ont attrapé parfois par un prêtre qui avait célébré, puis tout d'un coup, le Monsieur est mort.* Le plus dur pour lui a été la question des enterrements. *Il y avait le strict minimum permis par la loi,* explique David, *on était juste cinq personnes; on a pris les parents les plus proches, plus le rabbin, le ministre officiant, et voilà tout.* Pour Lina, *le plus douloureux, c'est quand vous n'aviez que le mari et les trois enfants; c'était tout !* L'abbé Marc se sent quant à lui concerné par l'impact à long terme de ce type d'enterrement : *ce sont vraiment des deuils psychologiquement qui sont très mal faits, à tout jamais.* Pour illuminer ce triste tableau, l'abbé Jean raconte rendre honneur à la vie des défunt·e·s, même seul : *parfois, des enterrements où il n'y a que le défunt et le prêtre, c'est les plus beaux.* Il espère cependant que pour celles et ceux qui n'ont pas pu faire leurs adieux en raison de la jauge fixée à cinq personnes, *on fera une célébration nationale d'adieux à nos chers défunts; je dis bien « à Dieu », ça veut dire qu'on les a remis à Dieu : au revoir, on les reverra.* La mort, il la côtoie au quotidien et face à face avec le Covid, il se dit à lui-même : *« Si c'est l'heure, c'est l'heure »; me donnant à Dieu, il se donne à moi aussi; alors je n'ai pas peur de la mort; puis le jour où le Seigneur*

vient nous cherche : Alléluia ! Pour Lina, *mourir, on le peut chaque jour ; et dans mon métier, ça, on le sait, que la mort, elle n'a pas attendu le Covid !* L'abbé Marc n'avait lui non plus pas peur pour lui-même : *Moi, j'avais le souci de mes parents, puis de mon frère, mes neveux, nièces, et de mes filleuls.*

Finalement, c'est surtout l'absence du contact humain qui s'est fortement fait sentir. *Écoutez,* nous demande le rabbin, *je ne cache pas que les personnes qui avaient besoin de nous sont venues chez moi, à la maison, toujours dans le cadre du respect des mesures.* Il ajoute comme pour être clair : *écoutez, il y a quelque chose de primordial dans le judaïsme, c'est la grande importance que nous accordons à la vie ; elle est au-dessus de tous les interdits, c'est la raison pour laquelle nous avons tout fermé. Ici,* nous confesse l'abbé Jean, *c'est un ministère de réconciliation ; comme tout le monde était invité à faire du télétravail, et que nous, nous confessions les gens en présentiel, et bien moi, je me disais, mais c'est peut-être bientôt la fin ; mais c'était aussi beau de se dire : « Si c'est la fin, on va être trouvé en tenue de service. On sera mort dans l'accomplissement de notre devoir ».*

Dieu ne te veut pas de mal, Dieu ne fait que nous aimer – Abbé Jean

Dans un article du 14 novembre 2020, un journal local titrait « Le silence des Églises face à ce qui se passe est inquiétant », comme un renvoi à l'époque du Moyen-Âge où, selon l'historien Michel Grandjean, « les ecclésiastiques jouent un rôle prépondérant, parce que ce sont eux qui peuvent donner du sens [à la crise] ». Ce sens est souvent celui de la punition divine, comme le rappelle la pasteure Lina : *Peut-être qu'il y a 100 ans, les églises auraient eu un message d'autorité qui aurait été « Dieu nous punit » ou « Dieu ceci, Dieu cela » ; il y aurait eu des espèces de déclarations un peu massives pour donner un sens à tout ça.* Mais alors, comment les représentant·e·s religieux aujourd'hui interprètent-ils l'événement du Covid-19, et s'agit-il de lui donner un sens religieux ? S'il est un point sur lequel ils et elle s'accordent, c'est que Dieu n'a pas envoyé la pandémie, comme un énième fléau. L'abbé Marc l'affirme avec conviction : *Si vous dites que c'est une punition de Dieu, je dis non tout de suite !* Selon lui, le rôle de Dieu n'est pas de punir : *J'ai trouvé que Dieu était trop génial, il a été inspirant tout le long ! On s'est dépassé comme jamais dans la charité, dans le souci de l'autre, moi je trouve que c'est génial ; je trouve que Dieu a été très inspirant pour moi qui croit en lui, et pour rien au monde je ne serais fâché avec lui durant cette pandémie.* La pasteure Lina se refuse également à une interprétation de la pandémie comme fléau divin. En réponse à l'article de ce journal, elle s'insurge : *Notre message ne se fanfaronne pas ! Peut-être qu'en situation de crise une religion nuancée c'est moins pratique, mais on a fait des tas de choses au service des gens ; ce ne sont pas des déclarations tonitruantes.* La pasteure ne conçoit pas son rôle comme celui d'une autorité face à la société, mais vraiment comme celui d'un soutien à la communauté. *Je ne me permettrais pas de dire ni que Dieu a voulu cette maladie, ni que ça n'a rien à voir avec lui*, c'est pourquoi dit-elle s'être plutôt concentrée sur le service à la personne. Le rabbin David quant à lui, médite sur la pandémie. Pour lui, rien n'est dû au hasard, lequel *n'existe pas pour l'homme de religion ; le mot hasard en hébreux se dit miqreh, composé de quatre lettres, mais dans ces quatre lettres, il y a deux lettres intermédiaires « rac » qui signifie « seulement », et « meashem » qui signifie « de Dieu » ; donc je ne peux pas attribuer cela au hasard ; bien entendu, Dieu a son message ; quel est-il ? Je laisse à tout un chacun de répondre à cette question.* L'abbé Jean est pour sa part profondément ancré dans la

tradition chrétienne et donne une interprétation rédemptrice de la pandémie : *C'est une épreuve ; on ne peut pas dire que Dieu a envoyé ceci ; Dieu ne te veut pas de mal ; Dieu ne fait que nous aimer, mais il l'a au moins permise ; Je lie ceci, cette souffrance qui est mienne, en lien avec la pandémie, à la croix du Christ pour la Rédemption du monde.* Selon lui, cette pandémie s'inscrit dans un plan divin plus large : *J'aspire à un renouveau du monde entier ; je pense que ça va se faire, mais dans les douleurs de l'enfantement ; et une pandémie, c'est une douleur ; et il y en aura peut-être d'autre, je le crains.*

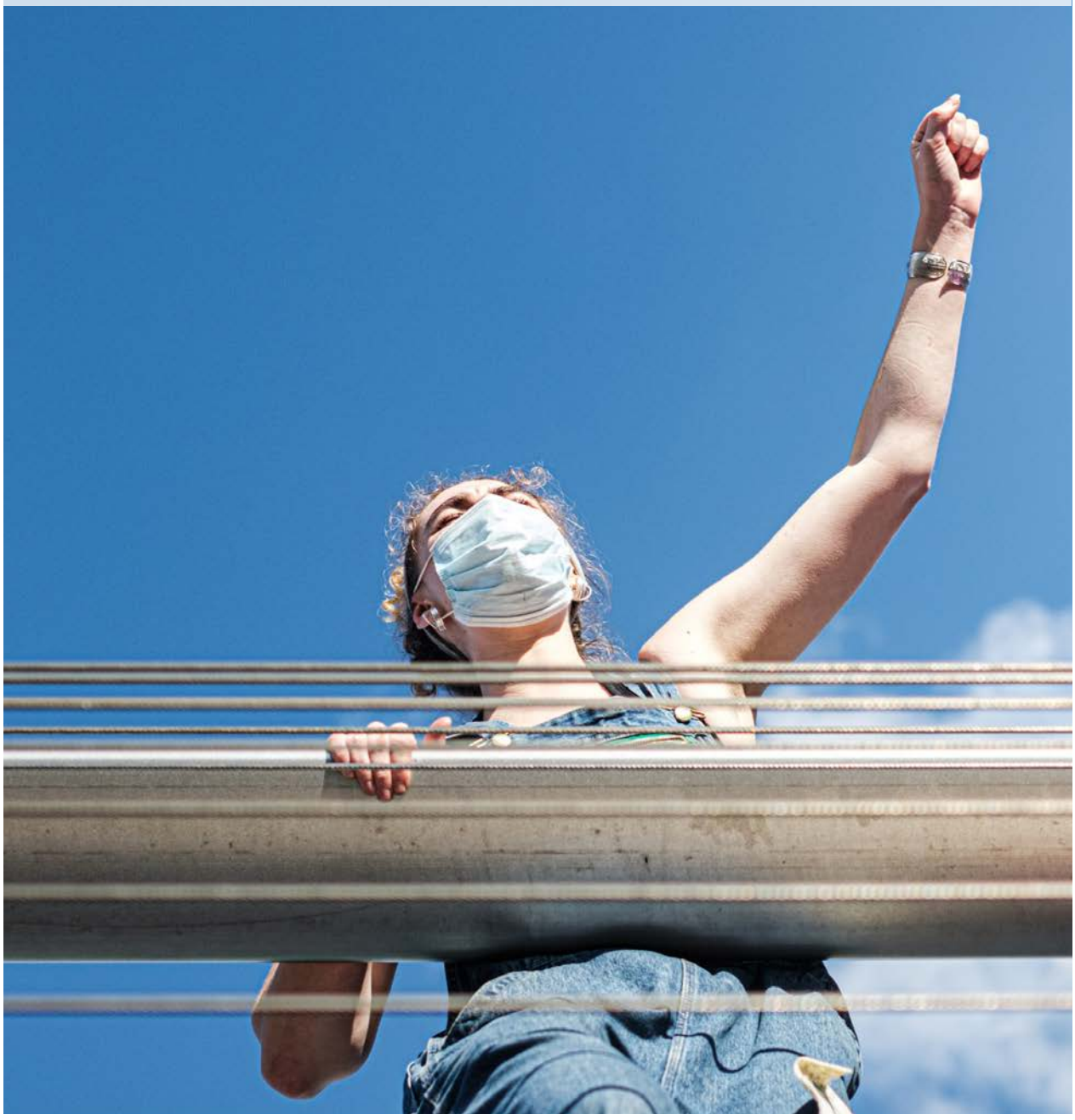
Par notre corps, on fait partie du corps communautaire humain – Pasteure Lina

Ces diverses interprétations nous font réfléchir, et nous sommes finalement plutôt surprises de constater que même à l'intérieur d'une même religion, les discours sont nuancés. Si les personnes rencontrées nous ont confié le sens religieux qu'ils et elle donnent à la pandémie, nous abordons maintenant leur point de vue personnel. Les abbés Marc et Jean, ainsi que la pasteure Lina valorisent une prise de conscience vis-à-vis de la société de consommation matérialiste dans laquelle nous vivons : *Mais moi mon truc ça se résume en une expression : « Enlever le mot "courant", il faut marcher ». Le problème, c'est qu'il y a la volonté de revenir aux affaires courantes, mais c'est le mot « courant » qui est affreux ; la société a été ralentie, mais les gens aspirent au retour des affaires courantes ? Pourquoi donc ?,* s'interroge aussi l'abbé Marc. Pour l'abbé Jean, il s'agit d'une opportunité pour *se détacher des biens matériels qui nous emprisonnent ; c'est dur, mais les épreuves m'ont aidé à me détacher.* La pasteure Lina renchérit avec force : *C'est pas possible de vivre dans une société où seuls quelques privilégiés peuvent s'en sortir, non ! Il faut cette recherche de « Comment est-ce que je contribue au bien de tous, ou pas ? ».* Finalement, les représentant·e·s religieux·euses perçoivent le renforcement des liens sociaux comme LE point positif lié à la pandémie. L'abbé Marc ne cesse de rappeler la grande solidarité en place dans sa commune, qui s'est encore affirmée avec la pandémie : *c'était impressionnant combien cette période a été favorable ! Parce que nous, on demande aux gens de se reconnecter ; la religion c'est plutôt la relation à Dieu, mais aussi la relation à soi, relation aux autres, relation à la nature.* Il nous raconte en souriant : *Ici c'est une paroisse où tout le monde se soucie quand même les uns des autres, donc j'ai eu des gâteaux aux abricots qui sont arrivés devant la porte ; les gens ont beaucoup d'attention.* La pasteure Lina dit avoir redécouvert non seulement le *corps physique*, avec la maladie, mais également le *corps communautaire* et l'importance du lien social, *– de tout un coup se rendre compte que par notre corps, on fait partie du corps communautaire humain, c'était comme un frein à l'individualisme ! Cette maladie nous a ramené à la réalité du corps communautaire.* Même ressenti pour le rabbin David, qui rappelle que *nous avons tous été créés à l'image de Dieu ; le premier homme n'a pas été créé juif, ni musulman, ni chrétien, ni hindou, c'est un être divin qu'il faut respecter ; il faut donc porter grande attention à la dignité humaine.*

Nos rencontres avec la pasteure Lina, le rabbin David et les abbés Marc et Jean nous ont beaucoup touchées. Par leurs discours – remplis de bienveillance et valorisant la solidarité comme valeur centrale de la religion quelle qu'elle soit – ils et elle ont su transmettre un message de paix et d'amour dans un contexte difficile. Nous les remercions pour leur temps et leurs paroles.

MILITANTISME ET COVID-19 : LA LUTTE CONTINUE

Une enquête de Nadège Pio et Antonin Wyss



Disons-le d'emblée : nous avons un léger penchant militant. Et la pandémie de Covid a incontestablement affecté notre capacité à soutenir des mouvements sociaux. Si nous avons cherché à comprendre le vécu des militant·e·s pendant cette période, c'est parce que nous ressentons à leur égard une sympathie fondée sur des valeurs communes. La proximité est aussi sociale et générationnelle, puisque les six personnes rencontrées sont de plus ou moins « jeunes adultes », étudiant·e·s ou impliqué·e·s, sans grande surprise, dans des métiers de soutien à l'autre. Écologistes, féministes ou antiracistes, nous avons échangé avec elles et eux sur les raisons et les possibilités de continuer à militer et comment le faire sans pouvoir occuper l'espace public, ni se rencontrer.

L'expérience du militantisme est généralement peu (re)connue. Jugé·e·s parfois trop extrêmes, antidémocratiques, casseurs, fanatiques, et autres qualificatifs négatifs, celles et ceux qui ébranlent l'ordre établi font parfois peur, ne feraient que perdre leur temps. Elles et ils inspirent peu de compassion, d'autant plus lorsque leurs combats sont jugés inutiles. Rendre compte de leurs vécus, c'est aussi les ré-humaniser ; donner de la voix aux personnes qui font entendre celle des dominé·e·s.

Même si c'était juste un stand, en fait c'est une manière d'être présent dans l'espace public – Laura

Avec ou sans pandémie, le militantisme est *un travail très concret, vraiment très organisationnel*. C'est le quotidien de Laura, qui doit *répondre aux mails, faire les convocations, relayer tous les événements ; faire les demandes d'autorisation, les renégocier.* C'est aussi celui de Benvindo, dont le collectif *bosse sur des projets avec les institutions*. Dans celui de Clara, *on n'a pas des rôles définis pour chaque personne ; la question c'est plutôt : qu'est-ce que certaines personnes ne font pas ?* Elle-même ne parle que très peu aux journalistes. C'est l'inverse de Matthias, qui a un *cheval de bataille* bien précis : *la convergence, la synergie entre les différents groupes et mouvements sociaux*. Thomas, lui, préfère rester dans l'ombre : il s'occupe plus volontiers de la logistique, avec ses compétences *soit dans l'informatique, soit en psychologie, soit tout simplement pour porter des cartons !* Diane s'occupe de l'art et du matériel – *mais ça fait un moment qu'on n'a pas trop refait quoi que ce soit, vu qu'au niveau matériel en ce moment on fait pas grand-chose…*

La pandémie a chamboulé la plupart de ces quotidiens. La *configuration Covid du militantisme* implique pour Benvindo de *plus adapter le travail avec les outils technologiques – on doit faire beaucoup de sensibilisation à distance*. Un moyen de rester à flot, pour Laura – *on a réussi à maintenir une activité au niveau purement organisationnel ; on se réunit par Zoom depuis plus d'une année*. Mais des répercussions importantes se font rapidement sentir : Benvindo a dû basculer un atelier en ligne et annuler, dans la foulée, des partenariats conclus avec l'entrepreneuriat local – *on avait prévu de promouvoir des restaurateur·ice·s qui comptaient sur un soutien financier et sur cet événement pour se faire connaître, mais ça n'a pas pu se faire.* Le collectif de Laura a dû, *à la dernière minute, revoir totalement l'organisation pour démultiplier l'événement sur plusieurs endroits ; ça veut dire avoir plusieurs sonos, avoir des personnes partout ; avec en plus des normes sanitaires assez lourdes… ; ç'est hyper compliqué.*

Les annulations ou les complications des manifestations, *c'était un immense problème* dans le collectif de Clara – *on a tâché de compenser du mieux qu'on pouvait, en faisant des choses différentes, mais c'est quelque chose qu'on ne peut pas vraiment compenser.* Pour Laura, il était important de proposer des alternatives – *même si c'était juste un stand, en fait c'est une manière d'être présent dans l'espace public ; il y a plein de personnes qui étaient contentes de nous voir.*

On va inventer d'autres formes d'action – Diane

Les adaptations ont impliqué *un changement de stratégie* plutôt productif pour Clara – *il fallait investir des forces dans d'autres secteurs, prendre du temps pour plus réfléchir à la stratégie, faire de la communication écrite de documents ; aussi pour faire des formations à l'interne ; on en a fait énormément le printemps passé.* Diane et Thomas ont également réorienté leurs efforts, en créant une cellule de *culture régénératrice* pour soutenir les militant·e·s. Matthias estime d'ailleurs que le travail qu'il a pu faire en 2020 pour *tisser des liens intersectoriels* résulte de ces changements de priorité – *ces liens qui ont pu être faits dernièrement sont un peu inédits ; à mon avis, la pandémie a participé à ça puisqu'on s'est un peu tous retrouvés dans nos coins.*

Au-delà des adaptations, la pandémie a été l'occasion d'*inventer d'autres formes d'action*. Diane se montre cryptique au moment d'en parler parce que l'événement en question n'a pas encore eu lieu. L'idée générale est d'avoir *des militants isolés mais présents simultanément à de multiples endroits*. Parce qu'*on n'a pas besoin d'être forcément serrés les uns contre les autres* pour manifester. Matthias, lui, trouve *créatif et original* d'avoir organisé un *sit-in en forme de damier, avec un écart de 1,5m entre chaque carré*.

L'expérience de Benvindo se détache singulièrement de celle des autres militant·e·s. Le Covid *n'a pas eu une incidence phénoménale* sur son travail – *les adaptations qu'on a eu à faire, c'est les adaptations de Monsieur et Madame tout le monde ; l'association a un impact politique, c'est des éléments qui peuvent se faire à distance ; on peut faire des réunions avec des autorités en petit comité ; le combat d'obtenir ces changements au niveau institutionnel, on peut le faire avec ou sans Covid.* S'il a effectivement fallu *réapprendre à manifester*, la ligne directrice du collectif consiste depuis un certain temps à *limiter un peu les manifestations, parce qu'il faut pas que ça devienne juste un écran de fumée ; le but c'est d'avoir une précision chirurgicale.* Parler de la pandémie apparaissait donc comme secondaire aux yeux de Benvindo pour lequel la priorité était *d'expliquer la lutte parce que, vraiment, le Covid ça change juste les façons de procéder ; le seul problème pour moi c'est que je connais pas forcément les gens avec qui je bosse ; c'est ça, le gros manquement.*

Il y a un côté socialisation qui est ultra important dans le militantisme, il y a un besoin de faire groupe – Thomas

L'isolement et la solitude pèsent particulièrement fort sur le moral des militant·e·s – *pendant la pandémie, t'es seul ; t'as pas ces moments où tu peux aussi débriefer avec les copain·e·s militant·e·s*. Pour Laura, comme pour les autres, la socialité constituait un rempart salutaire face aux difficultés liées à son engagement. Thomas exprime d'emblée cette nécessité – *il y a un côté socialisation qui*

est ultra important dans le militantisme, il y a un besoin de faire groupe. Le militantisme est *un combat épuisant* pour Benvindo aussi – *on n'en voit pas la fin ; ça prend beaucoup plus d'énergie que ce qu'on croit*. Le collectif de Laura, *un mouvement qui était très joyeux*, a perdu son *effervescence* avec la crise, pour devenir *un poids hyper lourd* à porter. Thomas trouve que *les moments de partage, ils fonctionnent pas très bien en ligne*. C'est également l'expérience de Laura – *on a eu des gros conflits ; j'ai l'impression que par Zoom, ils sont exacerbés ; t'es pas d'accord et tu peux pas essayer de discuter ensemble ; ça fait beaucoup de mal quand-même à l'organisation du collectif en général.* Un sentiment partagé par Benvindo qui constate que l'implication a baissé en raison du manque de *contacts humains – c'est difficile de fédérer autant qu'on le voudrait*.

Diane est l'une de ces personnes qui peinent à s'investir. Elle a rejoint le collectif peu avant que la crise sanitaire ne se déclare – *au début c'était une super bonne dynamique ; on avançait bien, on faisait ça autour d'une bière, tranquille, à se marrer.* Son élan était porté par les rencontres, un entre-soi détendu qui favorisait sa productivité. Avec la pandémie – *j'ai l'impression qu'on n'avance pas ; j'ai aucune motivation ; c'est une catastrophe*. Les réunions Zoom avec de multiples anonymes lui sont insupportables ; les caméras et la convivialité sont éteintes. Ces difficultés font écho au vécu de Laura *: faire les réunions en vrai, pouvoir discuter un peu avant, après, d'aller boire un verre…, c'est un peu comme un lubrifiant social ; ça rend les relations plus douces*. Thomas en fait même un aspect essentiel de l'organisation du collectif : *dans les milieux horizontaux, on a besoin d'être ensemble, de se regarder, percevoir comment vont les autres ; on a beaucoup besoin du langage non-verbal pour communiquer*.

Le bilan semble assez négatif, donc, jusqu'à ce que nous rencontrions Clara. La pandémie coïncide avec son arrivée dans un collectif et facilite son intégration – *je l'ai super bien vécue parce qu'en fait, Zoom, sous pas mal d'aspects, c'est plus inclusif.* En tant que nouvelle venue, les *moments de flottement* autour des réunions sont souvent difficiles à vivre, parce que les membres *ont beaucoup plus de complicité ; ça demande un peu de courage d'y aller*. Elle apprécie qu'avec Zoom – où *les gens sont hyper protocolaires* – la prise de parole devient plus égalitaire : *chacun est dans son petit carré, chacun voit vraiment tout le monde, chacun est vraiment pareil que les autres ; tandis que dans une réunion en vrai, il y a peut-être des gens qui physiquement vont prendre plus de place.* L'expérience de Clara reste entière – *le début du coronavirus, ça a coïncidé avec une explosion de ma vie sociale, parce que je voyais des gens toute la journée ; c'est assez paradoxal mais c'était vraiment comme ça.* Toutefois, quelle que soit la couleur de l'expérience, le passage à des relations en ligne a généralement été perçu comme un mal nécessaire. Benvindo est lucide – *il y a très peu de moyens de contester les décisions des autorités ; rien que la manifestation, on peut pas l'utiliser.*

Pousser son mouvement social tout en garantissant la santé des gens, c'est un équilibre assez compliqué à avoir – Benvindo

Les militant·e·s ont affirmé respecter les mesures sanitaires avec une évidence surprenante pour des personnes enclines à la désobéissance civile. Un paradoxe que Diane résout aisément : *désobéissance civile, oui, mais il faut que ça ait un but civil ! c'est-à-dire vraiment de protéger les vies et les secourir ;*

si on fait des foyers à Covid ben… on n'est pas très civil. Ce sont aussi les militant·e·s médecins qui donnent le ton – *tous nos docteurs nous ont dit : « S'il-vous-plaît, ne faites pas exploser les hôpitaux »*. La situation est moins simple pour Matthias qui se montre critique face à la collaboration avec les autorités, déplorant l'absence d'une discussion ouverte sur le sujet dans le collectif : *Ça sert à rien, c'est juste symbolique pour moi ; c'est une manière de montrer notre allégeance à l'ordre établi et d'admettre que si on n'a pas l'autorisation, on va pas faire notre manifestation ; et c'est une manière de se soumettre qui me dérange*.

Au fil de nos discussions, nous réalisons ainsi que la désobéissance civile peut prendre plusieurs visages. Pour Benvindo, le changement passe par la collaboration avec les institutions, *la recherche du dialogue*. Thomas et Diane ne sont pas à l'aise avec les activités illégales, même s'ils soutiennent ce mode d'action, qui est celui privilégié par leur collectif. Clara place également peu d'espoir dans *les politiques* mais en fait un usage *stratégique – ces activités, c'est une manière de mettre notre discours sur la place publique, d'interpeler les gens.* Pour Laura, qui a participé à l'organisation de certaines manifestations en 2020, la bonne volonté n'aura pas suffi – *on s'est pris des grosses amendes.* Malgré toutes les adaptations, certaines actions ont pris une tournure inattendue et incontrôlable ; les organisateur·ice·s ont été accusé·e·s d'enfreindre les normes sanitaires – *on a dû prendre un avocat ; on n'a pas du tout l'habitude de se défendre par rapport à des amendes comme ça.* C'est du *jamais vu* pour elle, qui a des années d'expérience militante à son actif. Les débordements ont pourtant été moins importants que par le passé. C'était aussi la première fois que leurs actions attiraient l'attention des autorités cantonales, avec lesquelles il a fallu négocier. Cet aspect du travail militant a toujours été compliqué pour Laura, et la pandémie n'a rien arrangé : *Un truc insupportable, c'est qu'on sait pas qui prend les décisions ; normalement, c'est la Ville ; depuis la pandémie, il y a eu tout un moment où ça a été transféré au Canton ; des fois, la Ville dit non mais le Canton dit oui ; des fois, la Ville nous renvoie vers le Canton…*

La tension entre collaboration et critique s'amplifie – *pousser son mouvement social tout en garantissant la santé des gens, c'est un équilibre assez compliqué à avoir,* explique Benvindo. Au-delà des questions de sécurité sanitaire, les accusations pleuvent : Clara dénonce l'hypocrisie des mesures priorisant l'économie, alors qu'elles *mettent la vie des gens en danger* et que les manifestations – *un droit fondamental* – sont interdites ; Diane s'insurge contre le soutien étatique aux compagnies d'aviation, symbole de cette aide mal placée ; Thomas *fait le parallèle : quand il y a un problème de ce type-là, le gouvernement prend acte et agit rapidement ; on voit qu'il a les moyens de le faire.* La crise du coronavirus a ainsi accentué une ambivalence bien connue de Clara – *c'est une question de tous les mouvements sociaux radicaux qui aimeraient un profond changement de système : « A quel point on travaille encore avec les autorités ? ».*

À part des déclarations symboliques, il n'y a rien de sérieux qui s'est fait ; il n'y a rien qui donne de l'espoir – Clara

Le slogan est désormais bien connu : « Pas de retour à la normale/norme mâle ». Il a concentré l'espoir de Thomas, notamment, *que l'expérience amène à la prise de conscience ; que le Covid fasse*

rendre compte des problèmes de manière très concrète sur la vie des gens. Un espoir *douché* pour Clara, qui voyait dans la crise sanitaire *une occasion peut-être d'argumenter sur certaines choses.* Les militant·e·s sont en effet *beaucoup à avoir pensé que ça allait vraiment être un tremplin*., mais le désenchantement est à la hauteur des attentes. Laura a *l'impression qu'il y a beaucoup de blabla – il y a eu les applaudissements* mais aucune *reconnaissance traduite de manière concrète*. Clara abonde dans ce sens : *à part des déclarations, il y a rien de sérieux qui s'est fait ; il n'y a rien qui donne de l'espoir.* Thomas fait part de sa *désillusion* face à la *dépolitisation* de la pandémie par les citoyen·ne·s, qui la voient *juste comme une mauvaise passe, une pause dans le luxe de consommer*. La conséquence pour Clara est un *gros découragement, qui a pu désinvestir des gens*, même si elle-même n'a *jamais eu le moindre problème avec ça*, car elle a *toujours été extrêmement pessimiste – je peux pas être déçue, parce que j'ai pas d'espoir ; je profite juste de faire un truc qui fait quand-même sens pour moi ; et je profite vraiment du moment présent.* Cette désillusion, Matthias la tourne surtout envers les *cercles militants* et *les élites intellectuelles – je trouve quand même assez regrettable de voir à quel point on fait pas grand-chose de ce qui se passe ; c'est juste inédit dans l'histoire de l'humanité ; enfin, moi je suis assez halluciné.* Un sentiment que Thomas ressent envers la population, qu'il souhaite voir adopter une *démarche plus politique et plus systémique*. Diane le rejoint en évoquant une réflexion *en amont – dans quelle société on veut vivre, comment faire une société qui soit résiliente et ressourçante, qui puisse faire face à des crises.* Matthias, lui, n'a pas constaté une telle introspection autour de lui – *c'est paradoxal ; il y a cette velléité, il y a de plus en plus de gens qui rejoignent ces mouvements, et en même temps il y a une espèce de passivité ; vouloir poser la question pour demain, c'est déjà pas possible ; je trouve que c'est complètement absent et ça me fait complètement flipper ; j'ai l'impression qu'on marche sur la tête et qu'on n'a même plus les deux neurones nécessaires pour se mettre en connexion et se dire dans quel sens est-ce qu'on veut aller ?* La passivité inquiète aussi Diane – *ma première motivation à rejoindre, enfin à manifester, c'est d'avoir peur ; de ce qui pourrait nous arriver si on continue dans un système comme le nôtre*.

Si la pandémie a aggravé l'anxiété que peuvent ressentir les militant·e·s face à l'ampleur de leur tâche, elle a aussi généré de nouvelles craintes, très présentes chez Laura – *la lourdeur, elle est administrative, mais elle est aussi au niveau de la peur.* Organiser des manifestations dans ces conditions – *franchement c'était horrible ; à chaque fois, c'est deux semaines de monstre peur ; je me disais : « Bon, dans un sens, au moins s'ils interdisent, on peut dormir sur nos deux oreilles, sans peur d'avoir été responsables de la contamination »*. La crainte des représailles s'est aussi manifestée – *on a galéré pour trouver des personnes qui étaient d'accord de figurer sur les autorisations ; ça, c'est un vrai problème maintenant.* La peur de Clara se loge ailleurs, dans le décalage qu'elle ressent au quotidien. – *comment on s'insère dans cette société ? Je vais devoir trouver un travail ; et ça c'est extrêmement flippant ; il y a la nécessité de survivre quand-même dans ce système que je veux pas soutenir.* Étonnamment, elle associe pourtant la pandémie à *de bonnes émotions*, grâce à son implication nouvelle dans le collectif – *ma vie est devenue vraiment cool ; je me sentais enfin vraiment à ma place, dans un milieu qui me correspondait tant au niveau des gens que des idées ; j'avais l'impression de faire quelque chose d'utile quand on se bat pour des choses justes, c'est beaucoup moins angoissant que quand on fait pas grand-chose.*

Y'a pas besoin de cette crise sanitaire pour se rendre compte que le monde va mal ; par contre, il faut du temps pour mener cette réflexion – Matthias

Pour ces militant·e·s, le bilan se veut pragmatique – *quand on voit à quel point le contexte était difficile, on s'en est plutôt bien sorti ; il n'y a pas de regrets,* confie Benvindo. Ils et elles ont composé avec les moyens à disposition. Pour Diane, il ne pouvait pas en être autrement – *on a toujours le même taf ; l'horloge tourne*. Dans le collectif de Laura, *on a fait vraiment comme on pouvait – bien sûr, je préfèrerais qu'on puisse faire des grosses manifestations ; si on veut peser, on doit avoir la force du nombre ; la pandémie nous limite, elle nous affaiblit ; en même temps, c'est compliqué pour l'instant de faire mieux*.

Malgré les éléments négatifs, Matthias trouve toutefois que le confinement *a rassemblé des collectifs variés* dans des discussions qu'ils n'auraient pas pu avoir en temps normal. Il y voit l'occasion de se rallier face à *l'ennemi commun qu'est le capitalisme*. La situation lui aura aussi permis, à lui et à d'autres, de se donner *du temps pour se trouver des vocations – y'a pas besoin de cette crise sanitaire pour se rendre compte que le monde va mal ; par contre, il faut du temps pour mener cette réflexion et puis trouver du sens à sa vie…*

L'EXPÉRIENCE D'ENFANTS SUR LE SPECTRE AUTISTIQUE EN TEMPS DE PANDÉMIE

Une enquête de Natacha Jeannot et Géraldine Saugy

La propagation du Covid-19 et le confinement qui en a découlé ont marqué un tournant d'envergure dans la routine de tout un chacun. Les relations sociales ont été bouleversées et tout le monde a dû opérer un ajustement de son mode de vie. En revanche, les répercussions de la pandémie ont été diverses et variées et ont touché les individus de manière différente et aussi inégale. Si pour certain·e·s la situation a pu être relativement bien gérée, pour d'autres cette expérience a eu des conséquences plus importantes. C'est le cas des personnes dites neuroatypiques et leurs proches. Nous nous sommes penchées sur l'expérience d'enfants touchés par le trouble du spectre de l'autisme (TSA), des enfants ayant généralement besoin de stabilité et de constance pour vivre confortablement. La pandémie est alors venue chambouler de bien des façons leur routine. Le manque de structures d'accueil et de moyens d'accompagnement s'est fait lourdement sentir, leur imposant d'importants défis ainsi qu'à leur famille. Nous avons découvert leurs expériences au travers des récits de leurs mamans qui nous ont raconté la manière dont elles ont vécu et perçu l'impact de la pandémie chez leur enfant : Bruno (7 ans), Farah (15 ans) et Maxime (20 ans).

Comment ça, t'as cru qu'on allait mourir ? – Claire, maman de Maxime

Alors qu'Iman, la maman de Farah, nous raconte l'expérience de sa fille, cette dernière court dans la maison, chante, crie et écoute de la musique. Farah est *une enfant joyeuse et heureuse qui est un peu dans son monde ; les contraintes de société et les gens autour, elle s'en fiche un peu.* Comme elle est *très, très bruyante et que les inconnus ne veulent pas toujours accepter sa différence,* il y a de nombreuses activités comme le cinéma, le parc ou encore le théâtre qui sont difficilement accessibles pour Farah et sa famille. C'est pourquoi, ils et elles font toujours les mêmes activités : *la piscine deux fois par mois, le restaurant, toujours le même, tous les dix jours et le Mcdonald's de temps en temps*. Malheureusement, toutes ces activités ont cessé durant le premier confinement, qui a débuté en mars 2020. *On avait peu de choses à faire mais on tenait, elle tenait vraiment beaucoup à ça pour sa stabilité ; d'un coup, tout était fini mais je n'arrivais pas à lui expliquer pourquoi c'était fini ; on n'avait pas d'explications ; maintenant j'ai inventé quelque chose : « Tout le monde est malade ; le capitaine de l'avion est malade alors on peut pas aller [au Pays] ; le monsieur qui travaille à la piscine est malade alors on peut pas y aller ; le Turque est malade on peut pas aller au restaurant ». Farah, ce qui l'intéresse c'est que le capitaine d'avion guérisse pour qu'on puisse aller [au Pays]. Mais le Covid, je sais même pas si elle connait ou pas,* conclut Iman.

La même situation s'est présentée dans la famille de Bruno. Yasmina, sa maman, n'a jamais su si son fils, du haut de ses sept ans, avait intégré la raison pour laquelle tous ces changements ont eu lieu. Le trouble du spectre de l'autisme se manifeste chez lui par le fait qu'*il parle très peu, dit peu de mots et peine à s'exprimer*. Malgré tout, Yasmina décrit Bruno comme un petit garçon *très sociable*, *qui va vers les autres enfants et est très câlin*. Son quotidien a ainsi été chamboulé par le fait que, du jour au lendemain, il n'a plus pu voir sa famille, notamment sa grand-mère qui s'occupe souvent de lui : *Lors du premier confinement, tous les jours il nous disait les noms des membres de la famille qu'il ne voyait plus ; avant, il ne le faisait pas, il les disait jamais ; là, c'était tous les jours, plusieurs fois ; il fallait qu'on lui dise « oui », si on lui disait pas « oui » il s'énervait.*

Maxime a pour sa part compris les implications d'une pandémie, mais ce n'est pas pour autant que la situation a été moins anxiogène. Sa maman, Claire, nous raconte que son fils *n'arrive pas à s'adapter spontanément aux changements,* et que, lorsqu'un imprévu survient, *il se décompose facilement*: *Dès qu'il y a eu le début du Covid, il a commencé à devenir très angoissé; il se rongeait de nouveau les ongles, il commençait à se gratter ou des petites choses comme ça.* Afin de se protéger, Maxime commence alors à respecter les règles avec assiduité: *Chez nous,* explique Claire*, les recommandations, il y a pas de souci, on les suit à la lettre; Maxime obéissait au doigt et à l'œil à toutes les directives de l'OFSP; donc, autotests tous les week-ends et pour le masque, il chronomètre 4 heures, parce que, oui, c'est 4 heures, c'est pas 4h05, c'est 4 heures.* Ce type de réaction étant courante chez une personne dite neuroatypique, les parents de Maxime n'ont compris la raison exacte de son comportement qu'après plusieurs mois: *On a cru qu'il avait compris, mais on a sous-estimé; on a sous-estimé au point que, quand mon mari et moi on a eu le Covid, on a vu son regard devenir un peu sombre; il a cru qu'on allait mourir. Et là je me suis dit «il a déjà 20 ans; on lui avait expliqué; je veux dire… wouah». Je lui ai demandé «Comment ça, tu as cru qu'on allait mourir? Oui, on est pas bien; Papa a l'impression qu'il est à l'article de la mort mais il est pas à l'article de la mort; il est juste pas bien». Maxime s'est littéralement promené six mois pensant que s'il l'attrapait il mourrait.*

Nous comprenons progressivement à travers la découverte de ces expériences qu'il y de grandes différences de compréhension de la situation sanitaire selon le type et le degré de sévérité du TSA mais aussi selon l'âge.

On négocie avant «tu vas pas enlever le masque» – Iman, maman de Farah

La mise en place des nouvelles normes a été très différente pour Bruno, Farah et Maxime. Pour ce dernier, on l'a vu, les recommandations de désinfection des mains et de port du masque n'ont posé aucun problème. Pour Bruno non plus, car il est trop jeune pour devoir en porter un lui-même et, selon sa maman, il ne semble pas avoir été perturbé par le fait que d'autres personnes en portaient. En revanche, Farah a eu plus de peine à s'y habituer: *Elle acceptait pas, elle l'enlevait, elle s'étouffait; on lui disait «non, il faut le laisser parce que les gens tombent malades, si on met pas le masque les gens tombent malades»*, raconte Iman. Et comme Farah n'apprécie pas le port du masque, ses parents ne l'emmènent dans les lieux publics que si elle en a envie, sinon ce sera *trop difficile*: *Elle allait faire des courses, mais depuis le confinement on a arrêté parce que c'était pas une bonne idée de l'emmener dans un supermarché quand on était pas obligé; je l'amène dans le magasin que si elle est intéressée; par exemple, elle adore acheter des livres, alors on va régulièrement à la librairie; on négocie avant «tu vas pas enlever le masque», alors là elle accepte.*

Bien qu'il ne soit pas évident d'adopter de nouvelles normes, selon Claire la difficulté principale concernant le port du masque est le fait qu'une partie du visage – et donc des expressions – soit dissimulée: *L'orthophoniste a dû enlever le masque et mettre des vitres parce qu'un enfant autiste ne va pas avoir ce fameux décodage naturel qu'on a du comportement, de la lecture du langage non verbal; eux ils l'ont pas; donc ils ont appris que si on fait un peu comme ça avec les sourcils* – Claire les fronce – *c'est soit qu'on est mécontent, soit qu'on se dit «Mmh, qu'est-ce qui se passe», etc.;*

donc ils ont appris, ils ont littéralement appris comme dans des cartoons que telle expression du visage veut dire ça; donc si vous enlevez une partie du visage, ils n'ont pas naturellement cette capacité de lire comme nous; donc tous ceux qui avaient des enfants beaucoup plus petits, dans cette période mars-avril-mai 2020, voire juin, c'est trois à quatre mois de thérapie perdus.

Si les personnes qui présentent un trouble du spectre autistique doivent apprendre les expressions faciales, c'est précisément parce que le TDS se caractérise en partie par des difficultés relationnelles. Contrairement aux idées reçues, cela ne signifie pas être introverti : Bruno est décrit par sa maman comme quelqu'un de *câlin*, Maxime comme ayant de *l'empathie et un caractère très social* et Farah comme une jeune fille *gentille et joyeuse*. En revanche, cela peut engendrer des difficultés à nouer des relations sociales profondes, à comprendre les sous-entendus ou encore à respecter les convenances, notamment la distance sociale en ces temps perturbés. Les parents de Maxime lui ont appris des techniques afin d'évaluer sa distance avec les autres, car *déjà quand il était petit, il allait trop près des gens; maintenant il s'imagine, il arrive à s'imaginer, donc je lui dis « C'est ta longueur en fait, donc en fait t'imagine que tu tombes par terre, tu te couches par terre, tu dois pouvoir te placer entre la personne et toi »; donc c'est vrai que maintenant il arrive à s'imaginer, et c'est vrai que ça l'a fait rire cette idée; maintenant il doit avoir dans sa tête des Maxime couchés un peu partout*.

En revanche, Farah s'approche beaucoup moins des autres que Maxime ou qu'un petit garçon câlin comme Bruno. *Des enfants comme Farah, par définition, ils vont pas auprès des gens; s'il y a une mamie de 80 ans qui marche dans la rue, Farah, elle va pas l'embêter parce qu'elle n'aime pas approcher les gens*. Iman nous explique cela pour pointer le traitement différencié qu'elle perçoit entre *les enfants comme Farah* et les autres : *Après le Covid, ce qui nous a frappé, vraiment, qu'on comprend pas, c'est que les autres enfants avaient eu leurs activités presque normales; mais toutes les activités des enfants comme Farah ont été supprimées tout de suite.*

C'était difficile de rester tout le temps à la maison pour faire presque rien du tout – Iman, maman de Farah

Comme la plupart des gens, Bruno, Farah et Maxime ont dû rester à la maison à l'annonce du confinement. L'école spécialisée de Farah a fermé temporairement ses portes et *pour elle c'était difficile de rester tout le temps à la maison, toute une semaine, une dizaine de jours pour faire presque rien du tout, surtout qu'elle adore l'école.* Iman nous raconte que les conséquences de ce changement de routine ont été importantes pour sa fille, qui est sujette à de fréquentes crises d'épilepsie : *Un petit changement et c'est l'effet papillon; imaginez que, chaque fois qu'elle a des troubles du sommeil, elle fait une crise d'épilepsie; chaque fois qu'elle est trop devant l'écran, elle fait une crise d'épilepsie; alors quand il n'y a pas d'activités, qu'est-ce que je peux faire ? Je la laisse un peu plus devant l'écran, et devant l'écran, voilà, elle fait une crise*.

Bruno aussi aime beaucoup l'école et quand elle a fermé, il la réclamait souvent à sa maman qui essayait tant bien que mal de lui expliquer la situation avec les pictogrammes que lui avait envoyés l'institution spécialisée, *une sorte de calendrier avec des photos qui expliquaient que l'école était fermée, que les*

enfants restaient à la maison jusqu'à mi-juin et qu'après ils recommenceraient l'école. Tout comme Farah, Bruno n'avait donc plus beaucoup d'activités et *s'ennuyait beaucoup : Le problème, c'est qu'il ne joue pas tout seul ; il a de la peine à s'occuper tout seul ; il faut aller vers lui pour qu'il s'occupe, sinon il part beaucoup dans l'autostimulation, c'est-à-dire qu'il commence à courir partout, à sauter partout ; il ne fait rien d'intéressant ou de productif.*

Pour les mamans de Farah et Bruno, la fermeture de l'école a ainsi été l'une des conséquences les plus négatives de la situation sanitaire. D'une part, parce que cela engendré une rupture dans leur routine et, d'autre part, parce que leur enfant encore relativement jeune a besoin d'enseignements spécifiques. Claire considère que la situation pandémique a été beaucoup plus difficile à vivre pour les enfants plus jeunes : *Chez les petits, c'est encore plus frappant parce qu'ils sont en plein développement de la parole, en plein développement de l'implicite, en plein développement de la compréhension de différentes problématiques ; et là, on perd des mois de thérapies ; là, le temps s'arrête au niveau évolution.*

Une nouvelle fois encore, pour Maxime, plus âgé, la situation a été différente. Étudiant, pour lui les cours n'ont pas cessé mais il a dû les suivre à distance depuis sa chambre, ce qui a eu un impact sur sa concentration et son organisation : *Un enfant neuroatypique mélange tous les codes ; vous êtes en train de lui dire que l'endroit qui est normalement rouge devient rouge, vert, bleu ; l'endroit qui est normalement son endroit pour se détendre devient aussi un lieu de travail, et donc, du coup, il met où le lieu de détente ? Au lieu d'étudier, Maxime était sur son lit en train de geeker ou sur YouTube, parce que du coup, il y a plus de compartementalisation ; il y a plus de séparation des tâches ; donc là, on s'est rendu compte qu'il se noyait ; là, on a vu que, sans cadre spécifique…, au début ça se voyait pas et au fur et à mesure des semaines, il y a eu ce décrochage dont on parlait, des étudiants aussi, ce décrochage, il l'a eu aussi ; la différence avec un enfant neuroatypique, c'est que là, il a commencé à angoisser très fortement.*

Il est redevenu un petit garçon – Claire, maman de Maxime

Entre le port du masque qui cache les expressions du visage, la fermeture des écoles et la discontinuité des thérapies empêchant un suivi intensif et individualisé, la situation sanitaire a entraîné une rupture anxiogène du quotidien. Dans ce contexte, un·e enfant sur le spectre autistique est exposé·e au *risque de régresser.* Selon Claire, qui a acquis une véritable expertise au fil des années, *il y a deux types de régression.* Le premier est dû à la privation des relations sociales touchant surtout les plus jeunes car, par *mimétisme,* ils et elles apprennent énormément les un·e·s des autres : *Le plus jeune enfant avec trouble de l'autisme aura tendance à copier ses collègues et ses copains.* Le second type est causé par *l'anxiété* qui *stoppe la progression, ce qui génère un repli sur soi-même.* C'est ce second type qui a touché Maxime : *Il a régressé durant cette période-là,* explique Claire, *il est redevenu un petit garçon, il l'est redevenu par inquiétude ; il avait re-besoin que je devienne la maman, il avait re-besoin qu'on lui explique tout.* Son monde, son environnement, son emploi du temps ont été chamboulés, *il s'est retrouvé avec un nouveau puzzle et il ne savait pas comment s'y mettre.* Elle nous raconte qu'ils ont dû *refaire des scénarios sociaux, lui refaire un planning,* ce qu'ils n'avaient plus fait depuis très longtemps. La situation sanitaire a engendré chez Maxime *de l'angoisse, un peu de régression, mais pas un manque d'évolution,* notamment grâce à son âge et à ses nombreux acquis. Concrètement,

Maxime comprenait moins bien ses cours et sa prise de notes était moins bonne : *Il nous a dit qu'il a énormément souffert de faire les cours par Zoom parce qu'il n'avait pas le langage non verbal et le soutien visuel du corps ; j'ai carrément dû l'aider à re-comprendre parce qu'il lui manquait toute une partie, toute une partie qu'il avait pas comprise en fait ; il avait pas compris les données, il avait pas compris ce qui était attendu.*

L'anxiété de Maxime s'est aussi manifestée à travers l'autostimulation. Depuis qu'il est enfant, il a tendance à se parler tout seul : *Comme dans les dessins animés, il fait les personnages, les voix.* Claire étant en télétravail, elle l'entendait à travers les murs et a ainsi pu constater qu'il *a commencé à beaucoup se re-parler* ; a*u début je tiltais pas que c'était un moyen de se bercer, de se calmer, de rentrer dans son univers et puis de sortir de notre univers, donc c'est de nouveau un moyen de s'échapper et de se stimuler ou de se calmer avec quelque chose qui le calme justement.*

Ce besoin de se reconnecter à des sensations corporelles, Bruno le ressent aussi, et comme pour Maxime, le confinement l'a amplifié : *Il fait beaucoup de flapping avec ses bras ; avant il en faisait moins, là il en fait beaucoup.* Pour Yasmina, garder Bruno à la maison, *c'est pas une solution* parce que *des enfants comme eux, ils ont toujours besoin d'être stimulés, sinon ils régressent.* Elle rejoint ainsi Claire à propos de la régression et de la privation de relations sociales. Le confinement a ainsi eu un effet très concret sur le développement de Bruno : *Il s'était quand même amélioré au niveau de la parole, il disait quand même plus de mots, il essayait plus de s'exprimer, et c'est vrai qu'après, j'ai vu une différence ; c'est que, au bout d'un mois, il disait presque rien, il faisait peu de demandes et puis on le voyait : il s'ennuyait ; le problème c'est qu'après, il voit plus personne, il est moins stimulé et donc, du coup, il régresse ; du coup, il parlait moins, il faisait moins d'efforts.*

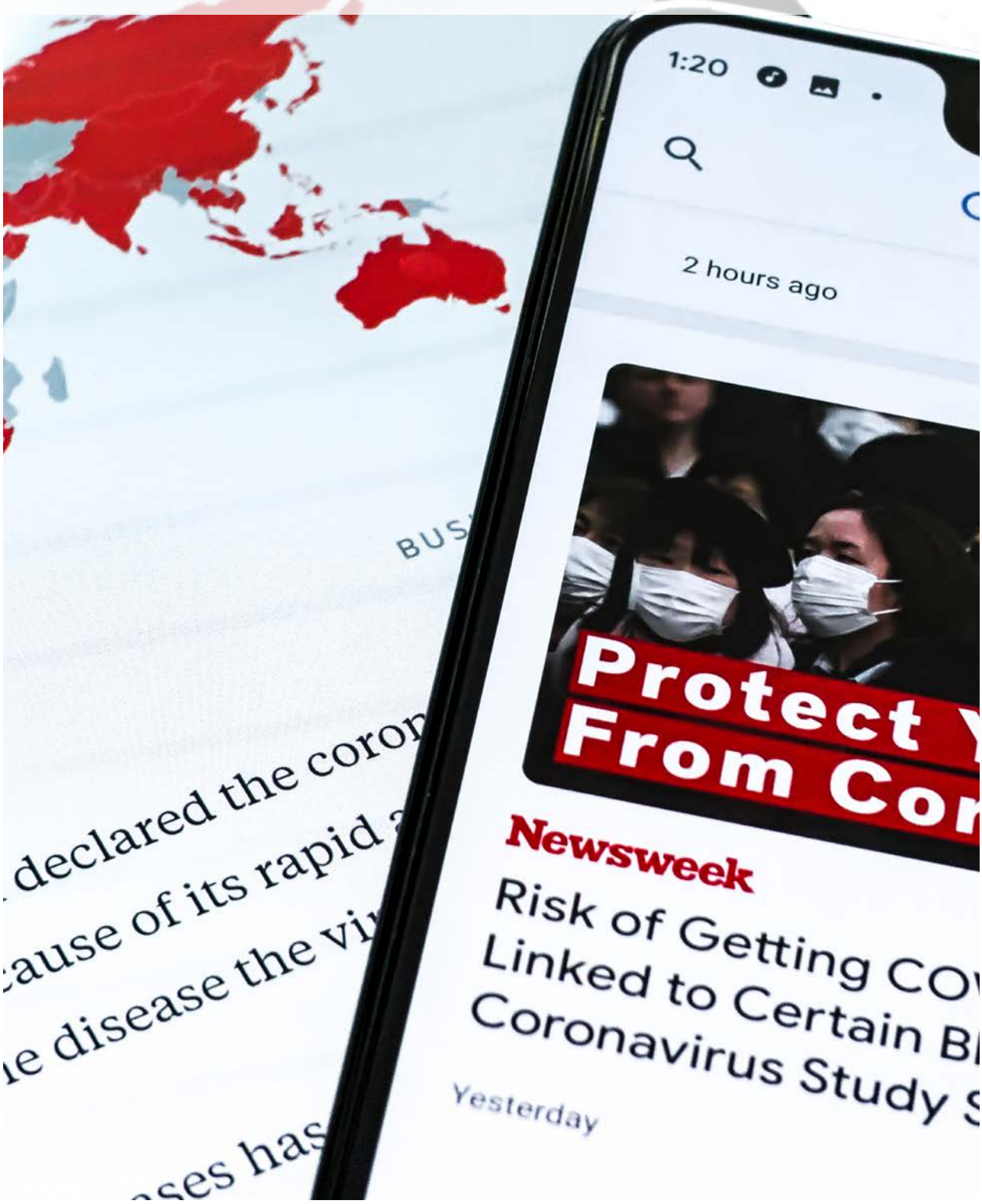
C'est en parlant à la maîtresse d'école de Farah, qu'Iman a pris conscience qu'*il y avait une forte régression.* Alors qu'elle adore l'école et qu'elle n'a jamais eu de difficultés pour s'intéresser aux matières telles que le français ou les mathématiques, *maintenant il faut la forcer pour qu'elle finisse une fiche de français, une fiche de mathématiques.* Le confinement a eu l'effet d'une *bombe atomique* nous explique sa maman, parce que *tous les trucs qu'elle faisait à l'école, c'est fini ; imagine un enfant qui allait à l'école, qui avait l'habitude de sortir pour apprendre comment acheter quelque chose… ; elle allait à la boulangerie, elle allait à la poste, elle allait à la déchetterie, elle allait vider les poubelles, elle faisait, je sais pas… n'importe quelle activité dans le cadre de l'école, et tout était fini.*

Le monde s'est arrêté – Claire, maman de Maxime

Les récits croisés de ces expériences témoignent de la grande hétérogénéité du trouble du spectre autistique. La situation pandémique a été vécue bien différemment par Bruno, Farah et Maxime, qui ont été confronté·e·s durant cette période à de nombreux défis. Néanmoins, Claire note un effet positif de cette situation si particulière : *J'ai eu écho d'autres familles qui ont dit « Nous on a adoré cette période de confinement parce que le monde s'est arrêté ». L'enfant autiste qui souffre du bruit, qui entend le trafic, qui entend les klaxons, qui entend les gens qui ronchonnes dans la rue, qui doit prendre le train, qui est surstimulé·e par les odeurs, qui est surstimulé·e par tout, et que ça lui demande un effort surhumain d'aller dans le train, là, il ou elle peut rester à la maison en pyjama.*

L'EXPERT·E EXPOSÉ·E

Une enquête de Nuria Medina Santana et Marjolaine Viret



PARTIE 1.
EXPÉRIENCES DE SCIENTIFIQUES MÉDIATISÉ·E·S DURANT LA PANDÉMIE DE COVID-19

Durant la pandémie de COVID-19, la cote des scientifiques a grimpé en flèche auprès des médias comme du public. Des disciplines parfois méconnues ont été catapultées sur le devant de la scène, au point qu'on discute aujourd'hui « taux de reproduction » ou « croissance exponentielle » comme on évoquait encore il y a peu le temps qu'il va faire. Nous avons rencontré plusieurs de ces scientifiques, expertes et experts qui ont connu les feux des projecteurs durant la pandémie. Quand notre fenêtre Zoom s'ouvre pour mener nos entretiens, on se croirait projetées devant le téléjournal ou la une de l'un de nos quotidiens. Leurs visages nous sont déjà si familiers qu'ils et elles paraissent faire partie de nos vies. Nous les interrogeons sur leur médiatisation, sur leurs rapports avec le politique et la société. Comment ont-ils et elles vécu cette pandémie, eux et elles qui ont passé tant de temps à nous l'expliquer ?

Une vie professionnelle au rythme du virus

Si la pandémie a modifié leur vie sociale autant que la nôtre, leur vie professionnelle a également été monopolisée. Pour Bernard, médecin vaccinologue, c'est dans son rôle même au sein de son institution que le virus l'a accaparé, impactant la totalité de ses activités. Puis il a reçu des responsabilités dans la gestion sanitaire de la crise qui ont parachevé son exposition sur la scène publique. La *sollicitation sur le plan émotionnel* pour Daniel, virologue, c'était l'appartenance à la Science Task Force fédérale. Il nous décrit les réunions plusieurs fois par semaine, souvent jusqu'à tard le soir – *ça draine quand même énormément d'énergie, ça devient un peu obsédant, on dort task force, on dort testing, on dort infection, on…, ou on dort pas, enfin…* Manuel, épidémiologiste, a également rejoint la Task Force. Il évoque l'impact du COVID avec un sourire presque fataliste – *ça a pris le dessus sur toute ma vie professionnelle plus ou moins, au moins en 2020 ; et certainement dans la première moitié de 2020, complètement, à 100% ; et ensuite dans la seconde moitié de l'année j'ai essayé de garder un peu le contrôle, mais, vous savez, je n'ai pas tout à fait réussi autant que j'aurais voulu*. L'air dubitatif, il déclare avoir pris l'engagement envers lui-même que cela n'arriverait pas cette année encore.

D'un autre côté, les virus, les épidémies, la santé publique, c'est leur vie. Daniel nous parle avec enthousiasme de sa recherche en lien avec le COVID, une *intuition* qu'il a eue, et puis *un ou deux autres trucs*, parce qu'*on est toujours curieux, donc si on a l'impression de pouvoir poser une question importante et d'y répondre de manière intelligente, on a de la peine à se freiner*. A défaut, il aurait continué à faire ce qu'il fait. Les projets sur le COVID se sont substitués à d'autres *sans que ça change mes semaines de sept jours*.

Par moment, l'excitation est palpable. En favorisant les collaborations, en réduisant le temps administratif, la pandémie leur a ouvert de nouvelles portes, a été le prétexte à de nouvelles initiatives. Et puis, *les maladies émergentes, c'est un des rares moments pour un scientifique, pendant en tout*

*cas le début de la maladie émergente, de connaître toute la littérature sur le suje*t, explique Arnaud, épidémiologiste et spécialiste en santé publique. *Il y a un moment où je connaissais absolument, exhaustivement, tous les papiers publiés sur le COVID*. Il ajoute, avec une pointe de regret, que par la suite ce n'est évidemment plus possible.

1. Se (re-)présenter en tant qu'expert·e en temps de crise

Rester vraiment droit dans les lignes – Caroline

Comment se glisse-t-on dans la peau d'une experte ? Caroline, médecin, est la seule femme à nous avoir répondu. Elle a été impliquée très tôt dans la gestion de la pandémie au sein d'une institution de santé. Dès les premières minutes, on sent qu'elle ne doit pas se laisser facilement emmener hors de son terrain. Interrogée sur le champ de son expertise, elle s'anime – *Ah attention* ! Elle reste dans le strict cadre des responsabilités de sa fonction. Au-delà, même si elle connaît bien un domaine, – *je le dis clairement aux journalistes, […] ou aux gens qui me questionnent : « ça, c'est pas mon domaine d'expertise, voyez avec les experts dans le domaine »*.

Nous lui faisons remarquer que tout le monde ne semble pas placer le curseur au même endroit. *C'est clair, on le voit bien, les sollicitations des scientifiques dans les médias, des médecins et autres scientifiques, c'est qu'on a l'impression qu'ils sont experts dans beaucoup de domaines et moi je suis assez….* – ses mains dessinent deux lignes en entonnoir. Selon elle, il faut aussi être capable de ne pas répondre, y compris dans son propre intérêt. *Les deux ou trois interviews que j'ai vues, dès que les gens sortent un petit peu de leurs compétences et de leur ligne, c'est là où les journalistes les taclent. Donc rester vraiment droit dans les lignes. Dire, « non, ça c'est pas à moi qu'il faut poser cette question, c'est à quelqu'un d'autre »*. Même s'il faut pour cela être modeste, avoir une forme de courage aussi. *C'est peut-être difficile à dire pour des experts: « je ne suis pas expert dans le domaine, tant pis »*.

D'autres, comme Arnaud, s'appuient davantage sur leur formation, sur l'expérience acquise au cours de leur carrière. En tout cas, à l'entendre, être expert·e, ça se travaille. Arnaud tire systématiquement des leçons de ses interventions. Il se prépare beaucoup sur les sujets dont il est invité à parler, *pour être à jour*. Daniel s'aide de ses *vies antérieures* de praticien – *ça me donne une vision assez holistique de ce qui se passe, ça veut pas dire que je connais tout sur tout, mais disons je ne suis pas pris au dépourvu parce que tout à coup c'est dans le chapitre où je ne connais rien du tout*.

Face aux collègues c'est beaucoup plus compliqué, parce qu'ils sont tous experts – Caroline

Caroline s'est peu exprimée directement dans les médias, mais surtout face à des soignant·e·s. La tâche n'en était pas plus aisée. *Face aux collègues c'est beaucoup plus compliqué, parce qu'ils sont tous experts. Un orthopédiste est expert en COVID, j'entends, d'accord, il a lu des choses, et du coup ce qu'il a lu, ok, il s'est fait une opinion, et puis c'est une opinion d'expert*. Sous l'ironie, une note d'agacement : si 70% des collègues comprenaient bien qu'on communiquait au mieux les

connaissances du moment, *on en avait 30% qui étaient des experts, donc qui savaient mieux que nous*. Elle juge plus facile de répondre au public en général, *dans le sens où on a quand même un statut, de dire « ok je suis expert dans le domaine, donc voilà, c'est vrai qu'il y a des incertitudes…* ».

Pour Bernard, les divergences publiques entre expert·e·s engendrent un malaise. Elles absorbent une énergie qu'on pourrait utiliser à d'autres fins. Selon lui, le COVID a été un révélateur de caractères. Le comportement des collègues, plus que celui du public, le touche énormément. Ces critiques se font selon lui au détriment du public, qui ne sait plus en qui croire, mais sont aussi délétères pour les scientifiques en général. Daniel refuse d'ailleurs de s'exprimer lorsque tout dialogue devient illusoire – *j'ai évité soigneusement ce genre de débat contradictoire avec des gens qui, manifestement, étaient selon moi à côté de la plaque*. Inversement, Arnaud voit la diversification de l'expertise comme une opportunité – *il y a une forme de préemption du débat, non démocratique, par les experts ; les médias ont un rôle, aussi, à jouer là-dedans, parce qu'ils donnent la parole à d'autres types d'expertise*. C'est également ce qui lui semble enrichissant dans les réseaux sociaux – ça participe à l'acquisition de son expertise. *Le côté citoyen-expert, c'est-à-dire finalement l'expertise venant de gens qui ne sont pas justement rompus aux maladies émergentes, virales, qui n'ont pas toujours la connaissance scientifique mais qui ont leur bon sens, qui ont leur avis, qui ont leur opinion*.

Communiquer l'incertitude c'est extrêmement important – Daniel

L'expertise en tant que messagère de l'incertitude revient régulièrement dans la discussion. Daniel le relève spontanément au détour d'une question sur sa mission – *si on arrive à expliquer et puis, et je crois aussi, à finalement pas avoir l'air de tout savoir, mais communiquer au public, à la communauté, le doute – plus que le doute – l'incertitude, c'est extrêmement important*. Pour lui, l'apport des scientifiques à une réflexion collective peut justement être dans la mise en lumière de l'ignorance. Soulever des questions autant qu'apporter des réponses, *en disant « ben tiens, ça on sait pas ; ceux qui vous disent qu'on sait, non, pas vrai, on sait pas »*. Pour Arnaud, *l'avantage de dire « je ne sais pas », c'est que ça vous protège aussi*. Il a appris par le passé à donner le moins de prise possible à la critique – *je me suis refusé pendant toute cette pandémie à faire des prévisions de ce genre ; même si ce sont des prévisions de type scénario – on dit « pourrait » et cetera… ; je pense que les médias, et le public d'ailleurs, retiennent ces chiffres comme des prévisions, et qui s'avèrent erronées par ailleurs*. Difficile en effet de relayer ces subtilités hors du champ scientifique. Manuel est lucide : on a beau dire « *Je ne peux pas prédire l'avenir ; personne ne peut prédire l'avenir* », […] *les médias n'en ont rien à faire de ces clarifications*. Même s'il a toujours essayé d'être clair sur le fait qu'il n'y avait pas de « *baguette magique* » il regrette que *quoi qu'on fasse, on était tout de suite critiqué parce que les attentes étaient démesurées* : *vous avez raison 95% du temps, personne n'en a rien à faire ; vous avez tort une seule fois, et ça vous définit*. Sans se décourager, il tente de former ses étudiant·e·s à faire des « *anticorps mentaux* », à ne pas prendre ces jugements personnellement : *il n'y a pas moyen dans ce monde d'avoir un impact sans générer de la critique, c'est le signal le plus fort que vous êtes entendus*.

2. Jouer avec les médias

C'est un marathon ! – Arnaud

Il y a bien sûr clairement un avant et un après, juge Arnaud. Les sollicitations par le passé étaient généralement concentrées dans le temps – *la grande différence avec cette pandémie c'est qu'on est passé du sprint au marathon, c'est un marathon ! Et pour nous, les experts exposés un peu médiatiquement, c'est une longue course*. Il n'a pas connu depuis longtemps une seule journée sans qu'il ne soit sollicité par différents médias. Pour l'épidémiologiste Manuel, le contraste avec ses expériences passées est encore plus frappant : *les scientifiques se font approcher par les médias surtout s'il y a quelque chose qui relie l'aspect scientifique au débat politique ; en dehors de ça, tu peux recevoir une demande occasionnelle si tu publies un papier, mais c'est une fois, c'est une fois par an, deux fois par an ;* […] *là par contre c'était juste sans arrêt, je veux dire, si j'avais voulu j'aurais pu donner 30 interviews par jour. Ce qui est ridicule, hein, parce qu'ils avaient tous les mêmes questions*. Bernard n'a lui non plus pas échappé à l'attention des médias, recevant parfois jusqu'à plusieurs téléphones par jour selon l'actualité.

Mais qu'est-ce qu'il m'a fait dire ? – Daniel

La relation avec les médias suppose un apprentissage. On se rode à l'exercice : *ce qui vous sert beaucoup, c'est d'avoir beaucoup pratiqué*, nous dit Arnaud. Bernard avoue certaines interactions difficiles avec les journalistes, des interventions où il a laissé paraître un agacement, mais qu'il préfère malgré tout à la langue de bois qu'on peut parfois entendre dans les médias. Daniel lui aussi se souvient – *y a des fois où on se dit « merde, j'aurais dû dire ça », ou « merde, j'aurais pas dû dire ça », « mais qu'est-ce qu'il m'a fait dire ? »* ; […] *c'était un peu plus au début ;* […] *je pense que je suis devenu de plus en plus à l'aise par rapport à ces trucs ; et puis on finit par expliquer souvent un peu la même chose*.

La majorité de nos expert·e·s exposé·e·s considèrent l'exercice médiatique comme partie du métier de scientifique. *Moi j'éprouve pratiquement pas d'émotion vis-à-vis des médias*, concède Arnaud, qui dit ne pas pouvoir donner de conseils sur le trac. En revanche, il recommande à ses collègues : *Mobilisez toujours votre expertise, vous êtes là parce que vous êtes un scientifique et qu'on fait appel à vos compétences*. Daniel perçoit son rôle dans les médias surtout comme un *spin-off de ma présence au sein de la Task Force*. Il ne cache pas y voir pourtant un côté ludique – a*vec le temps je suis devenu de plus en plus amusé par la perspective que le journaliste allait essayer de m'entrainer dans une direction dans laquelle j'avais pas forcément envie d'aller*. L'immédiateté du direct peut même devenir une opportunité, car *finalement, au début on est un peu impressionné – « je suis à la radio », « je suis à la télévision » – puis après, on peut dire ce qu'on a envie de dire, qu'il ou elle le veuille ou pas. Finalement ils sont autant à l'antenne que nous, ils ne peuvent pas dire 'nanannann'. Une fois que vous avez démarré, the stage is yours*.

Le plus clair, correct et compréhensible possible – Caroline

A l'écrit, le souci principal de nos expert·e·s médiatisé·e·s est que le propos ne soit pas faussé. Caroline

aime recevoir les questions à l'avance – *je vais aborder les réponses en fonction du message que je vais donner, toujours*. Dans une optique d'information, le message, c'est *le plus clair, correct et compréhensible possible*. Arnaud nous répète ses conseils à des collègues effrayés de ne pas être assez « scientifiques » : « *Utilisez les termes les plus clairs toujours*, […] *mais sachez aussi être un peu superficiel* ; et *ne dites jamais rien de faux, même pour simplifier, mais dites des choses qui sont le plus simples possible* » *; c'est ça, je pense, cette traduction, qui est toujours l'exercice le plus difficile*. Daniel résume : *souvent, quelque chose de très simple frappe l'esprit, mais de manière juste; finalement fait comprendre*.

Les médias vous prennent du temps. Parce que la relecture est attentive et c'est extrêmement rare, ça arrive mais c'est rare, que je ne fasse pas de commentaires, explique Arnaud. Et ce n'est pas une garantie : il dit avoir parfois été déçu par l'indigence d'une transcription, comme il a d'ailleurs pu avoir de *magnifiques interviews*. Daniel dénonce quant à lui des propos placés hors contexte, cet entrefilet inséré dans un quotidien entre deux citations soigneusement relues, *qui donnait l'impression que c'était moi qui l'avais dit et qui disait exactement le contraire de ce que j'avais envie de dire*, le mettant *en bisbille* avec les autorités.

Éviter les combats de coqs – Arnaud

Pour Manuel, certains médias sont prompts à verser dans la polémique, surtout là où la diversité des points de vue est grande comme en Suisse alémanique – les journaux de « boulevard », *tout ce qui leur importe c'est le conflit. Et ils sont juste à la recherche d'une citation, ou d'une bagarre, pour pouvoir vous afficher*. Certains médias ont tendance à sacrifier la nuance au profit de l'adversité : *Ils veulent leur histoire de héros. Ou de ratés. Et idéalement les deux, l'un contre l'autre. C'est ça qui leur donne des clics.* Arnaud a lui aussi le mauvais souvenir de médias qui créent *des combats de coq*. Dans ces situations *le débat n'était pas plaisant* […]*; parce qu'ils nous mettaient en situation de polémique; je pense que c'était un peu orchestré : on était manipulé l'un et l'autre malgré nous par les médias qui voulaient que les deux coqs s'affrontent; et je pense que ce n'est pas une bonne image ni des spécialistes qui s'affrontent devant les médias, ni des médias eux-mêmes. – Ces situations on me les a proposées plusieurs fois, mais je les ai évitées, parce que ça ne sert à rien*, approuve Daniel, *– si on est en face de quelqu'un qui de toute façon, n'est pas là pour débattre mais juste dire sa vérité, et puis en plus, d'une manière… c'est finalement offrir un podium à quelqu'un qui ne devrait pas se le voir offrir*.

3. Expliquer, convaincre, rassurer

Le besoin d'information crevait le plafond – Manuel

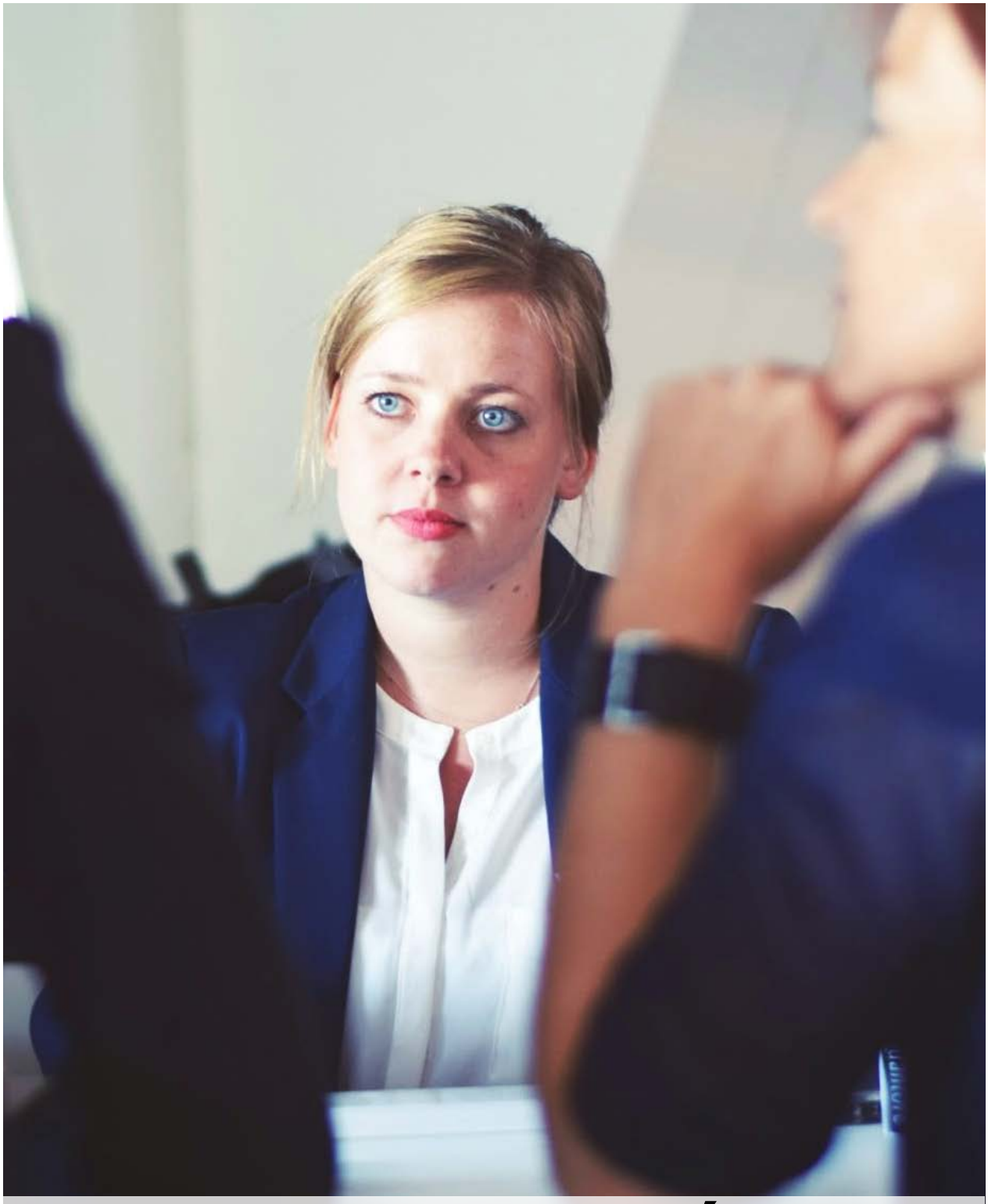
Manuel tient à l'idée de *s'engager et expliquer des choses, surtout au début*, ajoute-t-il, *au moment où le besoin d'information crevait le plafond*. Il raconte comment la télévision a pu l'appeler trois fois dans la même semaine – *je me suis dit, « ok je prends ce rôle » : je serai heureux d'expliquer les choses au public en terme laïcs*. Mais comment explique-t-on des notions parfois complexes ? Pour Daniel, *je me dis : « comment j'aimerais qu'on m'explique à moi ? »*. Il dit l'importance de parler aux

gens de ce qui les concerne, de ce qui les touche personnellement. Arnaud s'imagine parler à des médecins de famille – *ce sont des praticiens qui ont laissé derrière eux leur bagage scientifique* […]*; ils s'en fichent du codon-E480; ils veulent, eux, savoir si le médicament, ils peuvent le donner à leur patient et quels conseils ils peuvent donner à leurs patients*. Caroline nous donne son mode d'emploi : ne pas s'appuyer sur sa seule autorité ou son opinion personnelle – *à chaque fois, il faut donner les faits; qu'ils comprennent aussi sur quoi on se base pour faire nos recommandations*.

Quelque chose qui touche les gens au plus profond d'eux-mêmes – Daniel

Bernard acceptait parfois des interventions uniquement pour ne pas laisser l'antenne à quelqu'un de plus alarmiste, pour plutôt calmer la population avec des arguments rassurants, des connaissances. Daniel insiste – *c'est de la communication sur quelque chose qui touche les gens au plus profond d'eux-mêmes*. Il considère que *ça peut être une contribution louable : je me dis que si j'arrive à communiquer correctement, et si ça rassure les gens, si ça leur fait comprendre des choses qu'ils ont de la peine à comprendre*… Arnaud résume : *on a un rôle de traduction, on a un rôle de formation*.

Est-ce que leur expertise les différencie du citoyen lambda dans leur rapport au virus ? *Comment dire cela sans paraître arrogant*, commente Manuel, *en tant que scientifiques, nous avons une vue légèrement plus réaliste de ce qu'est ce virus et de ce qu'il n'est pas*. Il est selon lui plus facile d'évaluer les risques, de décider – *ok je vais faire ça, je ne vais pas faire ça*. Sans cette base, *vous pouvez aller dans des directions multiples, vous pouvez dire que c'est du non-sens, qu'une infection naturelle vous renforce,* ou au contraire on a des gens qui ont peur de sortir. Pour Arnaud également, la connaissance scientifique du virus permet davantage de discernement sur l'importance relative des risques, par exemple entre aérosols et contamination par les surfaces : *Dans mon immeuble il y a des personnes qui appuient sur le bouton de l'ascenseur avec leur bout de clé ou avec un stylo, parce qu'ils ont peur; moi j'appuie deux fois parce que je veux qu'il parte plus vite. Il va y avoir ces petites différences qui sont plus de l'ordre de la perception du risque*. Il y aurait même une pédagogie dans ce type de geste ordinaire, l'expert·e qui sait devenant modèle à suivre – *c'est alors plus facile pour les gens de s'identifier*, concède Manuel, *on dit « ne regardez pas ce que quelqu'un dit, mais ce qu'il fait »*. L'exposition invite toutefois à une certaine prudence : lors de la controverse à propos de l'ouverture des stations de ski, *je ne suis pas allé skier*, explique Manuel, *pas parce que je pensais que skier était un risque, je me disais si tout à coup il y une photo de moi skiant sans masque ce sera en première page;* avec des conséquences difficilement prévisibles. Mais être exposé·e peut nourrir aussi l'estime de soi, et celle des autres à son égard – *peut-être que je me fais des illusions, mais je dirais que le gros de la population n'a probablement pas détesté voir certains scientifiques lui expliquer les choses*, nous dit Daniel, *j'ai l'impression que la perception est assez « sympathisante »*.



L'EXPERT·E EXPOSÉ·E

Une enquête de Nuria Medina Santana et Marjolaine Viret

PARTIE 2.
L'EXPERT·E FACE À LA SOCIÉTÉ

1. Le scientifique et le politique

Dans la politique, il y a beaucoup de politique – Daniel

Comme pour les relations aux médias, celles à la chose politique est un apprentissage pour les scientifiques. Sur son rapport à la politique, Manuel répond du tac au tac : *des hauts et des bas.* Il se rappelle surtout *une courbe d'apprentissage raide ; je ne connaissais rien à la politique pour être honnête ; je n'aurais même pas vraiment été capable de distinguer les politiques de l'administration, c'était tout la même chose : « Berne », en gros. J'ai dû apprendre.* Pour Daniel, *probablement aussi ce que cette expérience m'a fait constater de manière plus vive que je n'aurais pu le soupçonner c'est aussi toutes les manœuvres politiques qu'il y a derrière, les gens qui prônent quelque chose en espérant bien qu'on le fera pas, à qui ça permet de se positionner* ; et de conclure : *Dans la politique, il y beaucoup de politique ; je dirais il y a beaucoup de trucs qui se disent en politique qui sont purement de la politique, qui ne sont pas de la vérité vraie ou même de la cohérence : c'est politique*.

Les politiques entendent-ils, malgré tout, les recommandations des scientifiques ? *Elles sont toujours prises en compte !,* répond Arnaud sans hésitation. *On a parfois l'impression qu'on n'est pas écouté, mais en réalité ils nous écoutent*. D'ailleurs, les critiques des scientifiques peuvent même servir les politiques – *ils vont être dans une position un peu médiane et les gens vont dire « ah heureusement qu'ils n'ont pas écouté les scientifiques on était tous prêts à se dire qu'on allait fermer nos établissements, mais grâce au gouvernement on ouvre* [les terrasses] *» ; alors que s'ils avaient fait cela sans nos recommandations, les gens auraient dit « ah, ils continuent à nous asphyxier économiquement, ils nous ouvrent même pas nos restaurants »*. Lui-même dit toutefois ne pas forcément attendre que les recommandations soient appliquées, alors que *ça énerve beaucoup certains de mes collègues*.

Le meilleur moyen d'influencer les politiques c'est à travers le public – Manuel

Quand on lui demande s'il a l'impression d'avoir eu une influence sur le politique, Manuel rapporte surtout un sentiment d'absence de transparence, même dans le cadre de la Task Force fédérale : *C'était difficile de savoir, là, est-ce qu'ils ont décidé ça parce que nous l'avons suggéré, ou est-ce qu'ils ont décidé quelque chose d'autre parce que nous l'avons suggéré, et ils veulent nous montrer qu'ils ne…, vous voyez…* Caroline est plus catégorique – *ah bien sûr, oui alors très clairement ; certains experts ont influencé les prises de décision des politiques*. L'influence a même pu selon elle basculer dans l'excès, à l'exemple du dépistage – *ça a tellement influencé que maintenant, alors qu'on aura une bonne partie des personnes vaccinées ou immunes, on continue à vouloir faire du dépistage à outrance ; parce que les politiques ont entendu ça : « on ne dépiste pas assez en Suisse, il faut dépister, il faut dépister, il faut dépister » ; alors maintenant, la machine est en route : il faut dépister, il faut dépister*. La vision de Bernard est un peu à part, puisqu'il a dans ses fonctions travaillé main dans la main avec les politiques. Il voit plutôt son influence de scientifique comme une co-création avec les décideurs et décideuses, qui est ensuite communiquée via les médias.

Pour Manuel, *le meilleur moyen d'influencer les politiques c'est à travers le public. Personne n'aime entendre ça parce que la Suisse aime beaucoup la voie « formelle »* […]*; si vous voulez vraiment faire bouger les choses, vous devez le faire dans les médias* […]*; c'est un levier énorme : à partir du moment où quelque chose apparaît dans les journaux, c'est là que les politiciens le remarque.* Daniel admet avoir été parfois un adepte de la technique – *j'utilise les médias pour ça* […]. *J'ai parfois envoyé des messages, qui n'étaient pas vraiment « subliminaux », mais dont je savais très bien qu'ils allaient remonter plus haut.*

Chacun son job – Arnaud

Qu'est-ce qu'un·e expert·e peut ou ne peut pas faire dans son rapport avec les politiques ? Selon Arnaud, *l'expert ne doit pas être partisan, ou le moins possible* […]; *chacun son job : nous on n'est pas des politiques, et on ne prend pas des décisions* […]; *nous, on nous demande notre avis : « comment faire pour mieux contrôler la pandémie ? ».* Prendre en compte le fait que l'éducation pour les enfants c'est important, ce n'est pas le rôle du ou de la scientifique. Bernard, au contraire, juge nécessaire de se mettre dans la peau des responsables politiques avant de leur faire une recommandation scientifique. Selon lui, la Task Force devrait plutôt donner aux politicien·ne·s des arguments et scénarios pour aider à ouvrir commerces et activités, que des arguments de pure fermeture. Une réflexion donc qui permettrait davantage d'adapter les considérations scientifiques en tenant compte des impératifs politiques. Pour Caroline, la santé publique devrait jouer le rôle de *chaînon manquant* entre le scientifique et le collectif – *l'expert en santé publique doit non seulement tenir compte de l'expert dans le domaine, mais le mettre en relation avec la société, la santé publique.* A l'exemple de la transmission chez l'enfant. *L'expert virologue il va vous dire « oui, l'étude a montré que sur 100 infections chez les enfants il y a deux cas de transmission chez les adultes. Donc il faut mettre de mesures de prévention »* […]*; ça c'est l'expert, c'est son job.* Le rôle de l'expert·e en santé public c'est de pouvoir mettre des équilibres, de voir les effets secondaires : *Maintenant, est-ce qu'on admet quand même qu'il y ait quelques transmissions entre enfants et adultes, ou est-ce qu'on n'admet pas ?*

L'expertise est-elle inévitablement une forme d'engagement ? Arnaud ne se pense pas en *militant – je ne me sens pas engagé dans des croisades, j'essaie surtout de donner un message qui est le plus proche possible, ou le plus fondé possible sur des données scientifiques qui sont à ma disposition, que je comprends et que j'interprète ; donc si mes interprétations conduisent à penser qu'il y a des erreurs manifestes dans les politiques publiques, c'est pas du militantisme, c'est, je pense, un devoir que de le dire*, tout en acceptant, admet-il, qu'on fait parfois ainsi le jeu des militant·e·s. Daniel réfute lui aussi l'idée selon laquelle les scientifiques constitueraient un contre-pouvoir, – *c'est plutôt un « co-pouvoir », de mettre de l'huile dans les rouages… c'est pas forcément un contre-pouvoir ; il faut un contre-pouvoir si vraiment les décisions sont fausses. Si on arrive à orienter les décisions et surtout à leur permettre d'être prise sur des bases solides et cohérentes, c'est pas forcément une contre-pouvoir ; c'est un contre-pouvoir seulement si le type d'en face est complètement obtus et refuse d'entendre.*

Garder le bateau à flot – Daniel

Si l'expertise peut être critique face au politique, elle n'en reste pas moins une responsabilité. Daniel a cherché ce subtil équilibre dans le fait de critiquer *sans déstabiliser l'édifice*. Faire une critique *constructive, étayée, avec néanmoins le souci de garder le bateau à flot*; *parce que si vous êtes sur le Titanic et puis vous dites « le Capitaine est un abruti », alors il y a encore plus de gens qui meurent*. Il enchaine – *les décideurs, je ne sais pas s'ils l'ont réalisé ou pas mais on aurait pu les descendre en flamme; je dirais qu'on leur a beaucoup plus souvent sauvé la mise que tiré la chaise au moment où ils allaient s'asseoir.* Arnaud voit également l'appartenance à la Task Force comme une responsabilité. Finalement, peu de pression sociale, mais *peut-être que je suis trop le nez dans le guidon pour me rendre bien compte!* […] *Je sens l'importance de l'expertise scientifique dans cette crise, je sens aussi qu'elle a des limites, les limites déjà c'est la prévision*. Il dit aussi avoir *un profond respect pour la personne politique*, respect qu'il pense mutuel.

Bernard a senti une énorme confiance qui s'est instaurée chez les responsables politiques envers les expert·e·s, ce qui est très important car selon lui les politiques et les systèmes de santé doivent être en bonne communication. Manuel se dit, pour sa part, soulagé que les politiques en Suisse soient finalement plutôt *plaisants* avec les scientifiques, dans le sens où *ils ne vont jamais vous donner le mérite de quoi que ce soit, mais ils ne mettront pas la faute sur vous pour quoi que ce soit non plus*. Ils et elles prendront donc la décision mais ils et elles en porteront également la responsabilité. De toute façon l'expertise ne peut pas tout, conclut Caroline – *ce n'est pas des experts qui peuvent nous sortir de la crise, d'une crise comme ça; c'est prendre le problème par le mauvais bout; j'entends, quand on connaît un peu l'épidémiologie et le mode de transmission des virus, on savait très bien que c'était pas des experts, même qui viennent de la galaxie XY et des superhéros qui arriveraient à nous faire sortir de cette crise*.

1. L'impact sur la vie privée

Une hygiène de communication – Manuel

Au fil de nos échanges émerge un autre enjeu : s'exposer médiatiquement et assumer que ce « co-pouvoir avec les politiques » a des effets sur la vie personnelle et privée. Arnaud par exemple cloisonne strictement ses activités médiatiques et sa vie privée – *je ne donne aucun interview en dehors des heures ouvrables et des jours ouvrables car je considère ça comme mon job*, même s'il fait exception pour les interviews par écrit le weekend. Même chose pour les questions auxquelles il accepte de répondre – *je ne veux pas verser dans le personnel, ça n'a pas d'intérêt; il y a une petite tendance, avec le risque, de la starification*. Mais il concède, parlant des émissions en direct, *il faut être un petit peu soi-même quand même; on a un lien avec les gens, on plaisante parfois un petit peu, je ne suis pas contre ça*.

Mais la cloison entre vie professionnelle et vie privé s'effrite lorsque, comme chez Bernard, le ou la conjoint·e est également médiatisé·e, avec les effets que l'on imagine sur le quotidien familial ou les sujets à table. Par rapport à l'entourage, c'est la reconnaissance et la solidarité qui prédominent.

Caroline s'est sentie également préservée par son entourage qui savait qu'elle était fortement sollicitée. Et puis – on peut deviner un sourire sous son masque – *j'ai aucun souci à dire « vous ne me téléphonez pas entre 22h et 7h du matin »*. Elle s'est aussi peu laissée atteindre par le remue-ménage médiatique : *Durant cette année j'ai très, très peu consommé de médias, parce que, juste, pas le temps*. De toute manière, elle n'a jamais eu pour coutume d'utiliser les médias comme source d'informations sur ces sujets – *souvent quand j'arrivais ici au travail, qu'on me disait « T'as vu ça hier soir », « Ah non, j'ai pas vu… »*. Manuel a lui aussi mis en place une *hygiène de communication*, en rejetant les appels qui ne provenaient pas de contacts connus, en plaçant des filtres sur sa messagerie. Et surtout, *je protège mon activité sur les réseaux sociaux*, car les bons retours sont l'exception, *le reste du temps la personne essaie juste de prendre en otage votre visibilité pour critiquer*. Il bloque alors les réponses, comme ça les trolls passent à autre chose – *je ne veux pas donner une plateforme à la personne à travers mes tweets*.

A chaque fois un coup de poignard – Arnaud

Pour les expert·e·s exposé·e·s dans l'espace public, la face sombre de l'expertise, ce sont les attaques, les insultes, voire les menaces de mort. Pour Bernard, *une des choses les plus difficiles à supporter, c'est qu'évidemment, quand on s'engage beaucoup, c'est d'être exposé à la critique, mais c'est vrai que c'est dur des fois et qu'on a envie de leur dire : « Venez à ma place et je vais à la vôtre et on verra, parce que ce n'est pas simple »*. Arnaud revient sur les attaques sur les réseaux sociaux – *c'est très, très désagréable ; il ne faut pas croire que c'est quelque chose qui laisse indifférent ; c'est à chaque fois* – il mime le geste de se frapper en plein cœur – *un coup de poignard, quoi ; on le sent de façon émotive et personnelle, c'est très difficile*. Mais il insiste pour ne pas faire d'amalgame avec le débat – *parfois les débats sont musclés, les gens peuvent trouver que ce que vous dites est stupide, ca, ça ne me gêne pas*. Quant aux gens qui le suivent sur les réseaux pour le critiquer, il lui arrive de leur demander : « *Pourquoi me suivez-vous ? ». Qui sont ces gens ?*, se demande Manuel de son côté. Il ne lit pas ce type de messages, sinon cela *pompe mon attention, que je pourrais vraiment utiliser pour d'autres choses*. Dans une société libre comme la Suisse, sauf à avoir une protection personnelle – ce qu'aucun·e scientifique n'a – on n'est jamais totalement à l'abri et même les gens mal intentionnés sont libres de s'exprimer, mais ajoute Manuel avec un brin d'ironie, *je ne m'inquiète pas trop des gens qui écrivent des lettres ; à la rigueur, je m'inquiète des gens qui n'écrivent pas de lettres*. Il souhaiterait que la société prenne ce type de comportement agressif plus au sérieux, mais il cherche à prendre du recul – *c'est juste un jeu de pouvoir de quelques personnes ; le schéma est très simple : si vous êtes dans les médias, vous recevez ces lettres.* Il n'y a pas de stratégie derrière.

Sans être sur les réseaux sociaux, Daniel lui aussi n'a pas été épargné. Avec pour point culminant cette poudre blanche reçue dans une enveloppe et *cinq minutes après j'avais tout le service de sécurité en scaphandre dans mon bureau*. Il le prend aujourd'hui à la rigolade, – *je me suis bien dit que c'était plutôt du talc ; surtout qu'après cinq minutes j'étais pas mort*. Ce qu'il retient, *c'est qu'il y avait quand même une détresse dans la population par rapport à une situation qui était extrêmement pesante* […]; *donc, j'ai un peu un œil clinique sur ce genre de réactions* […]*; je le voyais plus comme une expression d'une souffrance que quelque chose qui était dirigé contre moi*.

Quand je vais au marché, les gens sont sympas – Daniel

Quand on lui parle notoriété, Bernard pense avant tout aux conséquences de l'exposition médiatique de son institution, et il se réjouit que les gens en aient maintenant une meilleure connaissance. De même, Arnaud évoque le sentiment de responsabilité vis-à-vis de l'institution. Les répercussions personnelles lui semblent moins importantes. *Bien entendu, mon entourage ou des gens que je vois, des commerçants que je rencontre me disent qu'ils m'ont vu à la télévision* […] ; mais *c'est quelque chose que je connais depuis longtemps, même si c'était pas autant avant* […]. *En tout cas c'est pas à un point où c'est gênant du tout.* Il ajoute sur le ton de la boutade : *Le masque sert peut-être ; on me reconnaît moins*. Manuel, plaisante aussi sur l'obligation du masque *qui a du bon – les gens ne vous reconnaissent pas aussi vite*. Il est clair qu'au début, dans certaines régions, *j'étais immédiatement reconnu, et abordé* ; *je ne pouvais plus vraiment sortir dans un restaurant sans m'apercevoir que les gens chuchotaient entre eux, montraient, regardaient du côté de ma table*. Il est curieux de voir si cela aura des conséquences pour sa vie privée, mais *c'est trop tôt pour le dire.* Si la Suisse a la réputation d'être un pays où les personnages publics sont encore relativement préservés et les gens les laissent tranquille, Manuel relève toutefois que *comme toute crise celle-ci a montré le meilleur comme le pire chez les gens*.

Daniel prend quant à lui sa nouvelle renommée avec humour : *Quand je vais au marché, les gens sont sympas ; avant, quand j'allais au marché, j'étais complètement anonyme, tandis que maintenant il y en a deux ou trois qui me reconnaissent et qui discutent, le poissonnier, le marchand de légume et autres, on discute chaque fois de ces trucs-là*. L'idée de retomber dans l'anonymat ne l'effraye toutefois pas, il s'imagine volontiers *disparaissant dans la mémoire collective de façon à pouvoir mener ma vie à moi, sans avoir à me soucier de ce que je pourrais dire ou ne pas dire*.

2. Et la suite dans tout ça ?

Daniel insiste, – *on a quand même un débriefing assez sérieux à faire sur la gestion de la pandémie*, mais il ne se fait pas trop d'illusions : *La peur qu'on peut avoir c'est que dès que tout ça sera fini, tout le monde va recommencer à danser, remettre la musique à fond, et oublier ce qui s'est passé* […] ; *si la science pouvait plus être associée à la gestion du pays, je pense qu'on y gagnerait*. Même si *on était déjà pas si mal loti* en Suisse, il espère que la pandémie aura eu un impact favorable si *la population a pris l'habitude d'entendre, pas seulement des politiciens qui leur envoient des « oukases », mais aussi des scientifiques de toutes les spécialités qui seraient pertinentes, s'exprimer sur certains sujets ;* si la population a *l'impression en somme que l'organisation de leurs affaires est gérée sur la base de faits scientifiques solides, mâtinés de considérations politiques. Parce que tout est politique en un sens*.

Cette expérience a donné à Manuel *une prise de conscience nouvelle de ce que cela signifie d'être « exposé au public » ; et aussi ce que cela signifie d'avoir un impact, aussi minime soit-il*. La pandémie a mis en lumière *la puissance de plus en plus grande de communication et de délibération de la science et des scientifiques*. Actuellement, la plupart des scientifiques sont content·e·s, ils et

elles se disent : « *Oh, tiens, on a du pouvoir* », mais pour lui le *retour de bâton* risque d'être brutal : *S'il y a une chose que le pouvoir n'aime pas, c'est d'être contesté*, et d'évoquer les tendances aux États-Unis d'une forme d'animosité envers la science. En Suisse, *on a l'habitude de cette coexistence heureuse l'un à côté de l'autre* […]*; et, à cause du choc, les politiciens étaient contents de demander – « Dites-nous que faire ! ».* Mais déjà une fraction considérable commence à se révolter, ce qui pourrait se répercuter sur les financements de la recherche, et les scientifiques pourraient être forcé·e·s de prendre parti.

Pour Caroline, le rôle de la santé publique doit être revalorisé en vue de la gestion des crises futures, pour conseiller les décideurs et décideuses. *Il y a eu une volonté pendant des années, des dizaines d'années, de reléguer tout ce pan de santé publique aux oubliettes.* Et Manuel d'insister, la Suisse fait de la recherche en santé publique de pointe au niveau mondial, *mais notre propre administration, surtout au début, nous a complètement snobés* […]*; nous avions très peu de ponts*.

Tout·e·s sont d'accord, l'expertise doit être au service de la société, de toute la société. Bernard conclut en évoquant que la pandémie a également été un révélateur d'inégalités sociales et l'a convaincu de la nécessité de s'engager, même en dehors du strict cadre professionnel. Pour laisser le mot de la fin à Arnaud : *Toute cette expertise, j'ai toujours une très profonde préoccupation qu'elle n'atteigne pas des segments entiers de la population, parce que ce que l'on dit est compliqué; les gens moins éduqués, les migrants qui ne parlent pas notre langue, les couches sociales défavorisées, peut-être les gens qui ont des handicaps, sont beaucoup plus vulnérables parce qu'ils n'entendent pas ou ils ne comprennent pas une partie des messages. C'est ça qui m'inquiète le plus, beaucoup plus que les controverses, beaucoup plus que ceux qui ne sont pas d'accord avec moi.* Même s'il ne prétend pas avoir la solution, *il faut qu'on aille les chercher et qu'on ne les oublie pas*.

L’ensemble des textes peut être retrouvé sur www.unil.ch/viral

VIRAL

UNIL | Université de Lausanne